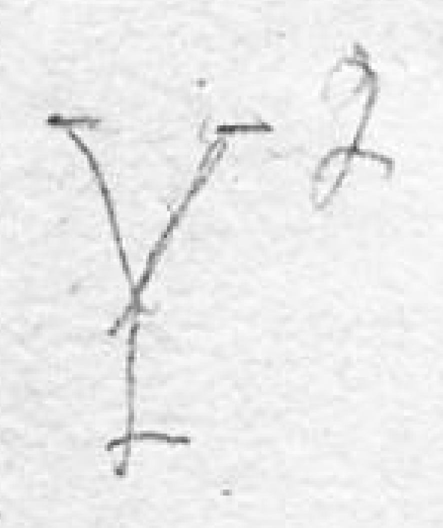


L'homme au masque de fer , par J.-J. Regnault-Warin,...



Regnault-Warin, Jean-Joseph (1775-1844). L'homme au masque de fer , par J.-J. Regnault-Warin,.... 1804.

L'HOMME
AU
MASQUE DE FER.





L'HOMME AU MASQUE DE FER,

PAR

J.-J. REGNAULT-WARIN,

AUTEUR

du *Cimetière de la Madeleine*, etc.;
Editeur des *OEuvres de Berquin*.

Surrexit è mortuis.

TOME TROISIEME.



A PARIS,
Chez FRECHET et Compagnie, Libraire, rue du Petit-Bourbon St.-Sulpice, N. 718.
Et rue du Roule, N. 291, près celle St.-Honoré.
AN XII. (1804).

L'HOMME

AU

MASQUE DE FER.

Oui, l'être déplorable auquel on a donné le nom d'homme ; cet être né de la corruption, fut, dès son origine, marqué du sceau du crime. Et le crime engendre le malheur, qui le reproduit à son tour. Voilà l'élément empoisonné qui nous fait vivre et qui nous tue. Si la vertu nous était naturelle, si le bonheur n'était pour nous un état forcé, montrerions-nous tant de constance à souffrir ? De constance ? Je m'égare et fais trop d'honneur à notre substance perverse ! Oh ! que ce n'est pas le courage

qui soutient tant d'ames meurtries ; c'est une insouciance apathique, dont il a plu à la vanité philosophique de faire une qualité louable ; ou plutôt, c'est que l'instant de notre chûte dans le dernier creux de l'abyme, nous rend à notre origine et à l'immobilité. Quand on est à terre, on ne peut plus tomber.

Serait-il bien vrai, cependant, qu'une situation perpétuellement douloureuse, fût analogue à notre nature ? D'une doctrine aussi désolante, n'est-il pas à craindre que le méchant n'en conclue l'anéantissement ou la méchanceté d'un Dieu ? Et, dans l'un ou l'autre cas, n'est-il pas à redouter que, pour augmenter ses jouissances, il ne redouble nos tourmens ? Conséquence terrible qui doit nous faire proscrire cette morale d'enfer, et rechercher ailleurs la source de nos maux.

La source de nos maux est dans l'estime où nous tenons les biens de la vie. Tout de chair et de sang, nos misérables cœurs ne font cas que des

émotions qui les chatouillent ; ils ont horreur de celles qui les déchirent : celles-là seules cependant les éprouvent et les épurent ; et l'appétit de volupté qui halète au fond de ces plaies, devient, en quelque manière, la voix dont se sert le ciel pour nous présager de meilleurs destins.

O vous ! donc, que de son fouet sanglant flagelle la misère, détournez vos regards de son impitoyable main, et portez les plus haut. De-là, bientôt, jailliront sur vos blessures des sources de lait ; là, celui dont le plus auguste attribut est la justice, à vos peines saura mesurer votre félicité. Ah ! si de ces songes enchanteurs on ne devait pas se réveiller, qui en eut inspiré la chimère ? L'enfer, peut-être, n'est que le désespoir ; et en un mot, l'homme fut créé pour le bonheur, puisqu'au milieu de ses supplices, il lui reste l'espérance.

Aux plaintes amères, aux reproches impies, aux objections criminelles que m'arrachait la perte d'Onézime, telles étaient les réponses du doux et per-

suasif Vincent de Paul. Il parlait sans art, avec une familiarité pénétrante, qui, sans chercher à renverser les obstacles, s'insinuait au milieu d'eux, et les ébranlait sur leur terrein. Dans les lignes que je viens de tracer, j'ai conservé son esprit, mais non son onctueuse simplicité; l'aspect de ces barreaux devant lesquels j'écris, s'il jette dans l'ame un jour sombre et des pensées sinistres, donne également au style des tours étranges et d'autres couleurs. Toutefois, plus je me montrerai singulier, fantasque, inégal, mieux j'aurai peint le caractère factice, qu'à un naturel aimable et facile, a substitué la persécution.

Une maladie grave succéda à mon accident, et fut elle-même suivie par une langueur accablante qui prolongea tout l'hiver ma triste convalescence. L'excellent père des pauvres, qui avait obtenu du roi la permission de rester quelques mois parmi nous, voulut joindre à ce titre celui de consolateur des affligés. C'était en partie à ces soins que ma nourrice devait

son retour à la vie ; ce fut aussi à eux que je dus celui d'un peu de tranquillité. L'infortuné baron semblait la partager ; jamais son visage ne me montrait les chagrins de son ame ; mais quelquefois, dans une allée solitaire, ou dans des réduits écartés, je le surprenais essuyant ses yeux. Alors, par un mouvement involontaire, nous nous précipitions dans les bras l'un de l'autre, et nous fondions en larmes. Le père Vincent arrivait sur ces entrefaites, nous grondait doucement, pleurait avec nous ; et nous allongions nos promenades en parlant d'Onézyme.

Elle avait été enlevée par ordre exprès du roi, et conduite dans un couvent dont le nom avait été caché à son père. Défenses formelles lui avaient été signifiées de chercher à le découvrir. Seulement, le premier de chaque mois, on voyait arriver un inconnu, chargé de lui remettre les lettres de sa fille, et de prendre les siennes. Les unes devaient se borner à parler de choses indifférentes ; aux

autres il était prohibé de faire des questions indiscrètes : toutes, d'ailleurs, se rendaient ouvertes. Dévoré du besoin de voir Onézyme, je n'avais pas manqué de tenter de connaître son séjour; et l'actif Didier m'avait parfaitement secondé à cet égard. Comme un voyageur indifférent, il avait suivi le commissionnaire périodique jusqu'à Paris; et là, sous les habits d'un ramoneur, il avait continué sa trace pendant deux jours, sans cesse posté à la porte de son domicile, ne prenant presqu'aucune nourriture et point de repos. Au matin du troisième jour, le mystérieux messager, monté dans une voiture de louage, était sorti de la capitale par la barrière du midi. Didier, prétextant l'urgence d'un voyage de ce côté, avait obtenu, en payant le double, une place auprès de lui. Mon confident, communicatif et jovial, n'avait pas manqué d'entamer une conversation pour amorcer la connaissance; mais il avait affaire à un homme morose, taciturne, qui dor-

mait, rêvait et ne répondait pas. Le Savoyard opiniâtre ne s'était point rebuté. Celui qu'il guettait, descendu à Fontainebleau, s'était enfoncé dans la forêt, et avait pénétré jusqu'aux murs d'une abbaye de Clarisses, où il avait été reçu. Tels étaient les détails que m'écrivit ce jeune homme, qui attendait à Fontainebleau nos ordres ultérieurs. Si je n'avais consulté que mon impatience, malgré ma maladie, j'aurais volé sur ses pas. Du moins, je voulais lui mander d'ajouter à son entreprise de nouvelles tentatives pour se manifester à Onézyme : mais le baron, plus prudent, me fit comprendre le danger que, même en réussissant, il pourrait causer à sa fille; et ce motif, plus puissant que le désir, me contraignit à ajourner mon projet jusqu'à ce que je pusse moi-même présider à son exécution. Didier fut donc rappelé.

Le retour du printems fut celui de ma santé ; la nature, la jeunesse, l'espérance l'emportèrent sur les

chagrins de l'ame et l'agitation des humeurs. En attendant qu'un sort plus doux me rendît mon amie, j'allais, rêvant à elle, dans tout le domaine des Anglecourts. Sous prétexte de rétablir mes forces, je quittais la maison, dès le matin, et parcourais tous les lieux qu'elle avait parcourus. En était-il aucun qui ne la retraçât vivement à mon cœur? Vois, disais-je à Didier, mon compagnon fidèle; c'est sous ce toît rustique, dans cette maisonnette, que nous passâmes nos premiers ans. Voilà le berceau, où elle et moi, dormions joue contre joue, aspirant déjà l'amour, et nous accoutumant à respirer du même souffle Ce fut moi qui plantai ces rosiers; c'était Onézyme qui les arrosait. Ici tout me la rappèle et la montre à mes souvenirs, sans la rendre, hélas, à mon attachement! Que fait-elle loin de moi, de son père, de ses amis? Tout le monde est le sien, je le sais; avec son caractère angélique, qui ne l'adorerait? Mais l'amitié suffit-elle

à son cœur? Qui d'ailleurs sait l'aimer comme moi?

Je voulus tromper mes regrets, en les amusant. S'ils avaient pour objet le plus récent, mon incomparable Onézyme, sa privation ne me fesait point oublier un père; elle m'en rendait, au contraire, la perte plus sensible, en y ajoutant celle d'une épouse. Je résolus de les consacrer toutes deux, par un monument, à la fontaine du bois. Là, souvent près de mon amie, j'avais pris le plaisir du bain; là, avec elle, j'avais recueilli des plantes, ou je m'étais livré à des jeux innocens; là, enfin, pour la première fois, j'avais prononcé le doux nom de père et obtenu celui de fils. Que de souvenirs attachés à cet endroit! Une grotte de rocailles se forma pour les perpétuer. Sur le penchant de cette grotte, à l'ombre des mûriers sauvages et des azéroliers, on éleva un pavillon rustique, ou plutôt une chaumière, que je décorai d'ameublemens chéris. Tout ce qui avait appartenu à mon épouse y

fut transporté. J'y suspendis son portrait, en regard du mien, sous celui du baron, entre ceux de l'infortuné Buckingham et de sa non moins malheureuse amie. C'était au milieu de ces images adorées, que s'écoulaient mes jours dans les réflexions, et mes nuits dans les larmes. La tendresse paternelle du baron, les soins de madame Jobin, les services, le zèle et même l'originalité de Didier; rien ne pouvait me consoler. La passion aigrie par les regrets et par la solitude, fermentait impétueusement dans mon sein. La présence du P. Vincent, parti depuis quelques jours, n'en contrariant plus l'essor, je communiquai à mon domestique le projet suivant.

A l'insçu de M. des Anglecourts, il s'agissait de nous munir tous deux d'un costume savoyard, et sous ce déguisement, de nous introduire dans l'abbaye qui recélait Onézyme. Il était tout simple de calculer sur quelques cheminées à nettoyer; Didier n'avait point oublié son ancien métier;

et une fois les premières barrières franchies, quelque circonstance heureuse ferait le reste.

Une idée en éveille une autre. Il me vint celle de me ménager une entrée plus certaine et plns décente, par un moyen plus facile. Dans les longs jours de ma convalescence, je portais souvent jusqu'au monastère de madame Ste.-Restitue mes pas ennuiés. Cette bonne religieuse me plaignait ; elle se plaisait d'autant plus à m'entretenir, qu'elle me trouvait dans l'esprit une tournure romanesque assez analogue au sien. J'allai la voir, et sans lui rien communiquer de mon dessein, je lui demandai une lettre de recommandation pour l'abbaye de Fontainebleau. Une jeune personne de notre connaissance, lui dis-je, doit y entrer en qualité de pensionnaire. De pensionnaire, répliqua-t-elle, cela m'étonne ; car on n'y reçoit que par des ordres supérieurs, et en qualité de prisonnière d'état. Cette réponse faillit me déconcerter ; mais réprimant un peu

de trouble, je ripostai que malgré ma prudence, elle avait deviné un secret que je tremblais de laisser échapper ; qu'en effet, on avait obtenu contre la demoiselle, pour laquelle je l'intéressais, un acte de l'autorité, et que, de la maison paternelle où elle vivait fort retirée, on allait la transférer aux Clarisses de Fontainebleau. Qu'au reste, sans entrer dans aucuns détails, elle pouvait répondre de la douceur de son caractère, et de ses principes de subordination. Madame Ste.-Restitue me dit qu'il y avait plus de quinze ans qu'elle avait cessé de correspondre avec une dignitaire de ce couvent, nommée Mad. *Ste.-Ursule*; mais qu'en ma considération, elle allait lui écrire ; et que, si cette religieuse vivait encore, elle était sûre du bon effet de sa recommandation. Je quittai le parloir, en donnant à mes pensées une extension plus vaste.

On n'était admis aux Clarisses de Fontainebleau que par ordre supérieur et en qualité de prisonnière

d'état ! Nul doute qu'Onézyme y eût été conduite, puisque la destination de ce monastère s'accordait avec le voyage du messager mystérieux. Il fallait donc y pénétrer. Mais ce n'était, ni sous les haillons d'un savoyard, et ce ne pouvait être comme pensionnaire. Cependant par quels moyens obtenir, ou comment fabriquer un ordre ministériel ? L'un était impossible, l'autre semblait difficile, sans parler des retours fâcheux auxquels il pouvait m'exposer. Sans prévoir jusqu'où s'étendraient ces difficultés, ni si jamais je viendrais à bout de les vaincre, je m'acheminai vers le couvent, où je demandai madame Ste.-Restitue.

Voici, me dit-elle d'un ton de confidence, une aventure extraordinaire, et qui tiendrait fort bien sa place dans un roman. Vous connaissez notre petite Césarine, cette aimable espiègle, qui fait les délices de notre maison, et qui vous ressemble tant ? — Eh ! bien ? — Eh ! bien, on nous l'enlève. A

l'heure que je vous parle, un ordre du ministre la transporte aux Clarisses de Fontainebleau. — Cela peut être fâcheux pour elle et même pour vous; mais je ne vois pas ce que cet événement peut offrir de surnaturel? — Comment vous ne le voyez pas? Ne demandiez-vous point une lettre de recommandation pour une demoiselle de la connaissance de M. le baron? — Cela est vrai. — Cette demoiselle ne se nomme-t-elle pas *Félicie des Almonts*? (c'est le nom sous lequel j'avais parlé de notre prétendue protégée) — C'est encore vrai. — Eh! bien, Césarine devant la précéder de quelques jours, non-seulement je l'ai prévenue, que sous peu il lui arriverait une charmante compagne, mais je lui ai remis la lettre de recommandation écrite à la mère Ste.-Ursule, en faveur de cette dernière. Jugez combien votre demoiselle Félicie sera surprise et ravie? Elle croit arriver dans une prison avec des visages inconnus; point du tout; on la nomme, on lui sourit, on la choye,

on la caresse ; c'est charmant. Mais, qu'avez-vous donc ? vous semblez tout rêveur ; est-ce que vous n'êtes pas de mon avis ?

La bonne religieuse aurait pu parler long-tems, sans qu'il me prît fantaisie de l'interrompre. J'admirais à-la-fois la bizarrerie de mon étoile, qui envenime, pour moi, jusqu'aux intentions de la bienveillance, jusqu'aux prévenances de l'amitié ; et la singularité de cette rencontre, qui place mon destin entre les mains d'une étourdie, et sur les lèvres d'une indiscrète.

Un second coup-d'œil sur la situation des choses, me les montra moins desespérées ; car outre que la jeune Césarine, servant de précurseur à la fausse Félicie, ne pouvait lui nuire ; il n'était pas impossible non plus, que le concours plus direct de cet espiègle me fût plus véritablement utile. Rejettant donc ma distraction sur mes chagrins habituels, je me hâtai de prendre congé de madame Ste.-Restitue, non sans l'avoir félicitée sur

son habile prévoyance à concerter des rencontres de roman.

En traversant une portion de la forêt, j'eus le tems de combiner mon plan. Nous partons ce soir, dis-je à Didier; il n'y a pas un moment à perdre. Place dans un porte-manteau ce qui est indispensable, et tiens deux chevaux prêts à neuf heures. Didier, qui outre les qualités que je lui ai reconnues, possédait aussi la prudence, ne répliqua pas, ne s'informa de rien et obéit. A neuf heures moins dix minutes, les chevaux sans selle, ni harnois, furent conduits à la fontaine, par Didier, en veste d'écurie : toute la maison, le baron qui le rencontra, eussent parié qu'il les menait boire. En moins de rien, ils furent sellés. Mon domestique, expéditif dans sa toilette, en enfourcha un; je montai sur l'autre, et, en quelques minutes, nous avions perdu de vue le donjon des Anglecourts.

Mais ce n'est pas tout que de courir, il faut arriver. En fesant manger un picotin à nos montures, j'exposai som-

mairement à Didier, mon projet et mes moyens. Avec son bon sens ordinaire, il en releva les parties faibles, et me fit quelques objections. Je rectifiai certaines données, et nous reprîmes le galop.

Je n'ignorais pas que l'équipage ministériel , qui transportait Césarine des forêts de la Bourgogne dans celle du Gâtinois, quoiqu'attelé de quatre forts chevaux des écuries royales , n'allait qu'un train modéré et à petites journées, car on réglait sa marche sur celle des hoquetons , accoutumés à ne faire que quelques lieues par jour. Si bien que, dès le deuxième, nous les avions atteints. Didier , causant avec un *traîneur*, avait appris, qu'avant de déposer la demoiselle à l'abbaye, dont ils étaient encore à neuf lieues, ils passeraient la nuit dans le village dont à cette distance, on appercevait le clocher. Pour l'atteindre, il ne nous fallait que quelques tems de galop. Auparavant, j'aurais voulu me faire reconnaître de Césarine ; mais outre qu'elle était es-

cortée d'une manière formidable, Didier me fit sentir qu'il y aurait des inconvéniens à montrer de trop près ma figure doublement remarquable ; ce qui fit que nous passâmes outre, et arrivâmes deux heures avant le cortège.

Descendu à l'auberge où il devait loger, je me décidai à commencer le jeu de mes batteries ; et pour y parvenir, un peu d'aide du hasard me fit grand bien.

L'hôtellerie était considérable ; mais les principaux appartemens étant retenus pour les agens ministériels, mon domestique et moi exceptés, on n'avait accueilli personne. Encore eussions-nous été obligés de chercher gîte ailleurs, sans une petite servante, qui, dans son patois provençal, offrit sa chambre à *ces messieurs*, pour qu'on ne renvoyât pas *de si aimables voyageurs*. Ce galant propos avait été accompagné d'un coup-d'œil non moins gracieux, qui d'abord avait glissé sur moi, pour tomber d'à-plomb sur mon valet. J'ai dit précédemment que Didier portait un de ces visages avenans, qui peignent la bonne hu-

meur et l'inspirent. Je ne fus pas longtems sans me convaincre que la Provençale l'avait trouvé à son gré. Elle allait sans motif, revenait sans nécessité, nous adressait la parole sans à-propos, et ne perdait pas un geste de Didier, auquel elle lançait force œillades. Ce jeune homme, à qui tout ce manége était encore étranger, mais qui trouvait la servante gentille, redoublait de gaîté et de saillies. Je le pris à part, et lui fis comprendre qu'il fallait tourner sa bonne fortune au succès de notre entreprise. Il m'entendit à merveille, et sous un prétexte assez vain, il monta dans la chambre qu'on nous avait destinée, après avoir fait un signe à *Nicette*, qui l'y suivit incontinent.

Je courus sur leurs pas, et préludai, en sens inverse de ma pensée, c'est-à-dire par quelques folies, que j'engageai avec la petite Provençale. Elle était vive, mutine, alerte, jeune, fraîche, et je crois facile. Je commençais, en folâtrant, à me rappeler que je n'avais que seize ans, comme à

oublier qu'ils n'étaient plus à moi; lorsque certaine raillerie un peu caustique de monsieur Didier, me rendit la raison. J'en parlai le langage à Nicette; et profitant de l'espèce d'ascendant que la familiarité venait de me donner sur elle, j'exigeai qu'elle nous servît de tout son pouvoir. Quelques pièces d'or, que je glissai dans sa main, qu'en dépit de la cuisine, elle avait douce et blanche; mieux encore peut-être les instances et un baiser bien appuyé de Didier, ne lui laissèrent ni objection, ni réplique. Il fut convenu, premièrement : qu'au préjudice de mademoiselle *Flipotte*, première servante de l'auberge, qu'elle occuperait d'autre chose, ou qu'elle séduirait, s'il en était besoin, elle se chargerait seule du service de Césarine, soit que celle-ci fût accompagnée d'une femme de chambre, soit qu'elle n'en eût pas; en second lieu, qu'au moyen de quelques gouttes assoupissantes, dont l'hôte, qui était tourmenté d'une sciatique, fesait usage pour se procurer une heure de repos

par nuit, elle mettrait monsieur le capitaine des hoquetons, dans l'impossibilité de nous contredire; troisièmement, qu'au lieu de *piquette*, ou de vin de Surêne et de Bréquigny, dont ledit capitaine abreuvait ses gens, on leur verserait du meilleur bourgogne, tempéré, s'ils l'exigeaient, de champagne blanc, en guise d'eau de rivière ou de source; pour la quatrième clause enfin, Nicette, une lanterne sourde à la main, nuds pieds, viendrait, quand tout reposerait dans l'auberge, me prendre de ma chambre, pour m'introduire dans celle de Césarine, prévenue par un billet, que je traçai sur-le-champ. Je voulus sceller ce traité par quelques baisers; mais la Provençale me repoussant: tout ou rien, me dit-elle; je ne sers qu'un maître, et ne voudrais pas d'amant qui eût deux maîtresses. Est-ce qu'on n'est pas faite pour mériter un cœur tout entier, ajouta-t-elle, en tournant les yeux sur Didier, et en les baissant aussitôt? Le mien est à mon amie, répondis-je, et si tu me

sers, tu occuperas dans celui de nous tous, la place qu'on doit à la reconnaissance. Au reste, ajoutai-je à mon tour, en prenant la main de la petite personne, qui commençait à trembler un peu, et en souriant à Didier, je connais quelqu'un qui se chargera volontiers d'acquitter ma dette; et je parie que Nicette le connaît aussi. Elle se dégagea en riant, et je restai avec Didier, qui me parut un peu préoccupé.

Cependant toute distraction cessa quand il fallut agir. Les choses se passèrent à-peu-près comme elles avaient été projétées. Césarine, que son enlèvement mettait d'une humeur horrible, reçut mon billet avec surprise, le lut d'abord sans le comprendre, le relut avec attendrissement, et se jeta, tout en larmes, dans les bras de Nicette. Ils veulent me faire mourir, s'écriait-elle en frappant du pied; voilà trois mortelles journées que je roule enfermée dans une boëte, sans voir le jour, sans respirer l'air, et n'ayant pour

société, ajouta-t-elle, en les montrant, que ces détestables moustaches. Mademoiselle, avait répondu gravement le capitaine, en relevant la sienne; pour des injures, tant qu'il vous plaira, si cela vous soulage; mais pour la liberté, impossible, vous le savez. Impossible, avait repris Césarine? Oh! pour cela, nous verrons! Puis, malgré son étourderie, sentant que l'indiscrétion pouvait la perdre, elle avait regardé tendrement Nicette, lui avait pris les mains, et l'avait renvoyée, en lui promettant d'être docile. Le capitaine, qui vidait une bouteille avec son brigadier, avait levé les épaules à toutes les bisarreries de sa petite prisonnière.

Du reste, ce même capitaine ayant accepté le souper auquel Césarine, revenue à la joie, l'avait invité, venait de céder à l'effet des gouttes soporifiques. On l'avait transporté, tout endormi, dans l'antichambre, sur des matelats qu'auraient dû occuper les hoquetons de son escouade; mais, de leur côté, ces messieurs exécu-

taient fidèlement le troisième article de nos conventions. Césarine était si impatiente de concourir au dernier, que sans les observations de Nicette, je n'aurais point eu la peine de me rendre dans son appartement. J'ai oublié de remarquer qu'elle était accompagnée d'une vieille gouvernante quinteuse, malade et chagrine, que la privation d'air, la longueur du voyage et les mouvemens de la voiture, avaient tellement fatiguée, qu'il avait fallu, à son arrivée, la déposer dans un lit. Là, munie d'un consommé, elle réparait ses forces et ne nuisait pas à nos affaires.

Je ne perdis pas le tems en verbiage; les instans étaient précieux pour Césarine, comme pour moi. Elle savait mon mariage; je lui appris l'enlèvement de ma femme, dont elle avait ouï parler vaguement; je lui proposai mon projet. Il consistait en une opération bien simple, bien facile et à laquelle le hasard d'une grande ressemblance donnait toute possibilité: il s'agissait de me

substituer à Césarine, sous ses propres habits, et de m'introduire, en qualité de prisonnière, dans le couvent où gémissait Onézyme, tandis qu'en costume masculin, que je lui procurerais, Césarine reprendrait le chemin des Anglecourts, irait tranquilliser le baron et vivre en hermite à ma place. Mon dessein, trouvé admirable, applaudi à outrance, et qui convenait si bien à nos intérêts respectifs, fut aussitôt exécuté. Par les soins de Nicette, Césarine, sous ses rideaux, fit une demi-toilette de garçon qui redoubla son air éveillé; elle courait, comme une franche étourdie, de sa chambre dans celle où ronflait le capitaine, à qui elle souflait des camouflets, tandis que je prenais, avec les ajustemens féminins, la décence qui doivent ne jamais les abandonner. Nous eûmes bien de la peine à mettre un terme aux folies de Césarine, que cependant Nicette parvint à emmener. Didier se chargea de la reconduire aux Anglecourts, et promit de venir me re-

joindre ensuite ; et quant à la gouvernante, il fut décidé qu'on la laisserait dormir, comme l'on dit trivialement, *la grasse matinée*, à moins que le capitaine n'en ordonnât autrement. Toutes choses étant ainsi réglées, je me glissai sous les couvertures qu'aurait dû occuper Césarine ; et là, rêvant au contentement que je me préparais, j'attendis sans impatience le moment du départ.

Il y avait déjà long-tems que luisait le jour, et, malgré moi, je m'étais assoupi, quand le capitaine s'éveilla. J'omets sa surprise, ses exclamations, ses inquiétudes. Elles ne se calmèrent qu'après qu'il se fût assuré qu'elles étaient mal fondées, et qu'il n'y avait eu ni tentatives d'évasion, ni le moindre dérangement. Nicette, qui entra pour m'habiller, me fit beaucoup rire, en me racontant les scènes auxquelles avait donné lieu l'ivresse des hoquetons. Tant bien que mal, cependant, ils venaient tous de monter à cheval ; et la voiture étant préparée, j'y entrai, couverte d'un voile.

En jetant les yeux sur une glace levée, je remarquai Césarine, qui, d'un petit air triomphant, faisait caracoler mon cheval à la portière. Didier riait de ces espiégleries de page, qui ne finirent que quand notre carosse s'ébranla. Comme le capitaine s'était à peine apperçu de l'absence de la gouvernante, je m'étais contenté de la recommander à Nicette, qui devait la retenir jusqu'au retour de Didier, chargé de la reconduire, s'il le fallait, dans les bras de son élève. Ce fut dans ces dispositions, que vers la mi-matinée d'un beau jour de mai, je fis mon entrée dans les murs des Clarisses de Fontainebleau.

On peut juger si le cœur me battait. Je descendis dans un parloir intérieur, où me reçurent toutes les vénérables rangées en demi-cercle. Quand je levai mon voile, elles firent un concert d'applaudissemens. Qu'elle est jolie! quels beaux yeux! quel air de distinction! Une mère discrète observa que je n'avais pas l'air aussi

étourdie qu'on le disait; et l'abbesse, en me donnant sur la joue un petit revers de la main, me conduisit dans mon appartement. En traversant un long cloître, de vastes portiques, des corridors à perte de vue, un jardin spacieux, je guêtais des yeux si le hasard propice ne m'offrirait pas Onézyme. Je n'osais faire aucune question directe; mais j'amenais insensiblement la conversation sur les personnes que j'avais connues au couvent de Bourgogne. Je nommai mademoiselle des Anglecourts. N'est-ce point une jeune personne mariée à un inconnu, demanda étourdiment une religieuse, dont la figure rebondie, présageait la complaisance, en même tems que la santé? Mère Sainte-Ursule, dit sèchement l'abbesse, sans me laisser l'instant de placer ma réponse, retournez chez moi; ayez l'œil à la colation et prenez garde à mon chocolat de demain: vous l'épaississez toujours trop. La religieuse s'inclina et nous quitta; mais je venais d'apprendre trois choses: que mon épouse n'était

point ignorée dans le monastère, ce qui me permettait de présumer qu'elle y était ou y avait été; que la mère Sainte-Ursule vivait, et que, malgré son âge mûr, elle n'était pas un modèle de discrétion.

Après avoir pris possession de ma chambre, qui me parut fort agréable, je descendis chez madame l'abbesse, où m'attendait un charmant ambigu de fruits, de pâtisseries et autres friandises monastiques. On m'excita à manger, à parler avec confiance. Je vis que Césarine était recommandée, et qu'on voulait savoir son histoire. Je fis la réservée par nécessité, ce qui fit dire à l'abbesse: Cela est tout particulier; le caractère de cette jeune personne ne ressemble pas plus à celui qu'on lui donne dans cette lettre, que sa figure ne répond à ce signalement. Voyez donc, mes sœurs, ajouta-t-elle, en leur présentant l'une et l'autre pièce, n'est-ce pas là une énigme à deviner? En effet, dit une des religieuses, on représente mademoiselle comme fort aimable, ce qui

semble vrai, et comme fort espiègle, ce que je crois très-faux. Ah! madame, dis-je en soupirant, le malheur change les caractères, et le trajet que je viens d'essuyer... Oui, interrompit une vieille religieuse qui, lunettes sur le nez, comparaît le signalement de Césarine avec ma personne; oui, le malheur change le caractère, mais il ne change la couleur ni des cheveux, ni des yeux. Vous êtes blonde, vous avez de grands yeux bleus; et ici, on vous fait brune avec des cheveux noirs; d'où provient une pareille méprise? On ne s'avise jamais de tout. Cet examen, que je n'avais pas prévu, m'embarrassa; je baissai les paupières en rougissant et cherchais une réponse, quand le souvenir du portrait que m'avait montré Césarine, le jour de notre première entrevue, vint, en me frappant, me rendre la tranquillité. Cette étourdie, en échangeant ses habits contre les miens, m'avait aussi abandonné ses poches; dans ces poches se trouvait un porte-feuille, et dans le

porte-feuille mon portrait; car on n'a pas oublié que c'était le mien ou celui d'une figure à laquelle la mienne ressemblait parfaitement. Je le fis voir aux religieuses, qui l'admirèrent, et qui convinrent que le rédacteur de mon signalement avait fait autant de bévues, que l'auteur de ma miniature avait prouvé de talent.

Trois jours se passèrent à visiter la maison, à faire connaissance avec les religieuses, à prendre certaines habitudes de communautés. Mais point de nouvelles d'Onézyme. J'avais déjà touché quelques mots de madame Sainte-Restitue, à son ancienne amie, la mère Sainte-Ursule; mais c'était en présence de l'abbesse ou d'une compagne. J'aurais voulu lui parler tête-à-tête; je n'avais pas été, sans m'appercevoir, qu'à un génie très-borné, cette religieuse joignait un naturel obligeant, mais sans consistance. C'était ce qu'on appelle vulgairement une *bonne pâte* de fille, dont il ne m'eut point été difficile de mettre à profit la complaisance; mais

encore une fois, il fallait la rencontrer seule; et l'abbesse, qui se défiait de sa langue, l'abandonnait rarement.

Ma cellule, qui ouvrait sur un long dortoir, avait sa fenêtre sur le jardin, ce qui lui donnait une perspective très-riante; car ce jardin, magnifiquement décoré et bien entretenu, était limité dans toute son enceinte par les arbres majestueux de la forêt; ce qui prolongeait son étendue au gré de l'imagination. Un soir, que j'admirais ces aspects, songeant à Onézyme, qui, peut-être, à quelque distance, jouissait aussi de leur vue, j'entendis un froissement de feuillages dans le berceau de charmille planté sous mes fenêtres, et presqu'au même instant, je vis une petite lumière qui se dirigeait obliquement, vers une porte pratiquée dans un coin du jardin. Plein du pressentiment que cette démarche m'intéressait, je voulus la connaître plus en détail, et courus à la porte de ma cellule. Mais, ô contretems! elle était fermée! Aussitôt, par une

résolution, peut-être téméraire, et certainement dangereuse, je noue fortement ensemble les draps de mon lit, je les attache à un crampon de fer, scellé dans le mur pour supporter une volière, et au risque de tout perdre, en m'estropiant, je me laisse couler sur le dôme du berceau. Il en fut affaissé; au moyen de ses branches entrelacées, et des échalas qui les appuyaient, enfin je gagnai terre, non sans maint écorchures et sans maint outrages à mon costume féminin. Je m'achemine à tâtons vers la porte du coin, que je trouve avec difficulté; car l'obscurité de la nuit était redoublée par l'épaisseur des arbres Cette porte entrebaillée me donne l'aisance d'entrer dans un enclos assez découvert, au fond duquel une masse d'ombre plus noircie m'annonce un bâtiment. En en suivant la direction, je me heurte contre un amas de pierres, que je reconnais bientôt pour un perron. J'en escalade les marches avec vîtesse, j'en franchis la plate-forme avec vivacité, j'entre et

je m'enfonce dans un corridor noir, dont la voûte frémit du bruit de mes pas, quelques légers qu'ils soient. Pour lors, je m'arrête un instant pour reprendre haleine. Des mouvemens se font entendre au-dessus de ma tête : c'était la lumière que j'avais vue de ma croisée, et qui descendait un escalier, portée par une vieille religieuse grande, maigre, sèche et revêche, qui m'avait déplu, dès mon arrivée, et qu'on eût dit, au moment actuel, un spectre errant parmi des ruines. La pensée me vint de me jeter sur elle, de lui arracher ses clefs et de la punir, par quelque traitement injurieux, de son indignité; car je ne doutais pas qu'elle fût la geolière de mon épouse, et peut-être, hélas! de bien d'autres victimes; mais la crainte de compromettre Onézyme réprima cette tentation. La religieuse passa devant moi, en faisant retentir le vestibule de sa toux astmatique; je la sentis glisser comme une ombre; elle tira la porte à soi, tourna deuxfois la clef, et me laissa moi-même prisonnier.

Mais j'avais remarqué la position des degrés ; je les montai avec précaution. Un grand vîtrage établi sur le premier pallier, répandait cette sorte de lueur qui descend des étoiles, et qui suffit pour se guider. Avec son aide, je pénétrai dans un corridor supérieur, dont j'interrogeai la position avec mes mains. Il me parut percé de plusieurs portes ; c'étaient sans doute celles des chambres où l'on retenait les recluses. Mais si Onézyme augmentait leur nombre, où se trouvait la sienne ? N'y avait-il pas plus d'imprudence que d'utilité à me faire connaître ; et si je commettais une méprise, ce qui n'était que trop possible, n'augmenterais-je pas mon embarras ?

Une autre difficulté que je me fis à moi-même, et qui me vint tout-à-coup, fut celle-ci : c'était en qualité de prisonnière, que Césarine avait dû être conduite aux Clarisses ; pourquoi donc, moi, qu'on prenait pour elle, jouissais-je de la liberté qui me paraissait refusée à celles qui ha-

bitaient ce bâtiment, si tant est cependant qu'il ne fût point désert.

Pendant que je m'égarais dans ces perplexités, un fracas bruyant, que reproduisit la voûte du vestibule, m'annonça l'ouverture de la grande porte. Pour lors, la religieuse n'était pas seule ; elle s'entretenait, à voix assez haute, avec une personne, qui ne répondait que par monosyllabes, et qu'à la gravité de son organe, je reconnus pour un homme. Il monta pesamment l'escalier, entra en soufflant dans le corridor supérieur, dont il frappa plusieurs fois le plancher avec sa canne; ensuite, précédé de la religieuse, il franchit une porte qu'elle lui ouvrît, et dont l'intérieur me parut faiblement éclairé.

Ce fut donc à cette porte que je me collai; mais quelqu'attention que je misse à écouter, il ne m'arrivait, d'un enfoncement que je jugeai assez lointain, que des paroles entrecoupées et des demi-phrases inintelligibles. Tout ce que je pus remarquer, c'est que plusieurs voix s'entretenaient; ce

qui m'apprit que le pavillon était habité. Au bout de vingt minutes, la religieuse et son compagnon sortirent ; et bien qu'impatient de m'éclaircir sur la personne qui seule me fesait tenter cette démarche, la crainte de m'ôter pour l'avenir le pouvoir de lui donner aucuns secours, me contraignit à les suivre. On doit comprendre que sans cette précaution, je me serais coupé la retraite de toute issue ; puisque, sans parler de ma chambre, d'où je m'étais évadé, et dans laquelle il me fallait remonter, j'aurais rencontré un double obstacle dans les deux serrures du vestibule et de l'enclos.

J'eus le bonheur de m'échapper de ce dernier, sans avoir été apperçu. Il est vrai que la religieuse et son interlocuteur s'entretenaient avec une chaleur qui ne leur permettait de rien remarquer. J'appris par quelques mots de leur entretien, qu'il s'agissait d'une affaire majeure, que je crus être une maladie, et que l'individu de mon sexe venait d'être mandé pour la traiter, en qualité de médecin.

Surcroît d'inquiétudes et d'allarmes! Etait-ce Onézyme sur qui le sort persécuteur accumulait ses coups ? N'était-ce point assez d'avoir à pleurer son absence, sans avoir à craindre pour sa vie ? Au risque de tout, je résolus de sortir, dès la nuit prochaine, de cette accablante anxiété.

Il s'agissait, pour l'instant, de rentrer dans ma cellule, à la fenêtre de laquelle, l'aube qui commençait à poindre, montrait mes draps balancés par le vent. Autant pour parer aux inconvéniens actuels, que pour me ménager des ressources dans l'avenir, il était de la plus haute importance de cacher mon escapade; mais nulle possibilité de reprendre, pour remonter, la facile voie employée pour descendre. Comment faire cependant ? Je me ressouvins de la mère Sainte-Ursule, et courus à sa porte. J'eus beau frapper, pas de réponse. Au même moment, la cloche tinte matines au-dessus de moi ; j'y vole, en éperdu, et j'ai la satisfaction de trouver ma bonne religieuse, qui, la

corde à la main, essayait par cet exercice, que le docteur lui avait conseillé, de diminuer le volume de son embonpoint. Elle fit, en me voyant si matin, un cri de surprise; mais, en lui cachant le motif secret de mon évasion, que j'attribuai au desir de prendre le frais et au dépit de me voir sous clef, je lui donnai assez de détails pour exciter sa bienveillance et sa sensibilité. Pourtant je la voyais combattue entre le désir d'obliger et la crainte de trahir son devoir. Le premier l'emporta. Après m'avoir pris le menton par deux fois, et avoir bien répété: Il est certain que si jeune, prisonnière!... le tout sans quitter sa cloche, elle acheva de la tinter et me dit de la suivre. Tout en lui obéissant, je relevai son refrein, et lui dis que probablement je n'étais pas la seule dans cette maison. Oh! que non, répondit-elle. — Cette demoiselle des Anglecourts, dont je parlais dernièrement? hein?... — Sainte-Ursule posa son doigt sur ses lèvres: Ceci, ajouta-t-elle, ne se dit

pas ; on appelle cela un secret d'état. — Je ne veux pas le savoir, m'écriai-je, comme effrayé ; je vous demande seulement si elle est malade? — Mais non pas, que je sache. — C'en était assez ; aussi bien nous arrivions devant la hutte du jardinier.

Au pied de cette hûte, le long d'une haie, était couchée une échelle. Voilà, dit la mère Ste.-Ursule, de quoi réparer les sottises ; mais il faut enlever ce joujou, et ce ne sera pas moi. Je vais réveiller le jardinier. Non pas ; m'écriai-je, épouvanté de ce prudent expédient ; je vais voir, s'il n'est pas trop lourd. Elle va se tuer, la petite folle, criait la religieuse, tandis que j'enlevais, transportais et plantais l'échelle. Ah ! qu'on ne s'est pas trompé, en la nommant l'espiègle !... Quelle force, quelle adresse et quelle vivacité !... En vérité, c'est dommage que ce ne soit pas un garçon !... Pendant ces exclamations de la religieuse, qui me suivait, en haletant, je m'étais rapidement élancé au dernier des échelons, d'où, avant de sauter dans ma

chambre, j'avais, d'un vigoureux coup de pied, envoyé l'échelle à vingt pas. Les draps furent lestement retirés; et, après avoir remercié l'obligeante Ste.-Ursule, j'avais déja fermé ma fenêtre, pour me jeter au lit, que, toute ébahie de mon incroyable célérité, elle regardait encore.

Ce fut seulement à mon réveil, que je me livrai aux réflexions. Pour cette fois, j'en ferai graces au lecteur, empressé, comme moi de courir à l'événement.

La moitié de la journée se passa, sans un incident qui put en accélérer l'issue. Vers le soir, en rêvant dans une allée du jardin, je fus tiré de mes pensées par la chanson d'un ramoneur, perché sur la mitre d'une cheminée. Son aspect me fit songer à Didier; c'était lui-même. Il m'avait reconnu, et me fesait signe de me trouver à sa descente, sous la cheminée de l'ouvroir. J'y courus; il se précipita à mes pieds. Madame est ici. — Je le sais. — Mais elle est au secret. — Je le sais encore. Avec ma-

dame de Chevreuse. — Je l'ignorais. — Qui se meurt, dit-on. — Oui, elle est malade. — Elle feint de l'être. — Comment le sais-tu? — Pour gagner le médecin, et le mettre plus avant dans la conspiration. — Quelle conspiration? — Oh! depuis trois jours, il y a bien des nouvelles. M. de Beaufort a paru aux Anglecourts. — Qu'y est-il venu faire? — Vous chercher. — Moi? Et pourquoi? — Oh! je n'oserai jamais dire cela! — Comment? — On se dit à l'oreille, mais M. le duc crie par dessus les toîts, que c'est pour vous faire reconnaître. — Reconnaître? Qu'est-ce que cela signifie? — Je ne puis vous en dire davantage; tout ce que je sais, c'est que si le roi meurt, comme il y a toute apparence, vous le remplacerez. — Es-tu fou? — Ma foi, à ce compte-là, je le deviendrais. — Comment M. de Beaufort se peut-il permettre ces extravagances? — M. le baron en gémit. — Qu'a-t-il dit de mon absence? — Je l'ai trouvé consterné. La vue de mademoiselle Césarine lui a rendu

un instant de joie ; et mon récit, quoiqu'en lui causant des inquiétudes, lui a fait plaisir. — Et qu'est devenue cette petite folle ? — Ah ! voilà le plaisant, le singulier ! M. de Beaufort n'a-t-il pas voulu que ce fût vous ? Il l'a enlevée. — Excellente méprise ! — M. le baron n'a pas voulu le désabuser ; il dit que ce *quiproquo* assure votre tranquillité. — Mais où as-tu appris qu'Onézyme ? ... — Par Nicette. — Comment, par Nicette ! Et quel rapport ?... — Nicette est nièce du jardinier de ce couvent. — Eh ! bien ? — Le jardinier, tous les jours de marché, apporte des légumes chez le maître de sa nièce. — Ensuite ? — Au milieu de ces légumes est un chou... — Tu m'impatientes ! — Lequel chou, creusé comme une lanterne, renferme des dépêches importantes. — Des dépêches ? — Des lettres de madame de Chevreuse à ses amis. — Quel sot conte me fais-tu ? — Ce n'est point un conte. Le bon de l'affaire est que le jardinier, qui est un ivrogne, ignore qu'il est messager diplomatique. — Il n'y

a pas un mot de vraisemblable dans tout ce que tu me dis. — Attendez, monsieur. C'est Nicette qui choisit les légumes et trouve le chou. — Mais qui le place là, à point nommé? — C'est ce que je ne puis vous dire. — Et comment veux-tu me persuader que Nicette, une servante de cabaret... — Oh! monsieur, *le Tonneau d'Or* est une auberge! — Soit. Qu'une servante d'auberge soit la confidente d'une duchesse? — Monsieur... — Qui lui raconte des plans de conspiration, des affaires d'état? — Monsieur, je ne vous ai point parlé de cela. — Ne m'as-tu pas parlé d'une conspiration, dans laquelle j'étais mêlé? — Oui, mais je ne vous ai pas dit que je tinsse cette nouvelle de Nicette. C'est M. de Beaufort qui la répand. — Mais que dit donc ta Nicette? — Que madame de Chevreuse, détenue aux Clarisses de Fontainebleau, par ordre de la reine... — Par ordre de la reine? — Oui, on les dit brouillées. Madame la duchesse a compromis Sa Majesté, qui a exigé du roi,

la réclusion de son imprudente amie.
— Elle a compromis la reine ! Et dit-on comment ? — Je vous l'ai dit ; en vous désignant comme successeur au trône. — Cela passe toute imagination ! — Et pour achever ce que je sais par Nicette, outre la captivité de madame la duchesse, c'est sa maladie feinte, c'est son projet de corrompre le médecin, c'est enfin la réclusion de mademoiselle Onézyme. — Appelle-la ma femme ; ne sais-tu pas que nous sommes mariés ? — Monsieur, personne, plus que moi, ne desire qu'elle le devienne. — Enfin, n'importe ce que sache Nicette ; mais tu ne m'as pas expliqué comment elle l'a appris ? — Par le fils du médecin, qui est un fort joli garçon, dont mademoiselle Nicette a remarqué les agrémens, ce qui l'a fait sortir de chez le docteur, où elle a demeuré quatre ans. — Voilà des détails fort nécessaires ! — Mais oui, monsieur, car sans eux, vous ne pourriez comprendre comment cette affaire, qui interresse de si grands personnages, passe par la

langue d'une petite grisette. — En ce cas, continue tes prolixes explications. — Si Nicette s'était apperçu que M. *du Hamel* le fils, est ce qu'on appelle un brin d'homme bien planté, M. *du Hamel* le père, n'avait pas manqué d'observer, que Nicette est aussi ce qu'on nomme un brin de fille bien venue. Or, tandis que chacun de son côté fesait ses remarques, il arriva un résultat. — Et quel fut ce résultat ? — Un enfant, dont Nicette aurait bien voulu faire cadeau à M. du Hamel fils, mais qu'elle ne pouvait, en conscience, attribuer qu'à M. du Hamel père. — Qui s'en défendit ? — Tout mauvais cas est niable, dit-on ; jugez s'il accueillit celui-ci avec plaisir. S'en trop s'en prendre à la Provençale, il imputa la niche à son fils. — Et delà, animosité, haine, querelle ? ... — Et trahison. Au milieu de cette intrigue, madame de Chevreuse, reléguée depuis plusieurs mois aux Clarisses de Fontainebleau, avait ourdi la sienne. — Par l'intermédiaire du médecin ? — Appellé

d'abord, pour soulager une maladie, puis adopté bientôt comme confident, puis reconnu enfin comme agent et complice. — Mais par quel hazard Nicette?.. — Ah! le voici. Durant ses premières visites, M. du Hamel, après avoir tâté le poulx de la belle malade, glissait sa main sous l'oreiller, y saisissait un paquet et le coulait dans sa poche. Mais le malheur fut que certaine vieille religieuse, du nom, je crois de *Ste.-Marthe*... — Grande, desséchée, efflanquée, et récalcitrante par dessus?... — Je ne sais, mais il y a à parier. Un hazard fatal voulut donc que cette Ste.-Marthe eût la vue excellente. Elle s'apperçut du manége du docteur, et lui fit une verte mercuriale, en pleine communauté. — Voilà mon homme bien embarrassé. Mais comme d'une part, il n'y avait pas de preuves, et de l'autre que la maison est d'un bon casuel, le docteur fila doux, termina à l'amiable, et prit un autre biais. — Je vois venir Nicette. — Précisément, les choux du jardinier devin-

rent la boëte aux lettres, le jardinier sans le savoir, fut métamorphosé en facteur, et Nicette, comme directrice du bureau, remettait les missives à M. du Hamel, qui définitivement les fesait rendre à leur destination ultérieure. — Ce qui m'embarasse, c'est de savoir comment du secrétaire de la duchesse, les lettres parviennent dans le chou; car enfin, madame de Chevreuse est au secret. — J'en conviens, mais c'est ce qui ne m'inquiète guère. Quoi qu'il en soit, il arriva une époque, où le docteur mécontenta sa confidente; sa confidente, depuis long-tems excitée par le jeune homme, se ressouvint que la vengeance est le plaisir des femmes; et comme elle ne sait pas lire, elle remit au fils les dépêches adressées au père. Celui-là, à ce qu'il paraît, n'a été ni assez scrupuleux pour n'en pas prendre lecture, ni assez délicat pour en garder le secret. — Et voilà comment il est possible que cette petite cause produise de grands effets.

Ce que venait de m'apprendre Di-

dier, de la coupable intempérance du duc de Beaufort, m'eut vivement allarmé, si j'avais eu le tems de penser à moi. Mais il ne fallait m'occuper que d'Onézyme. Outre sa captivité, qui ne pouvait que m'affliger vivement, je voyais avec déplaisir, qu'elle était fortement liée avec la duchesse de Chevreuse, à laquelle je n'aurais sans doute osé supposer des intentions perverses, mais qui pensant bien, parlant mieux, agissait mal, et compromettait tous ses amis. J'aurais voulu, pour tout au monde, tirer mon épouse de cette association, qui me chagrinait presque davantage que son absence. Et sans songer aux inconvéniens qu'il y avait à une jeune personne, comme j'étais censée l'être, d'entretenir un savoyard, au coin d'un jardin, à la brune et dans un couvent, je l'emmenais avec moi, lorsque sa prévoyance suppléa à mon incurie.

Dans divers compartimens des charmilles, le jardinier avait émondé les branches parasites qui jonchaient la terre. Didier, sorti de l'ouvroir, se

mit à les réunir, pour en former un de ces faisceaux épineux, dont les ramoneurs font usage. Tandis que courbé fort attentivement, il ne semblait occupé que de ce travail, je me promenais tantôt nonchalemment, tantôt mettant beaucoup d'activité à courir après les papillons. Cependant j'avais avec mon domestique, le colloque suivant, que n'auraient jamais deviné deux ou trois sœurs écoutes, errantes dans le lointain :

Didier, je suis au désespoir. — Vous avez tort, monsieur, cela ne remédie à rien. — Il faut que je voie Onézyme cette nuit. — C'est bien peu, monsieur. — Tu as raison; cette nuit, il la faut délivrer. — Voilà parler! — Puisque tu es si résolu, aurais-tu des moyens? — Ils sont dans le courage de madame, et dans mes crochets. — Parle plus clairement. — Il faut d'abord que vous sachiez que ce long bâtiment, où les religieuses tiennent leurs prisonnières au secret, s'appuie, du côté opposé à celui-ci, sur l'église. — Ensuite? — Il est bon

aussi, que vous n'ignoriez pas que cette église est d'architecture gothique... — Après? — C'est-à-dire toute brodée de pierres découpées à jour, qui forment alternativement des creux et des saillies. — Oh! quel verbiage! — Donnez-vous patience. Au dessus du premier rang, où se voient ces *enjolivures*, règne un cordon de vieux saints mutilés, à qui, pour la plupart, il manque un bras, une jambe, même à quelques-uns la tête... — Tu abuses étrangement de ma complaisance. — Au dessus encore, s'avance la première galerie, qui est de niveau avec le bâtiment des récluses. — Oh! je t'en prie, tire vîte ta conclusion! — Ne la voyez-vous pas? Au moyen de mes crochets, j'escalade festons et découpures, je marche sur le corps aux bienheureux, et j'enjambe la galerie, de laquelle je vais de plain-pied sur la mansarde du bâtiment. — Je commence à comprendre, et crois pouvoir te suivre. De la mansarde aux cheminées, il n'y a qu'un pas; *dégringoler* une cheminée,

n'est qu'un jeu pour un Savoyard, et je te vois dans la chambre d'Onézyme. Mais tu n'en es pas plus avancé. Il ne suffit pas que tu saches descendre ; il faut que ta maîtresse ose et puisse monter. — Je ne lui demande que d'oser ; elle pourra de reste. — Une femme si jeune, si délicate! — Une amante si dévouée, si courageuse ! — Et si les forces lui manquent ? — L'amour les augmente, la liberté les soutient. — Elle peut glisser dans ce conduit si roide. — Cramponné derrière elle, je la supporterai. — Elle n'a qu'à se trouver mal? — Je serai muni d'un flacon. — Mais as-tu réfléchi que le tuyau pouvait être grillé? — J'aurai, dans mon sac, tenailles et marteau. — Il ne reste plus qu'à prévenir mon épouse. — Elle est prévenue. — Par qui, quand, comment ? — Par le médecin, dans une lettre de madame la duchesse, hier soir, vers onze heures. — C'est en effet l'heure à laquelle le docteur est entré. — Commissionnaire sans s'en douter ; c'est tout comme le jardinier. — Comment

cela ? — Ayant tout arrangé dans ma tête, avec la certitude que vous approuveriez tout, il a bien fallu mettre quelqu'un dans la confidence ; et Nicette... — Tu commences à y prendre goût. — Elle est faite pour l'inspirer. — Mais elle si peu delicate ? — Oh ! je ne vise pas au mariage ; d'ailleurs, dans certains momens, elle m'avait honoré de tant de confidences, qu'il était assez juste de les lui payer. — Elle en aura jasé avec le petit du Hamel ? — Je l'ai mis en tiers. Il a trouvé plaisant que tout fût communiqué par son père qui ne sait rien. — Bien imaginé ! — Le fils, en qualité de pharmacien, exécute les ordonnances du père. Un julep avait été commandé pour madame la duchesse ; dans l'intérieur du bouchon qui ferme le bocal, un petit bulletin... — J'entends ; mais y a-t-on regardé ? — C'est un bouchon mystérieux, creusé pour l'intrigue, et qui a vieilli au service de madame de Chevreuse. — Mais la preuve que, pour cette fois, on en ait fait l'examen ? — Le billet

disait qu'à cinq heures précises, un Savoyard chanterait sur la cheminée de l'ouvroir ; qu'alors, si l'on acceptait la proposition, on le témoignerait par un bouquet de roses, attaché à la lucarne de l'appartement ; car vous savez que les fenêtres, mûrées par la moitié inférieure, sont grillées dans l'autre. — Eh! bien ? — Eh! bien, à peine avais-je entonné l'antique refrein de nos montagnes : *ascouta d'Jannetto* ! qu'une petite main blanche... — C'est celle de ma femme! — A paru à l'ouverture de la lucarne, y a balancé le bouquet de roses, et l'y a laissé suspendu par un ruban... — Ah! mon ami Didier, que je t'embrasse! — Monsieur, prenez donc garde à vous! — Tu es mon libérateur, mon Dieu tutélaire; et après ma bien-aimée..... — Mademoiselle Césarine, que faites-vous ?

C'était la voix aigre de la disgracieuse Sainte-Marthe, qui nous observant depuis quelques minutes, s'était approchée à pas de loup, et me surprenait embrassant tendrement

Didier. La colère la suffoquait ; elle resta sans mouvement et sans voix. Nous ne jugeâmes pas convenable d'attendre qu'elle les eût retrouvés. Mon valet s'enfuit d'un côté ; je m'échappe de l'autre et vais rêver, dans ma cellule, à tout ce que je viens d'apprendre et à ce qu'il reste à faire.

Après y avoir long-tems ruminé, comme en dernière analyse, à la suite de la liberté d'Onézyme, je ne voyais plus de nécessaire que la mienne, je me décidai à me la procurer par les moyens de Didier ; après quoi, s'ils échouaient, j'aurais recours à une voie infaillible : je me découvrirais.

Chaque soir, j'avais coutume de me rendre à la veillée de l'abbesse, à qui Césarine était spécialement recommandée, et qui me témoignait beaucoup de petits égards. Là, se rassemblaient les amies de madame, quelques grosses têtes du couvent, et celles qu'on désignait le matin, pour ces plaisirs du soir. On travaillait à de petits ouvrages à l'aiguille ; on faisait des *agnus*, des découpures

et des chapelets ; on causait avec intimité ; on se permettait quelques médisances, que madame corrigeait charitablement, en en étendant le scandale. La soirée se terminait par une petite collation, suivie du rosaire, en commun, après quoi l'on se séparait (1).

---

(1) Comme il est ici bas des sots à qui il faut tout dire, et des méchans à qui il ne faut rien laisser interprêter, l'auteur déclare solennellement que certains coups de pinceau qui lui sont échappés dans la description des cloîtres, non-seulement ne font allusion à aucun en particulier, mais ne peuvent, en général, tourner au blâme de ces établissemens. Depuis que M. *Regnault-Warin* écrit, il ne s'est pas contenté de respecter tout ce que la religion consacre, tout ce que les mœurs réclament, tout ce qu'admettent une philosophie épurée et la saine politique ; il est peut-être peu d'auteurs qui aient plaidé avec plus de chaleur et de constance la cause de ces objets nécessaires, utiles ou sacrés. Et bien qu'il soit contre une certaine pudeur de se citer soi-même, il est une époque cependant où l'ébranlement de tous les principes en fait un devoir. Les gens frivoles qui voient les ouvrages de tel homme de lettres rangés parmi ceux de tels autres, ou qui lisent son nom à côté des noms de ceux dont les livres sont compris dans la classe des siens, confondent quelquefois l'espèce avec le genre, et l'individu avec l'espèce. Delà, des méprises qui ne seraient que ridicules, si elles étaient le produit de l'ignorance ou de la stupidité, mais qui deviennent

Ce soir, parmi les assistantes, je remarquai la mère Sainte-Marthe. Elle tenait le dé à mon arrivée; mais s'interrompant tout-à-coup et me fixant avec de petits yeux creux et malins: Il faut, dit-elle, madame, que je vous régale d'une histoire dont mademoiselle est l'héroïne. Qui, Césarine, dit l'abbesse? Elle-même, continua Sainte-Marthe; mais j'ai tort d'appeler cette aventure une histoire; je ne m'y connais guères, mais il me semble qu'avec un peu de babil, on

---

préjudiciables, lorsqu'elles sont saisies par la mauvaise foi. C'est pour éviter les morsures de cette fourbe insigne, dont il n'a déjà que trop été atteint, que M. Regnault-Warin invite ses lecteurs, moins à relever des traits isolés de cette narration, que l'esprit qui en anime l'ensemble, et moins cet ouvrage seul, que ceux dont, depuis quatre années, il a fait hommage au public. Leur série successive commence un système politique et moral dont chacun de ses nouveaux écrits doit être le développement. On peut s'en convaincre en dépouillant de leurs formes artificielles et de leurs accessoires historiques ou romanesques ceux qu'il a publié jusqu'ici, tels que les deux premiers volumes des *Prisonniers du Temple* et *le Contemplateur*, mais plus notamment encore *Spinalba*, *le Cimetière de la Madeleine*, et le livre de statistique qu'il vient de mettre au jour sous le titre de *Lille ancienne et moderne*.

en ferait un petit roman bien conditionné. Qu'on juge si j'étais sur les épines ; j'avais déjà changé de couleur plusieurs fois, et demandé la permission de me retirer : mais ce n'était pas le compte de mon ennemie. Elle fit un signe à l'abbesse, qui m'ordonna de demeurer, en ajoutant que ma présence donnerait plus d'intérêt au récit. En ce moment, je jetai par hasard les yeux sur la mère Sainte-Ursule, qui respirait à peine. Le souvenir de mon escapade du matin lui faisait craindre que ce ne fût là l'histoire promise par sa campagne : mais elle en fut quitte pour la peur ; car la désobligeante Sainte-Marthe se mit à raconter de point en point, non pas mon entretien avec Didier, qu'elle n'avait pu entendre, mais notre pantomime, qu'elle avait comprise ; le tout assaisonné de ce sel piquant, dont les béates caustiques ont toujours plus d'une dose en réserve. Et qui pensez-vous que soit ce Savoyard, ajouta-t-elle ? Un commissionnaire ? oh ! que non ! Un commis-

sionnaire n'a pas cette jolie figure, et sous ses guenilles enfumées, il n'a pas ce petit air élégant. Comment, dit l'abbesse, dont le visage peignait tour-à-tour la surprise, la crainte et l'indignation; comment, Sainte-Marthe, vous croiriez que c'est?... — Un amant déguisé; oui, madame, je le crois et je le crains. — Sortez, mademoiselle, s'écria l'abbesse avec emportement; allez cacher votre honte: votre aspect fait rougir nos chastes compagnes, épouvantées de vos déréglemens. J'obéissais, en frémissant de couroux; mais Sainte-Marthe: Madame, dit-elle, en changeant de ton, il ne serait pas charitable de pousser trop loin la plaisanterie. Mademoiselle Césarine joue comme un ange son petit rôle d'embarras, et cet air boudeur lui sied à merveille. Cependant je dois déclarer qu'elle n'a nul sujet de le prendre. L'histoire que je vous ai contée est bien arrivée d'une façon; mais c'est en songe, je l'ai rêvée. A ces mots toute l'assemblée partit d'un grand éclat de rire: on fit à

la narratrice des complimens dont l'héroïne eut sa part. On hasarda des réflexions sur la nature des rêves, et l'on allait se perdre dans des dissertations ténébreuses, quand la retraite sonna.

La mère Sainte-Marthe, en remontant l'escalier, me prit la main, me la serra, et me dit à demi-voix : Convenez que vous avez eu peur? — Vous êtes bien cruelle! — C'est de votre faute. Si l'on ne veut pas m'avoir pour ennemie, il faut me prendre pour confidente. — Mais des confidences supposent une intrigue ; je n'en ai pas. — C'est bon, c'est bon. Quand on a de bons yeux, c'est pour voir. Bonne nuit! Elle me quitta à ces mots, qu'elle semblait avoir lâchés tout exprès pour augmenter mon trouble.

Le sommeil fuyait mes paupières, et je comptais les minutes, prêt à descendre par ma fenêtre pour aller seconder Didier. En arpentant ma chambre de long en large, je posai machinalement ma main sur le pêne de ma serrure ; il cede sans efforts,

ma porte n'avait point été fermée : me voilà dans le jardin, à l'entrée de l'enclos, qui n'était pas encore ouvert.

Je n'attendis pas long-tems : une lumière scintille dans le lointain, traverse la charmille et arrive près de moi. Je reconnais ma religieuse. Au lieu de se diriger à droite, je la vois, à mon grand étonnement, qui marche à gauche. Je la suis avec précaution ; elle entre dans une petite enceinte fermée d'une haie ; il y croissait des choux. Elle en examine plusieurs, hésite, s'arrête à un, s'accroupit, et sans l'enlever de sa tige, elle en écarte les premières feuilles, enfonce un couteau, qu'elle fait mouvoir circulairement, coupe le cœur qu'elle cache dans un panier, et suspend cette opération pour la suivante. Elle avait posé sa lanterne sur une petite éminence : d'une main, elle soulève sa guimpe, dont elle tire un peloton, que de l'autre, elle place dans le creux du chou. Prête à en réunir les feuilles, je lui saisis le bras. Elle veut

pousser un cri, que j'étouffe de la main. A mon tour, lui dis-je, vous avez pénétré la moitié de mon secret, j'ai le vôtre tout entier : il est dans ce peloton. Sainte-Marthe, à moitié remise, feignait de se défendre ; je fis l'inexorable, et parodiant ce qu'elle avait prononcé tantôt : Non, lui dis-je, vous avez failli me perdre; je vais vous en ôter l'envie et la possibilité. Si l'on ne veut pas m'avoir pour ennemi, il faut me prendre pour confident. — La riposte est heureuse et la proposition faisable. — Qu'entendez-vous par-là ? — Que nous nous connaissons, sans nous être jamais vus ; que nous avons besoin l'un de l'autre ; et qu'il ne faut que deux mots pour nous comprendre. — Dites ces deux mots. — *Charles* et *Onézyme*. — Je suis trahi ! — Vous êtes servi. — Mon épouse est perdue ! — Elle est sauvée. — Mais, qui êtes-vous donc, être inconcevable ? — Un mouton, sous l'écaille d'un dragon ; un cœur compâtissant sous une mine refrognée; la sévère Sainte-Marthe à l'ouvroir, où j'ai

voulu vous donner une leçon urgente; ici la bonne Ste-Marthe, l'amie de madame de Chevreuse, la consolation d'Onézyme et la protectrice du noble Charles. Suivez-moi!

Ai-je perdu le sens, ou un songe me berce-t-il d'une aimable imposture? Je marche en silence sur les pas de mon guide, que ma consternation fesait un peu sourire. L'enclos est ouvert, le bâtiment nous reçoit, je monte l'escalier, une porte se présente, et je suis en face de madame de Chevreuse. Je tais sa joie, mon étonnement, le plaisir de la religieuse et son comique narré. Lorsqu'il fut fini, et tandis qu'elle le fesait, mes regards errans demandaient quelque chose. Je vous comprends. dit la duchesse, vous allez la voir, et il ne tient qu'à vous d'être réunis. — Ah! cest mon vœu le plus doux, c'est le seul de mon cœur. — Il sera comblé, je vous en donne ma parole. Mais permettez-moi quelques observations? — Je vous écoute, madame. — Mère Ste.-Marthe, il faut qu'il

s'asseye. — Madame, m'y voilà. — Et qu'il se rafraîchisse. — Je n'ai besoin de rien, madame. — Promettez - moi d'abord de pardonner à quelques expressions, dont le sens pourrait vous choquer. — Madame, il est impossible que de votre bouche, il en sorte... — Mais l'impérieuse nécessité les commande, et vous les excuserez par l'intention. Ici la duchesse garda un instant le silence, et reprit d'un ton grave et presque solemnel : savez-vous à qui vous devez le jour ? — Vous-même, madame, n'avez-vous pas armé mes mains pour venger mon père, le noble et malheureux Buckingham ? — Et votre mère, la connaissez-vous ? — Je crois l'avoir vue une ou deux fois, et si mes soupçons s'accordaient avec mes desirs... — Eh ! bien, Charles ? — Mais j'ai dû rejetter une pensée peut-être injurieuse à celle qui en est l'objet ; et sans me livrer à des conjectures dangereuses, me replonger dans l'ignorance et la résignation. — Vous possédez toujours le portrait

que cette mère infortunée ?... — Vous n'ignorez pas que mon père s'en empara, en me donnant en échange celui-ci. Je l'ai porté jusqu'alors sur mon cœur ; il ne le quittera, que quand il aura cessé de palpiter. — Considérez bien cette figure ? — Elle est pour jamais imprimée dans toutes mes affections. C'est ma mère. — Et celle-ci ? (ajouta la duchesse en ôtant son gant, et en me montrant un bracelet, qu'elle détacha.) — Encore ma mère ! — Lisez l'inscription tracée au revers. — *Anne d'Autriche, Infante d'Espagne, Reine de France et de Navarre.* — Eh ! bien, monseigneur ? — (J'étais immobile. Bientôt des larmes se firent jour à travers mon saisissement, et j'en innondai le portrait.) Eh ! bien, monseigneur, répéta la duchesse avec l'accent de l'impatience et de la satisfaction ?

Je vous comprends, madame, répondis-je, lorsque mon émotion me permit de m'exprimer : vous me donnez un titre qui m'explique vos intentions, en voulant captiver les miennes;

mais s'il est honorable pour ceux dont il énonce et atteste l'origine sacrée, je le tiens à reproche pour celui dont il rappellerait l'illégitimité. — Et comme madame de Chevreuse semblait étonnée : oui, madame, ajoutais-je ; en me fesant connaître ma mère, vous me forcez à la moins estimer. Je suis le fruit du crime et je ne lui dois que mon amour. — On m'avait bien assuré, interrompit-elle, en s'adressant à la religieuse, qu'il lui était venu des idées toutes particulières ; et même je m'en étais apperçu dès Paris. Mais nous l'en ferons revenir. Au reste, continua-t-elle, en reprenant son propos avec moi, il ne s'agit pas de ce que vous pensez, mais comment vous voulez agir ; car sans doute, vous saurez mériter cette faveur du destin, en l'employant à votre profit et au service de vos amis? — Je crains bien, madame, que ce qu'il vous plait de nommer une faveur du destin, ne soit au contraire la marque de sa sévérité. Hélas! jusqu'à ce jour, vous savez si j'ai à m'en

louer ou à m'en plaindre! — C'est que lorsqu'il fait tout pour vous, loin de le seconder, vous le contrariez. — Vous savez, madame, qu'il est des cas, où pour le seconder, il faut devenir son complice. — Fort bien, monsieur, encore un mot, et vous m'allez reprocher la mort de Richelieu, à laquelle cependant vous n'avez eu aucune part! — Je ne vous reproche rien, madame, je me plains d'être malheureux. Je me plains de l'être tant, que ceux qui se disent mes amis, me vendent bien cher les bontés qu'ils me donnent. — Je ne veux pas du moins, que vos allusions soient justifiées. Je viens, monsieur, de vous reconnaître fils de la reine, ce qui, au moins à vos yeux, est un illustre opprobre; mais je viens aussi de vous proclamer *Dauphin de France*, ce qui, je crois, n'est pas deshonorant. Mon témoignage, étayé de cent preuves irrésistibles, vous pourrez l'invoquer, lorsque la réflexion aura guidé vos intérêts. Maintenant tout à l'amour, je conçois que l'honneur, que

la gloire, que l'ambition, si vous voulez, aient peu d'empire sur votre ame. Je me montrerai votre amie, non en vous servant, comme peut-être ma sûreté le demanderait, mais comme l'exige votre bonheur. Non, monseigneur.... non Charles, (pardonnez ce nom à ma tendre affection.) non, je ne vous ferai point payer celui que je vous donne. Vous allez embrasser Onézyme.

Je baissai les yeux, et sentant que par une susceptibilité déplacée, j'avais manqué de délicatesse, ou du moins que j'avais blessé celle de madame de Chevreuse, je rougis en balbutiant des excuses. Vous êtes un enfant, me dit la duchesse, en me tendant la main, et qui pis est, un enfant amoureux. Voyons ce qu'il y a à faire pour vous.

Quoiqu'il soit authentiquement prouvé que votre naissance, antérieure à celle du prince qu'on appelle Dauphin, reporte sur vous tous les droits qu'avec l'aînesse il aurait lui-même, je me tairai, pour le présent,

sur cet objet. Je ne me permettrai même pas de vous en exposer les avantages, tels que l'honneur futur de commander à la première nation du monde ; la gloire de terminer les grandes choses, entamées sous le règne de Henri et continuées sous celui-ci ; l'orgueil de compter parmi ses ayeux, des hommes illustres et de grands rois ; le plaisir de payer, par des actions héroïques, la tendresse et les tourmens d'une mère ; celui de prouver aux soutiens de son enfance, l'étendue de sa gratitude, par celle de sa générosité ; le bonheur si pur, si doux, de déposer aux pieds de ce qu'on adore, la plus brillante couronne de l'univers, et de faire partager son trône à celle dont on partage le cœur... — Ah ! madame, quelle perspective ! — Je me garderai bien de vous la tracer ; vous croiriez que je veux vous séduire, quoiqu'il soit évident, que dans tout ceci, votre intérêt seul m'anime, et que je lui immole les miens. — Je sens tout ce que je dois à vos soins généreux ; mais, en admettant que

j'osasse en profiter, n'est-il pour parvenir à leur but, aucun obstacle à vaincre ? De quel front le fils de l'adultère, (car il faut me traiter sans ménagement) viendrait-il disputer un sceptre à l'honorable fruit de l'hymen ? — Vous vous abusez. Qui jamais se permettra de vous nommer ainsi, quand ceux qui ont intérêt à reconnaître, à proclamer la légitimité de votre naissance, le fondement de vos droits, la justice de vos prétentions, ne hésiteront pas de les admettre, et d'imposer ainsi le silence aux improbateurs ? — Quoi, madame, je serai avoué par la reine ? — C'est un projet que depuis long-tems, elle caresse dans son cœur. — Et reconnu par son époux ? — Ce qui servirait peu. Le roi se meurt. Avant l'exécution de ce dessein, il ne sera plus. — Mais le duc d'Orléans ? — Errant et pauvre, il sera trop heureux de se voir, au prix d'une mince complaisance, rappelé et remis en possession de ses appanages. — Et les princes ? — Souscriront à tout. — Les parlemens ? —

Vous sont dévoués. — L'armée? — Est toujours du parti de l'autorité — Le peuple chantie et obéit. — Quel dommage qu'il soit besoin d'un crime, pour obtenir ces avantages! — De quel crime parlez-vous? — Madame, quand la France à genoux m'offrirait le diadême, peut-elle me l'offrir sans devenir rebelle; oserais-je l'accepter, sans me montrer usurpateur? — N'en parlons plus. Retournez sous vos paisibles donjons. Oubliez la pompe des cours dans les allées de votre parc, et faites régner Onézyme sur un trône de fougère. Tant de simplicité convient à tant de désintéressement! Cependant une reine sera humiliée; une mère gémira, et n'aura pour recours, ni l'autorité d'un époux qui ne sera plus, ni les bras d'un fils, fermés pour elle! O souveraine infortunée, pourquoi oublias-tu que la grandeur défend la tendresse, et que celle qu'on destine à régner, doit endurcir son cœur? Tu donnas le tien au plus aimable, comme au plus malheureux des hommes, qui ne te rendit en retour qu'un

fils insouciant et glacé. L'amour fit de Buckingham un héros; il fait de Charles un être sans énergie. Le père immola tout, jusqu'à l'honneur, jusqu'à la vie, pour assurer à son amante l'honneur et la tranquillité ; le fils, pour conserver la sienne, ravit à sa mère le bonheur , et lui arrachera bientôt la vie. Pleure, amie trop crédule , pleure nos espérances déçues ; je t'avais promis un grand homme, je n'ai trouvé qu'un ingrat!

— Femme artificieuse et cruelle ! par quels leviers puissans parvins-tu à remuer mon cœur? comme tu te plaisais à y soulever les mouvemens les plus opposés! Avec quelle tyrannie tu sus y établir ton ascendant! L'image d'une mère, la crainte de perdre mon épouse, peut-être aussi le desir d'épurer par les grandeurs, la source de mon origine; le silence et la solemnité de la nuit, l'aspect de ces barreaux, le spectacle de cette femme tantôt armée de sarcasmes amers, tantôt m'offrant ses larmes!... tout concourut à me fléchir. Toutes fois, je ne consentis à rien de for-

mel. Madame de Chevreuse me présenta, je ne sais quel acte, par lequel, sans m'engager à entreprendre moi-même, je promettais de ne pas désavouer ceux qui auraient entrepris pour moi. Cela avait pour condition la mort de Louis XIII, et était garanti par les noms les plus respectables. Je remarquai ceux de Gaston d'Orléans, des princes de Condé, de madame de Chevreuse, de M. de Gondy, coadjuteur de Paris, et du duc de Beaufort. Ces trois derniers, autant que me permet d'en juger le souvenir confus de cette pièce, et mieux encore, comme les évènemens l'ont prouvé, formaient l'ame du parti. L'histoire dira que, si j'en fus le prête-nom, il ne connut point de héros; mais que madame de Chevreuse s'en montra l'intrigante, Gondy le boute-feu et Beaufort l'aventurier.

A la suite de cette scène, que j'étais si loin de prévoir, et tandis que la religieuse, entrée chez Onézyme, la prévenait de mon arrivée,

la duchesse en vint à quelques éclaircissemens. Pour éloigner tous les soupçons d'intelligence, elle avait eu avec la reine un démêlé presque public, qui avait motivé une rupture, d'où s'en était suivi l'exil; mais de même que l'une était feinte, l'autre, accommodé aux intentions des parties intéressées, était fort supportable : et bien que dans le fait, madame de Chevreuse fût au secret, le dévouement de la mère Sainte-Marthe, lui en applanissait toutes les difficultés, lui en sauvait tous les désagrémens. Le caractère apparent de cette religieuse, n'eut jamais permis de soupçonner sa conduite réelle. C'était un mélange de bonté, ou plutôt d'activité officieuse, à qui il fallait pour se manifester des moyens un peu extraordinaires, et qui sentissent l'intrigue. Les manières âpres et rebutantes dont elle déguisait ce penchant, lui ayant mérité, pour preuve de la confiance de l'abbesse, la surveillance des prisonnières, elle avait passé sa vie à remuer pour elles et à

les servir. Au moyen d'une qu'elle avait favorisée, son nom et son intelligence étaient parvenus jusqu'à madame de Chevreuse et de cette dame à la reine; ce qui avait fait choisir son couvent pour le lieu d'exil de la première. Sa détention, comme l'on voit, n'avait rien de très-incommode, et dans la double vue de l'alléger encore davantage, et de la diriger au profit d'une cabale ourdie depuis long-tems, elle avait négocié, par dessous la main, la translation de mademoiselle des Anglecourts, des Bénédictines de Paris, où déjà elle avait été conduite, aux Clarisses de Fontainebleau. Là, elle aurait pu pétrir et former à son gré cette ame jeune et simple, si la nature ne l'avait armée d'une énergie peu commune, autant pour se défendre des pièges de la séduction, que pour repousser l'atteinte des évènemens. Nous allons voir, dans un instant, comment, malgré ses ruses, son éloquence et ses talens, madame de Chevreuse n'obtint sur mon épouse et sur moi, au

lieu du triomphe complet qu'elle se promettait, que les succès du moment et tout au plus une demi-victoire.

La religieuse reparut, je revis Onézyme. Le pinceau n'a pas de couleurs, l'éloquence point de mots pour un pareil moment. Je voulus me prosterner à ses pieds, elle me reçut dans ses bras. Ce que l'absence a de regrets, ce que la séparation coute de soupirs, nos regards l'exprimaient; mais qu'ils peignaient vivement aussi tout ce que l'amour éprouve de transports, tout ce que l'hymen permet de chastes desirs! Notre situation actuelle, la présence de deux étrangères, l'univers s'anéantit pour nous. Nous nous crûmes seuls quelques instans, dans cette situation délicieuse et terrible, qui confond en une substance deux ames embrâsées, les enlève, pour ainsi dire, de cette terre matérielle, pour les ravir, dans un tourbillon de flammes, jusqu'aux régions du bonheur. Inexprimable et toute-puissante ivresse, si supérieure

à celle des sens ; délire sacré des cœurs sensibles et vertueux : ah ! c'est en éprouvant votre enthousiasme, qu'il faudrait mourir ! On porterait au ciel l'avant-goût de la félicité.

Onézyme, la première, retrouva, avec la réflexion, la faculté de l'expliquer. Mon ami, me dit-elle, en gardant une de mes mains dans les siennes; ce moment nous paye de toutes nos peines ; il est si doux, que si j'étais seule condamnée à les souffrir, je voudrais encore l'acheter au même prix. C'est à madame que nous le devons : qu'elle jouisse de son ouvrage et de notre bonheur ! Ce spectacle, pour une ame vraiment généreuse, a plus de charmes que celui des grandeurs. Oui, madame, il vaut mieux enchaîner deux cœurs sur l'autel de l'amour, que les immoler sur le trône de l'ambition. Je ne compris qu'à demi le sens de ces derniers mots, qu'Onézyme ne tarda pas à m'expliquer.

Cependant un retentissement sourd qui descendait de la cheminée, nous

annonça Didier. Son introduction au couvent part encore de là, dit la mère Ste.-Marthe, en indiquant sa tête ; il m'avait été recommandé par le docteur, qui lui-même l'a connu par une petite servante, qu'il a placée au *Tonneau d'Or*. Pour un Savoyard, il faut en convenir, votre valet est bien intelligent ; on ne le louerait même pas plus qu'il ne mérite, en ajoutant qu'il est astucieux et rusé. C'est lui, par exemple, qui a imaginé de pratiquer par la cheminée, l'enlévement d'Onézyme, que j'aurais plus aisément ménagé par l'église. Mais Didier m'a fort judicieusement observé, qu'une voie aussi facile, et qui ne laisse point de trace, pourrait me compromettre et me faire soupçonner de connivence; au lieu qu'il est difficile de m'en supposer, et impossible de la prouver dans une évasion faite par la brêche : car il existe là haut de certains grillages, hérissés de pointes, assez pénibles à soulever, mais dont je juge, à son silence actuel, autant qu'à ses efforts antérieurs, que Didier est ve-

nu à bout. En effet, un instant après, mon domestique se montra dans un équipage si grotesque, que malgré le sérieux de la circonstance, il nous fit rire. Pendant que la religieuse lui rendait un peu la forme humaine, et lui versait, avec un doigt de Cognac, de nouvelles forces et un nouveau courage, il nous déclara qu'il était de toute impossibilité, que madame se hazardât à gravir la cheminée. Non seulement le tuyau, contourné en *S*, offrait à chaque coude, une grille qu'il avait eu beaucoup de peine à soulever, et qui suspendue sur ses gonds rouillés, pouvait, en perdant l'équilibre, retomber et enfermer, comme dans une cage, l'imprudent qui aurait tenté de la franchir ; mais il y avait, de distance en distance, de telles saillies formées par des croûtes de vieille suie, qu'il avait pensé étouffer, en les traversant. Tous ces obstacles sont levés, en passant par l'église, selon la première intention de la mère Ste.-Marthe, dis-je alors ; il suffit, pour sa garantie, qu'il y ait, dans la

cheminée, des traces de l'enlêvement. Si madame le veut souffrir, ajouta Didier, on peut les fortifier encore, en les rendant plus vraisemblables. Qu'elle me permette de la garotter aux colonnes de ce lit; ou plutôt, qu'ensuite de notre évasion, à laquelle elle va présider, madame la duchesse veuille bien se charger de cet office. Quant à elle personnellement, un évanouissement un peu opiniâtre, la sauvera d'embarras et de toute responsabilité : je ne crois pas que cette comédie lui soit bien difficile à jouer ; on dit que les dames de cour savent si bien feindre, qu'elles donnent à leur jeu toute l'apparence de la réalité. Madame de Chevreuse ne répondit rien ; je crois même qu'elle sourit, quoiqu'un peu forcément. Et je gémis intérieurement sur les inconvéniens de l'intrigue, qui commet celui qui s'y livre aux railleries d'un valet.

Nous nous préparions à sortir, lorsque l'horloge sonnant onze heures, obligea la mère Ste.-Marthe, à aller,

selon la coutume, ouvrir la porte au docteur du Hamel. Comme c'est un mince esprit, nous dit-elle, nous ne lui avons confié de notre cabale, que ce qu'il était indispensable qu'il sût pour nous servir; de manière qu'il est bien loin de se douter des événemens qui se préparent. Il ignore et votre présence et votre déguisement, l'intérêt qu'y prend Onézyme, et le travail du machiniste Didier. L'honneur d'être lié avec une duchesse, contente sa vanité; et, quoiqu'il soit à peine le postillon de la ligue, il s'en croit de bonne foi, le personnage principal. Demeurez donc dans cette pièce voisine, durant la visite que j'abrégerai.

Rien n'eut été plus aisé, que de profiter de l'ouverture des portes, pour nous évader, si au rôle d'intrigante, la mère Ste.-Marthe eut joint la fonction de portière. Mais il n'en était rien. Pour introduire le médecin, il fallait le concours d'une certaine mère *Angélique*, dont le caractère, la figure, l'âge et l'emploi

formaient avec son nom une opposition parfaite ; c'est tout dire. Il n'y avait rien à espérer, ni même à tenter de ce côté.

Le docteur entra pesamment, s'assit avec gravité, parla avec lenteur, toussa avec bruit, se moucha avec fracas, tâta le poulx, examina la langue de madame, lui ordonna un bain, lui remit une boëte de pastilles pectorales, se leva avec précaution, salua gothiquement, et s'en alla comme il était venu.

Il était encore au haut de l'escalier, que la duchesse et nous, avions consulté les pastilles et la boëte. Aucun indice remarquable ne s'y fesant appercevoir, quoique cependant ce stomachique n'eut point été demandé, elle le replaça sur la cheminée. Mais la toux sèche qui tourmentait la mère Ste-.Marthe, revenue de congédier M. du Hamel, l'engagea à essayer d'en adoucir l'accès, en suçant une de ces dragées. Heureuse idée ! Cette dragée enveloppait un petit rouleau de papier fin, en forme de devise,

qui contenait quelques mots d'une écriture connue. Les autres pastilles ayant été aussitôt brisées, on assembla les lignes que renfermait chacune d'elles, et on lut : « Tout va toujours
» au mieux. Si les circonstances vous
» servent comme vos amis, vous pou-
» vez compter sur le succès. Voici
» ce qu'il y a de nouveau pour le mo-
» ment. La vieille gouvernante de la
» jeune prisonnière, ayant été recon-
» duite en Bourgogne, suivant l'in-
» tention du jeune homme, et n'y
» ayant pas trouvé son élève, est dans
» l'intention de la redemander au
» couvent, où elle la croit. Elle a
» couché cette nuit au *Tonneau*
» *d'Or*, et crie à qui veut l'entendre,
» qu'on l'a trompée, mais qu'elle en
» aura raison. » — Motif de plus pour accélérer notre départ! Allons, officieuse Ste.-Marthe, conduisez-nous! Tu ne m'avais pas prévenu, dis-je à Didier, en traversant le jardin, que tu eusses exécuté mes ordres, en ramenant aux Anglecourts la gouvernante de Césarine? Aussi ne l'ai-je

pas fait, répondit mon domestique, c'est Nicette qui les a devancés, en confiant cette précieuse vieille à son oncle le jardinier, qui partait pour Auxerre. Je n'en ai pas eu d'autres détails, sinon que, persuadée du retour de mademoiselle Césarine, elle en avait paru charmée. Il me paraît qu'elle est revenue de son ravissement.

Pendant cette explication, nous avions gagné le cloître intérieur, traversé plusieurs corridors étroits et atteint la porte du chœur. Dans l'enfoncement, se trouvait une haute grille qui le sépare de l'église, et au milieu de cette grille une ouverture de très-médiocre grandeur, par laquelle les religieuses découvraient l'autel sans intermédiaire. C'était cette espèce de fenêtre qu'il fallait franchir. Certes, au salut même de sa vie, la mère Sainte-Ursule n'y eut pas passé; mais nous jeunes, lestes, minces et souples, éprouvâmes peu de difficultés. Je sautai le premier pour recevoir dans mes bras Oné-

zyme, que Didier soulevait. Puis réunis tous les trois du même côté, nous prîmes congé de la mère Sainte-Marthe, à qui nous recommandâmes la duchesse de Chevreuse, et qui nous souhaita toutes sortes de prospérités.

Cette première barrière franchie, il n'y avait encore de fait que le premier pas: il fallait sortir de l'église et nous rendre, sans être apperçus dans le village et dans l'auberge de Nicette. L'aspect des autels inspira à Onézyme le desir d'implorer le protecteur des orphelins. Nous nous prosternâmes à ses pieds, et lui remîmes notre sort. Sans doute il ne vit pas sans quelque pitié trois jeunes infortunés, que poussaient moins la fougue de leurs passions, que le goût de l'innocence et l'instinct de la vertu. Ce fut lui sans doute aussi qui, pour assurer momentanément notre sécurité, nous ouvrit les portes de sa maison.

C'est en détournant ce mot de sa signification commune, que je m'en sers; car ce fut en effet par les fe-

nêtres, que nous prîmes notre second vol. A la faible lueur de la lanterne que nous avait prêtée notre guide, Didier ayant remarqué que le baldaquin de la chaire était surmonté par un grand vitrage découpé dans le mur, en façon de rose, il ne lui fut pas difficile, en escaladant le premier, d'atteindre jusques-là, où étant parvenu, il agrandit, de manière à y pouvoir passer, la brêche commencée par le tems. Nous ne trouvâmes aucun risque à suivre son exemple; ce qui nous plaça sur une corniche extérieure, dont le cordon circulait autour des arcs-boutans. Notre élévation au-dessus du sol était assez considérable; mais à la faveur de l'échelle, ou plutôt de la corde à nœud, dont s'était muni mon domestique, nous en eûmes bientôt diminué la hauteur. Didier était descendu le premier, pour prendre connaissance de la position des lieux, et comme l'on dit, sonder le terrein. Il remonta et redescendit, précédant pouce à pouce, et, en quelque sorte,

ligne à ligne, l'intrépide Onézyme, pour laquelle je frémissais, mais qui, balancée à cette corde flottante, me rassurait, toujours en s'éloignant, par quelques mots tendres et badins. Mon tour arriva ; l'infatigable Didier, reparut au sommet de l'échelle, avec la promptitude et la légèreté d'un oiseau ; ce fut alors qu'involontairement je rendis à mon épouse l'effroi qu'elle m'avait donné ; et véritablement, je crois que le sien était fondé. Enfin Didier toucha terre ; je l'effleurai presqu'aussitôt, et tombai à-la-fois dans les bras de ce libérateur courageux et sur le sein de mon amie. Oh! qu'après les angoisses d'un péril certain, les baisers de l'amour sont doux!

Le ciel venait de nous soustraire à tout ce que la fatalité des circonstances, réunie à la duplicité des hommes, pouvait nous dresser d'embuscades. Il réunissait enfin deux cœurs vierges de la corruption, brûlans l'un pour l'autre, de feux épurés, et fortifiés par la séparation et le malheur. Il est vrai que, peut-être, je

venais d'acheter cher la possession de mon épouse; car, s'il me fallait apprécier madame de Chevreuse par les séductions, dont elle avait environné cette tendre Onézyme, je n'avais échappé à ses amorces, que pour tomber plus inévitablement dans ses filets. Pas de ruses qu'elle n'eût employées pour la faire renoncer à moi; tantôt, en lui représentant notre union comme le comble de nos malheurs passés et la source des plus grands dans l'avenir; tantôt prétendant qu'elle ne pouvait être légitime, sans le consentement par écrit de la reine, qui n'y donnerait jamais les mains; quoiqu'il y ait quelqu'apparence, observa mon épouse, que c'était de l'avis de cette souveraine, que le baron s'était décidé à notre mariage un peu précipité. La duchesse ne rougissait pas ensuite de descendre à la fausseté pour arriver à ses fins; quelquefois elle prétendait que j'étais expirant; et quoique jamais elle n'eut osé articuler formellement ma mort, elle faisait assez entendre qu'il était diffi-

cile que je revinsse à la vie. Dans d'autres circonstances, oubliant toutes ces versions et contredisant la dernière, elle me peignait comme un infidèle, que la présence aurait peut-être pu contenir, mais que l'absence réfroidissait. Enfin, s'efforçant d'innoculer à Onézyme le ferment d'ambition qui la dévorait, elle n'épargnait ni les caresses, ni les mauvais traitemens, ni les menaces, ni les promesses pour lui arracher son consentement à une rupture, ou du moins à une séparation, que l'autorité du souverain pontife, dont elle se disait assurée, eut bientôt changée en divorce. Le projet favori de cette femme dangereuse eut été de me faire épouser Mademoiselle, fille du duc d'Orléans, ce qui eut lié ma cause plus intimément à celle des princes, et, en cas de réussite, leur eut fait partager mes triomphes et les grands emplois du gouvernement. Il est vraisemblable que telles étaient les vues que madame de Chevreuse avait eu l'intention de me développer, en se

ménageant une entrevue avec moi. Il est naturel aussi de penser que, si elle eût refusé Onézyme à mon ardeur conjugale, du moins l'eût-elle, sous un autre titre, accordée à ma condescendance ; et c'était afin de m'aveugler sur ce qu'un tel accommodement avait d'injurieux à mon épouse et d'insultant pour moi, que l'artificieuse duchesse avait débuté par me révéler avec ma naissance, la possibilité, ce qu'elle appelait la légitimité et l'autorité de mes prétentions. Malheureusemeut mon indocilité avait déconcerté les siennes ; mais en athlète aguerri, elle avait mieux aimé, pour cette fois, céder à demi, que de s'exposer à une pleine défaite ; et dans l'état actuel des affaires, elle devait considérer, comme un point important, la signature qu'elle m'avait surprise. Sans doute que dans toute autre position, je l'eusse refusée ; ou du moins que la réflexion m'eût épouvanté sur les suites qu'une telle arme pouvait avoir dans ces perfides mains ; mais ivre du

bonheur de posséder Onézyme, m'était-il permis de songer à quelqu'objet funeste? Est-ce que dans leurs joies ineffables, les anges s'inquiètent de la fureur des démons?

Ainsi pleins d'innocence, de jeunesse et d'amour, nous cheminions paisiblement, à la tendre clarté d'une lune légèrement nuageuse, sous un berceau de saules et de peupliers, par un petit sentier sinueux, dont l'eau bouillonnante d'un limpide ruisselet, humectait le gazon. Quels tableaux remplis de charmes, coloraient d'une teinte mélancolique, la vapeur diaphane d'une si belle nuit! Au bord d'un horizon embrumé, brillait par intervalles, les pointes argentées du croissant, sur lequel se déployaient, sous mille formes variées, de longues zônes de nuages, semblables à des toisons transparentes; sur nos têtes, d'un point de l'hémisphère à l'autre, l'écharpe que la main du créateur a tissue de mille soleils pour en ceindre les cieux. Derrière nous le gothique monastère,

dont, comme deux colombes échappées aux filets, nous fuiyons les verroux, et qui élevait dans les airs l'énorme masse de ses murs noircis par l'ombre ; mais plus près, autour de nous, des objets rians et doux. Un petit canal, dont les flots, que brisent des cailloux, étincellent en réfléchissant la lueur des étoiles ; de souples arbustes qui balancent, au gré du vent leurs rameaux flexibles ; d'autres dont l'air agite de modulations musicales le mobile feuillage ; une pelouse fine et verdoyante sur laquelle glisse une lueur veloutée ; çà et là, quelques chaumières tranquilles, d'où les soucis n'approchèrent jamais, et qu'habitent le contentement et le repos, enfans du travail. Le chantre harmonieux des nuits, le plaintif rossignol enchantait celle-ci de ses accords. Caché sous une feuillée touffue, il essayait, en gémissant, la complainte des regrets, écoutant en silence d'autres Philomèles, qui répétaient au loin ses sons en les affaiblissant. Onézyme, doucement émue,

soupirait et pressait ma main sur son cœur. Bientôt il entonna les champs du triomphe, le cantique de l'hyménée: nous touchions alors aux maisons du village, et la première aube teignait de vermillon la rive orientale. Didier nous quitta, afin de prévenir Nicette; nous restâmes seuls. Seuls, enfans de la nature et près de notre mère!.... Non loin, se courbait en voûte un buisson tout chargé de roses; j'osai, d'une main tremblante, entraîner sous cet abri Onézyme, qui céda en rougissant. Un tapis de fleurs, brillantes de rosée, se changea en lit nuptial, et les guirlandes de l'églantine s'abaissèrent sur nos têtes pour nous couronner.

. . . .

Si je n'écoutais que le cri de ma conscience et l'instinct de mon cœur, je briserais pour jamais, je foulerais à mes pieds le pinceau qui vient d'esquisser ce tableau de ma félicité. On a pu remarquer combien, dans cette partie de ma narration, mes teintes,

ordinairement si lugubres, s'étaient éclaircies et quelquefois égayées. C'est que, dans ces souvenirs, ainsi que dans l'entreprise qu'ils perpétuent, soutenu par l'espoir de la conquête et par le prix du combat, je sentais s'animer mon courage et se roidir mon intrépidité. Il est une époque dans la vie, il est quelques circonstances où l'homme croit pouvoir tout ce qu'il veut; et cette heureuse présomption est à-la-fois la garantie et le moyen de ses succès. Alors l'énergie qui circule dans ses veines dilate et enflamme son cœur; son entendement s'agrandit, comme sa sensibilité devient plus exquise. Il n'éprouve que des affections généreuses, il ne conçoit que d'héroïques pensées. Cette situation qui dégage l'ame de ses liens matériels, la ravit dans un univers idéal, où tout est modelé sur la perfection. Aux yeux dotés de ce prisme divin, une sorte de voile se déploye sur la nature morale; tout y devient exemplaire et bon. Une incorruptible probité est le trésor des hommes; une

aimable pudeur est la parure des femmes. Avec la force et le caractère des héros, on a la douce simplicité des enfans. Le vice fuit; le crime, n'ayant plus d'existence, ne reçoit plus de nom ; la vertu, qui consiste en efforts, est ignorée: on ne connaît que l'innocence. La possession d'un instant de bonheur, l'éclair rapide de sa jouissance, la seule espérance de le savourer, peut produire cette illusion ; mais qu'au moment où les lèvres ont touché cette coupe enchantée, quand quelques gouttes de ce philtre, en les humectant, ont redoublé notre soif d'être heureux; qu'en cet instant un revers nous l'arrache ou un choc la brise, tout-à-coup la foudre tombe et le charme est détruit. Notre cœur se flétrit, notre ame se dessèche, la lumière de notre génie flotte incertaine; nous redescendons par une chûte rapide dans la corruption de notre nature perverse. Si le bonheur crée des héros, l'infortune fait des criminels. L'envie abreuve ceux-ci de ses venins ; la défiance jette ses

reptiles dans leur cœur ; l'univers s'enveloppe d'un crêpe sanglant ; on ne respire plus que pour haïr ; on recherche l'obscurité de ces nuits terribles, où sur les bords escarpés des torrens, s'élèvent de leurs ondes mugissantes, des spectres hideux qui s'y abyment à la lueur des éclairs. Cieux, tonnez sur ma tête ! terre, engloutis-moi ! qu'un second déluge submerge le monde ! qu'il s'embrâse aux feux d'une sinistre comète ! Puissai-je périr sous les ruines de l'univers ! — Voilà les vœux de l'homme malheurenx ! (1)

---

(1) Oui, de l'homme malheureux *sans religion.* Rabattons un peu ces fumées misantropiques, et réduisons à leur juste valeur ces gigantesques hyperboles. La plupart des infortunes contre lesquelles l'homme crie avec tant d'amertume, outre qu'elles viennent de sa faute, et par cela même sont réparables, ne lui semblent si insupportables que parce qu'il attache trop de prix aux objets dont elles l'ont privé. Les autres revers irréparables sont les pertes dont le cœur saigne et gémit. Aux premières il faut opposer la modération, le travail sur-tout, les plaisirs de la médiocrité et de la famille. Aux autres, les larmes, les regrets, la charité qui les adoucit, le tems qui console, et sur-tout la grande pensée de la mort, moyen d'éternelle réunion, et source d'immortalité.

Ce furent long-tems les miens, quand l'égoïsme m'avait poussé à mêler l'univers à ma cause, à le confondre dans ma haine et dans mes besoins de vengeance. Aujourd'hui, que la résignation est venue sur les pas du tems, amollir mon cœur et modérer mes esprits, je tâche, au défaut d'œuvres plus méritoires, de me faire de mes malheurs un trésor céleste. Il fut un tems où la religion ne s'offrait à moi, que sous l'image d'une vierge sévère, dont la main, armée d'un glaive, semblait prête à punir: maintenant, je la vois comme une tendre mère qui ouvre aux faiblesses des siens ses bras compâtissans. A son aspect, je retrouve quelque constance: ma voix reprend un peu de forces pour continuer ce lamentable récit.

Nicette, avec une tête que le tempéramment égarait quelquefois, avait un cœur de son pays, franc, jovial et bon. Elle nous accueillit discrètement, et n'alla prévenir ses maîtres de notre arrivée, qu'après nous avoir

installés. J'exigeai qu'Ouézyme fatiguée se mit au lit, où bientôt elle céda au sommeil. Que je trouvai de douceur à la contempler, colorée, pour ainsi dire, des roses nuptiales! Qui n'aurait été que son amant, eut pu admirer ses charmes; son époux plus heureux honorait sa pudeur.

Je ne l'outragerai point, en décrivant les plaisirs dont nous rendîmes témoins cette simple chambre d'auberge. Elle était devenue pour nous le palais de l'amour, le temple de la félicité; mais elle fut aussi celui du mystère et de la discrétion. Jamais la main d'un profane n'a soulevé la rustique étamine qui couvrit notre premier lit conjugal.

Deux jours s'écoulèrent ainsi dans un transport continuel, et dans l'échange toujours renaissant des plus douces voluptés. Didier, parti dès le lendemain, devait revenir, accompagné de M. des Anglecourts, avec lequel nous concerterions le plan d'une conduite prudente et tranquille.

Dans la matinée du troisième jour, mollement renversé sur le sein d'O-

nézyme, j'y goutais ce calme bienfesant, qui n'est déjà plus le repos, et prépare au réveil; lorsque plusieurs voix s'entre-croisant à notre porte, me tirèrent de mon assoupissement. Nicette entra, moitié riant, moitié allarmée : monsieur, dit-elle, c'est à vous qu'on en veut. La gouvernante de votre Césarine, cette vieille méchante que Dieu confonde, vous a entrevu hier de son appartement, où elle est retenue par la fièvre. Convaincu que vous êtes son élève, elle veut vous reconquérir de vive force; et, pour y parvenir, elle a eu recours à la justice du lieu. Je vous annonce monsieur le Magister.

En effet, c'était lui-même. S'il restait encore sur ma palette, quelques-unes de ces nuances gaies, dont on ébauche les caricatures, je ne manquerais pas l'employer, pour peindre celle-ci. Quoiqu'il fut à peine jour, il était en costume : le just-au-corps maron, le baudrier jonquille, la perruque *in-folio*, les gands à franges, la moustache à la Henri IV, et un maintien à l'avenant. Il m'appellait

mademoiselle, et entremêlait ses excuses de complimens. Mon épouse, tremblante sous ses draps, attendait la fin de cette scène, que l'antique duègue de Césarine rendait plus comique par ses reproches et son emportement. Nicette riait aux larmes.

Monsieur, dis-je au magistrat campagnard, il y a ici une erreur bien facile à rectifier, et qui est fondée sur une singulière ressemblance. Vous cherchez une demoiselle, dont il est vrai j'ai la figure, mais qui n'a pas mon sexe. S'il vous fallait des preuves plus convaincantes, je vous dirais que je suis marié, et que la personne que votre visite a troublée, est mademoiselle des Anglecourts; je suis son époux.

En voici bien d'une autre, s'écria le Magister, en donnant tous les signes de l'étonnement; quoi vous seriez ?... Mais attendez un instant, je reviens aussitôt. Vous, gardes, ajouta-t-il à deux paysans armés de vieilles hallebardes, vous me répondez de ce jeune homme.

La gouvernante s'était retiré en

grognant. Nicette me conseillait de fuir, et m'offrait cent moyens d'évasion. Onézyme elle-même ne répugnait pas à ce parti : je pense que deux jours auparavant, elle ne l'eut pas approuvé. Non, répondis-je, on donne trop d'avantages à ses ennemis, lorsqu'on fuit leurs attaques. Je commence à n'être plus seul dans le monde, voyons ce que de nouveau me veut le destin.

Le destin voulait que M. le Magister revînt avec le signalement, non de Césarine, mais de Charles. Il avait des ordres pour m'arrêter sous ce dernier nom. Nous crûmes deviner d'où le coup partait; mais il était revêtu des formes légales, il fallut obéir. J'obtins cependant du juge subalterne, qui, quoique ridicule, était complaisant, que la chambre où je me trouvais me servit de prison. Il y consentit, jusqu'à des ordres ultérieurs.

C'est donc à mon tour d'être détenu! Quand nous fûmes seuls, ma femme se jeta dans mes bras, en pleurant. Ce revers n'était pas assez acca-

blant, pour m'avoir ôté les moyens de sécher ses larmes.

Le baron qui arriva le soir, nous mit sur la trace des conjectures. Celles que nous nous étions permises, lui parurent mal fondées. Il y avait tout lieu de penser, que je devais mon emprisonnement aux imprudences de M. de Beaufort, qui en mon nom, soulevait des mécontens, et armait quelques gens sans aveu. Quand mon oncle, ou plutôt mon père, apprit nos aventures au couvent des Clarisses, mon entrevue avec madame de Chevreuse, sur-tout le consentement que j'avais donné à la formation d'une nouvelle ligue, il frémit, et me reprocha amèrement mon imprudence. Mais elle est commise, ajouta-t-il, il faut essayer d'en arrêter les suites. Veus allez être transféré dans le château d'une petite ville peu éloignée qu'on appelle *Fontenay* ; c'est ce que j'ai appris du magister, chargé de faire demain cette expédition. Durant votre séjour, je pars pour Paris

avec ma fille, dont on me fait espérer que j'anéantirai facilement l'arrestation illégale. Libres de ce côté, je fais valoir auprès de Leurs Majestés, l'amitié dont elles m'ont si long-tems honoré; je me porte votre caution, et démens tout ce qu'on pourrait tenter qui vous fut relatif. Avec ces précautions, des amis, du mouvement, du zèle et de l'or, je parviendrai peut-être encore à voir mes enfans heureux et réunis. Ah! que la pauvre Jobin, que l'accident de ma fille a tant vieillie, rajeunira agréablement, si mon espoir n'est pas trompé!

Les sentimens sont inépuisables et toujours nouveaux pour les cœurs qui les éprouvent; le récit de leurs effets peut devenir fastidieux. Je ne décrirai donc point cette nouvelle séparation, dont on comprend assez les souffrances, ni la translation qui la suivit, ni le nouveau séjour que la fatalité me condamnait à habiter. J'y demeurai près de deux mois, sans autres nouvelles que des lettres d'Onézyme et du baron qui me les en-

voyaient ouvertes. Tout ce que j'y appris, c'est qu'on ne s'occupait nullement de nos affaires. Enfin, après un silence de huit jours, durant lesquels, les mesures qui environnaient ma détention, avaient subi un redoublement de sévérité, le baron m'écrivit :

» La mort du roi, ou plutôt ses
» suites ont tellement occupé les
» esprits depuis quelques jours, qu'il
» m'a été impossible de m'entretenir
» avec toi, mon cher enfant. Après
» une longue maladie, ce prince a
» achevé de mourir, sans qu'on le
» remarquât beaucoup, et sur-tout
» sans qu'on le regretât. La reine a
» été nommée régente et confirmée
» par le Parlement aussi bien que
» par les princes. Tous ces derniers
» sont rappellés. Madame de Che-
» vreuse, sortie de sa retraite, a
» paru à la cour avec le marquis de
» *Château-neuf*; mais la régente
» qui les redoute, les a glacés par
» une politesse froide, et ces civi-
» lités qui déconcertent. C'est cette

» duchesse qui avoit surpris la reli-
» gion d'un secrétaire d'état, pour
» en obtenir la détention d'Onézyme,
» qu'elle n'imaginait guère ton
» épouse. Elle avait le projet de te
» donner à Mademoiselle, afin d'ap-
» puier l'une par l'autre la cabale
» qu'elle forme pour les princes, et
» celle qu'elle voudrait former pour
» toi. Je m'exprime mal, en disant
» pour toi; car dans le fonds, tous
» ces beaux semblans de protection
» et de zèle, auxquels j'avoue que
» j'ai cru long-tems, ne sont que
» le masque d'un grand amour pro-
» pre et d'une excessive ambition.
» Mais la reine annonce hautement
» qu'elle veut gouverner et non être
» gouvernée. Le premier acte de
» son administration a été ton élar-
» gissement, que tu as du recevoir
» aujourd'hui. En ce moment, elle
» ne veut de toi, pour actions de
» graces, que de la prudence. Dans
» peu, sans doute, on pourra moins
» être réservé. Hier soir, elle m'en-
» voya un porte feuille qui contient

» quelques lettres intéressantes pour
» toi ; nous les lirons bientôt en-
» semble. »

Et par apostille : » La faveur du
» cardinal Mazarin n'a été problé-
» matique qu'un moment. Comme
» c'est à son adresse que la reine doit
» la plénitude des prérogatives de
» la régence, que le feu roi avait
» fort limitées, elle vient de l'en
» récompenser par son élévation au
» premier ministère. Cette Eminence
» a toute la ruse d'un Italien fondue
» dans l'amabilité française. Il est
» l'ami du duc de *Liancourt*, de
» mylord *Montaigu*, l'ancien con-
» fident de votre père ; il est sur-tout
» puissamment recommandé par no-
» tre intime le P. Vincent. Je ne
» doute pas qu'il nous soit utile. »

Il n'y avait pas deux heures que j'avais reçu cette lettre, lorsque le retentissement prolongé de la clochette du pont-levis, en nous annonçant une visite extraordinaire, me fit présumer mon élargissement. On introduisit dans mon appartement le

bailli de Fontenay accompagné d'un militaire de moyen âge, dont la physionomie était prévenante et les manieres polies. Il s'annonca comme envoyé près de moi, de l'ordre de sa Majesté, Louis XIVe. du nom, par la régente sa mère et par M. le cardinal-miuistre. Ce dernier titre, qui me rappellait si vivement mon persécuteur, me causa une sensation désagréable. Le militaire qui se méprit à mon geste, me protesta que l'intention du gouvernement n'avait rien d'allarmant pour moi; qu'il ne fallait montrer qu'un peu de complaisance et de docilité. Je n'entendais rien à cet exorde et priai qu'on me l'expliquât plus clairement. C'est, répondit mon interlocuteur, ce qui m'est expressément deffendu. J'ai ordre de vous extraire de ce château, de vous recevoir dans une voiture et de vous conduire à une nouvelle destination. Voilà, monsieur, à quoi se borne ma mission; le cours et le terme de votre voyage vous en apprendront davantage. — Mais, mon-

sieur, je ne suis donc pas libre, ainsi que me le fait espérer, que dis-je? ainsi que me l'annonce positivement cette lettre du baron des Anglecourts, mon beau-père? L'officier prit la lettre, la parcourut d'abord très-superficiellement, puis il en fit une seconde lecture plus réfléchie; et me la rendant avec un soupir : non, ajoûta-t-il, vous n'êtes pas libre. — Savez-vous du moins?... — Je ne sais rien, monsieur, et ne dois rien savoir. Épargnez-moi, de grace, les questions de cette nature qui mettent à une trop rude épreuve mon devoir ou ma sensibilité.

Le malheureux qui se noye, a-t-il saisi, parmi le tumulte des vagues, un frêle soliveau? Son cœur, qui déja se serrait dans les angoisses d'une mort prochaine, se rouvre à l'espérance; et ses membres epuisés retrouvent une nouvelle souplesse et de nouveaux efforts. Mais, sous les chocs de l'onde, si cet appui tournoie et s'échappe, avec lui disparaissent à la fois et les forces et l'espoir. L'infor-

tuné succombe; ses membres flottent submergés, et sur son front, que montre par intervalles l'agitation des eaux, se tracent toutes les horreurs d'un tragique trépas. Voilà le tableau de ma situation. Quelques instans auparavant, je me voyais hors de cette sinistre enceinte, où de menaçantes précautions redoublaient la sérieuse magnificence d'une construcséculaire. Ici, me disais-je, de noirs créneaux, des tourelles habitées par les hiboux, des meurtrières hérissées de canons, de rauques verroux, des chaînes retentissantes, des fossés larges et profonds, des barrières multipliées; ici l'esclavage et les douleurs: au-delà de frais ombrages, des prairies verdoyantes, des fontaines qui jaillissent, des troupeaux qui paissent, des oiseaux qui chantent leurs amours et la liberté; au-delà les charmes de la nature et de la liberté. Et plus loin? Plus loin le ciel avec Onézyme, le bonheur sur la terre, au sein de ma famille et de la médiocrité.

Quel affreux réveil a chassé des songes si rians? Ah! Placide, sage et pénétrant Placide, je commence à voir se réaliser vos prédictions! Ce ne fut point un astre imposteur que vous consultâtes, mais la connaissance de ma déplorable origine. Vous n'ignoriez pas, sans doute, que le fruit du malheur et du crime, doit être la proie des proscriptions.

C'était dans l'embrâsure de ma fenêtre, en jettant un regard d'envie sur la plaine qui termine l'horizon, et pendant que le bailli, sous la dictée de mon nouveau gardien, rédigeait l'acte de ma translation; c'était alors que je me livrais à ces réflexions et à ces rêveries. L'acte terminé, et mon paquet rapidement fait, on me fit traverser la première cour et le premier pont-levis. Dans la seconde, se trouvait, attelée par quatre bons chevaux, une voiture de campagne, qui, à l'extérieur ne différait en rien de tous les équipages de ce genre, mais dont les glaces étaient masquées, par des contre-vents brisés. Une

portière s'ouvrit, je montai, l'officier se plaça à côté de moi, ferma intérieurement, et me fit remarquer que si la disposition de la voiture ne permettait pas à la vue de s'étendre, ni même de s'exercer; deux soupapes pratiquées à l'impériale suffisaient pour raffraîchir les courans d'air indispensables à la santé. Tandis qu'il me fesait faire cette observation, j'avais mieux encore notté, que sa ceinture était hérissée de quatre pistolets, qu'à son baudrier était suspendu un court et large damas, et qu'à l'ampleur de ses vêtemens, on pouvait soupçonner qu'il y recelait un arsenal secret. Tout cela, qui me donnait beaucoup à penser, ne pouvait que jetter dans notre conversation une teinte de défiance et des momens de taciturnité.

Sur-tout ils étaient longs de la part de mon compagnon, qui ne m'adressait jamais la parole, mais qui répondait exactement et brièvement à toutes mes questions, hormis à celles dont l'éclaircissement m'aurait interressé

davantage. D'ailleurs froidement poli, sans rudesse, comme sans égards, parlant avec correction, et autant qu'on en pouvait juger par quelques réflexions involontaires, dévoué sans réserve et quels qu'ils soient, aux dépositaires de l'autorité.

Nous courrions la poste, et les relais, apparemment commandés d'avance, ne se fesaient pas attendre. La voiture garnie de commestibles permettait que nous ne descendissions pas pour prendre nos repas; quand il s'agissait de besoins indispensables, on me plaçait un bandeau sur les yeux; et s'il fallait someiller, un ressort du fonds de la chaîse venant à jouer, la métamorphosait en dormeuse assez commode.

Six interminables journées se passèrent de la sorte, sans qu'il arrivât dans nos positions respectives aucun changement. Il paraît que les postillons, prévenus d'avance, étaient également payés; car je n'en vis pas un seul. Le septième jour, vers midi, au moins autant que j'en pouvais ju-

ger par l'excessive chaleur que nous respirions, laquelle eut été insupportable sans des couches d'air glaciales qui coulaient de tems en tems au-dessus de nos têtes; le septième jour donc, mon conducteur fit arrêter, descendit, me présenta la main et m'invita de le suivre. J'obéis avec un peu de répugnance; car le silence absolu qui depuis plus de vingt-quatre heures, régnait autour de nous, avait porté dans mon ame une défiance sombre qui la rendait accessible aux plus sinistres soupçons. Qu'on imagine, s'il est possible, la singularité de ma sensation, lorsqu'après avoir jetté les yeux par-tout et essayé de les promener sur l'horizon, je fus contraint de les baisser sous le poids d'un éclat inattendu. Des campagnes de neige m'environnaient, j'étais ébloui, je respirais au milieu des Alpes.

Après le premier moment payé à la surprise, mon guide permit que j'en consacrasse quelques-uns à l'examen. A quelques pas de notre voi-

ture, je vis une litière, auprès de laquelle était grouppés quatre jeunes paysans dont les physionomies me semblèrent plus remarquables encore que l'habillement. Ils aidèrent les postillons à faire passer, de la voiture dans la litière, quelques provisions, une cave de liqueurs des îles, dont le militaire avoit voulu que je me munisse, et que j'ai cru long-tems empoisonnées; enfin un petit nombre de livres et quelques effets à mon usage. Pendant l'opération, cet officier m'expliquait les divers points, les beautés variées du paysage, que pour la première fois, j'avais sous les yeux. Nous nous trouvions sur la pente douce et sinueuse d'un sentier frayé au milieu des neiges durcies: au-dessus de nos têtes, à droite, s'avançaient d'énormes rochers de glaces qui affectaient, dans leurs figures et leurs positions, les formes et les attitudes les plus bizares. Plus loin, obliquement à la direction que nous allions prendre, le même sentier s'élevait toujours en montant presqu'à

pic, jusqu'à l'entrée d'un petit pont jetté au milieu des nuages, sur un abyme, entre deux montagnes : cet aspect me fit frémir. En ramenant nos regards devant nous, à perte de vue, ils erraient sur une mer immense de neige, dont les flots saillans et glacés, étaient des montagnes, dont les vagues et les ondes recourbées formaient des valons. De toutes parts, les glaces, les neiges, les frimats combinés de mille manières inimaginables, présentaient les configurations les plus surprenantes : on eut dit des temples d'albâtre, des pérystiles de marbre blanc, des colonnades, des obélisques et des coupoles de cristal. Le soleil brisait en riches nuances ses rayons par-tout répétés. C'étaient d'immenses zônes d'un tissu d'or et de rose, qui flottaient aux croupes des montagnes; c'étaient des courtines de vermillon et d'argent étendues sur leurs flancs; c'était un amas eblouissant de pierreries étincelantes des plus vives couleurs; ou plutôt c'était un spectacle que le pinceau ne pourrait sai-

sir, que la poésie ne saurait exprimer, et que le créateur offrit au silence et à l'admiration.

Ce premier coup-d'œil donné, l'officier me fit entrer dans la litière et s'y plaça près de moi. Alors nos porteurs commencèrent à monter avec une étonnaute célérité. Aux approches du pont, je ne pus me défendre d'éprouver une forte palpitation; et glissant le regard au-dessous de moi, je sentis se dresser mes cheveux, à l'aspect d'un effroyable abyme où s'engouffraient les nuages. Oui, l'univers est créé pour l'homme, puisqu'il en dispose en maître. Pour conquérir ses continens, a-t-il fallu qu'il franchît une de ses profondes cicatrices que, sans doute reçut le globe, aux commotions du déluge? Rien ne l'a effrayé ni arrêté. Les chamois se sont vus forcés jusques sur leurs redoutes escarpées; l'aigle des montagnes n'a plus trouvé de rocs où asseoir son aire. L'homme s'est montré : sur l'abyme, il a penché un fragile sapin; des armées n'ont mis que quelques lignes

entre la mort et elles; et des noires forêts de la Suabe, les Germains entraînant la victoire, ont fait du haut des Alpes, fondre la défaite sur les dominateurs de l'univers.

De telles réflexions, inspirées par ces aspects inattendus, et par ce passage téméraire, sont, pour ainsi dire, des fruits du climat. J'en entamais le commentaire particulier, quand nos porteurs s'arrêtèrent tout-à-coup. Sortons un instant, me dit l'officier, je veux vous faire jouir d'un étonnant spectacle, auquel tout ce qui nous environne, servira fort bien de décoration. Le point de vue était changé. On ne saurait mieux en donner une idée, qu'en le comparant à ces sublimes paysages de l'antiquité, qu'ont reproduits les savans crayons du Poussin. Toutefois, celui-ci plus bizarre et moins régulier, offrait un mêlange de sites, qu'on eût cru dérobés à la Grèce, et de perspectives empruntées de l'Egypte. Bien entendu que les matériaux, dont la nature s'était servie pour le composer, ne différaient en

rien des premiers. C'étaient toujours un épouvantable amas de glaces, de neiges, de frimats, et de toutes ces substances brillantes, dont l'hiver détache sur nos climats tempérés, de minces échantillons. Ici il étalait sa pompe éblouïssante et tout son luxe sauvage. Sur le triple rang de cent collines entassées, se déployait, en vaste amphithéâtre, une cité d'architecture grecque, avec ses murailles de marbre, ses portiques d'albâtre, ses édifices transparens et ses dômes de cristal. Des grouppes d'efflorescences, toutes étincelantes de frimats, figuraient des bosquets de coudrier, des avenues de tilleuls et des forêts de sapins. Au revers de ces aggrégations, du sommet escarpé d'un bloc de rocailles, se précipitait un fleuve, dont le froid avait frappé les ondes d'immobilité. Elles semblaient tomber et se briser en cascade bouillonnante, puis réunir leurs filets dispersés, en un lit tranquille, qui coulait endormi au fond du vallon. Sur ces bords, tapissés d'un gazon de givres, on ad-

mirait plusieurs obélisques gigantesques, des arcs de triomphe, des monumens funèbres et une imposante pyramide. Comme celles de Memphis, elle dressait jusques au-delà des nuages, sa cîme sourcilleuse, autour de laquelle se formait la foudre. La magnificence des cieux s'accordait avec cette magnificence des montagnes. Sur ces immenses constructions d'albâtre, ils avaient tendu leur pavillon d'azur, au centre duquel, suspendu comme une lampe d'or, l'astre du jour versait des torrens de lumière et de feux. Errans çà et là dans l'espace, des rideaux de nuages se teignaient de leurs riches couleurs, en modérant leur activité, et réfléchissaient sur la contrée ces teintes diaphanes, ces accidens lumineux, qui lui donnaient quelque chose de magique et de divin.

Au moment que j'admirais l'appareil de cette perspective sublime, un grand mouvement vint l'animer. Mon oreille saisit un craquement sourd et lointain, que mille cavités souter-

reines répétèrent en échos prolongés. Aussitôt, presqu'en face de nous, mais à une distance considérable, s'ébranle et chancelle un épouvantable coupole de neige, qui se détache, bondit, se brise en blocs, roule et se précipite avec fracas, de la pointe des escarpemens dans le creux des précipices ; entraînant avec soi des torrens de glaçons, dont les bonds et les chocs redoublent les bruits multipliés par l'écho. Au même moment, d'un petit nuage, semblable à une fumée rousse, l'éclair brille, le tonnerre gronde ; et c'est alors que la scène prend un caractère formidable. Aux bruissemens qui circulent de montagnes en montagnes, leurs cîmes s'ébranlent, s'inclinent et roulent en bondissant. Tout tremble, tout s'agite autour de nous. Des sources de neige jaillissent et s'élancent ; des cataractes de glaces fondues, courent sur les rocs qu'elles mettent à nud. Le fleuve a cessé d'être immobile, il emporte avec ses eaux écumeuses, les débris de ces édifices fantastiques, qu'un

souffle a renversé. Au milieu de ces mouvemens et de ces bruits, la pyramide repousse toute atteinte, sa masse colossale semble fatiguer la tempête, qui s'appaise insensiblement, calmise peu-à-peu et se taît. Le paysage a reçu un nouvel aspect. Le silence s'y établit de nouveau, et n'est troublé que par les cris de quelqu'aigle désolé, dont l'avalanche a détruit l'aire et dispersé les petits.

Nos porteurs, accoutumés à ces phénomènes, reprirent leur chemin, qu'ils nous assurèrent avoir toujours été épargné. Nous descendîmes quelque tems encore par diverses sinuosités qui nous placèrent subitement en face d'une avenue de grands sapins, au-delà desquels s'élevait un vieux château fort. La teinte rembrunie de cet édifice, aussi bien que la sombre verdure des arbres, contrastaient parfaitement avec la blancheur des neiges que nous venions de traverser. Une double muraille de briques, et par conséquent deux fossés entourraient cette citadelle, bâtie de

tems immémorial, et restaurée par François Ier., qui s'y était ménagé une retraite, pendant ses guerres d'Italie. On lisait encore en plusieurs endroits, le chiffre de cet aimable et galant chevalier : c'était une F enlacée dans une S, ce qui me fit présumer, que cette dernière lettre indiquait le nom de la belle *Spinola*, cette illustre Génoise, dont l'esprit encore plus que les charmes, avait captivé le monarque conquérant. La plupart de ces chiffres se trouvaient dans des guirlandes de fleurs que rongeait la mousse, ou que le tems avait presque effacées. En voyant ces souvenirs d'amour parmi des trophées guerriers, je songeai aux lieux qu'avait égayés mon enfance, et me demandai si ceux-ci étaient destinés à contrister ma jeunesse; je songeai sur-tout à Onézyme et je pleurai.

Mon officier était le gouverneur de ce château, et j'étais son seul prisonnier. Une fois dans les remparts qui lui étaient soumis, il devint plus communicatif. Il me fit connaître la

raison pour laquelle il m'avait fait traverser la France sans pouvoir être vu. Jusqu'à présent, me dit-il, j'ignore qui vous êtes, et tout le tems que je ne l'aurai point appris de mes supérieurs, je dois l'ignorer; mais une chose dont je puis m'entretenir avec vous, c'est que vous êtes porteur d'une aimable et malheureuse physionomie, dont la ressemblance... — Je vous comprends et la connais: mais il est impossible qu'on me prenne jamais pour l'auguste personnage qui la partage avec moi. — Aussi n'est-ce pas cette crainte qui agite le gouvernement. Il sait que la distance des âges est telle, qu'une méprise de ce genre est difficile. — Eh bien! qu'a-t-il donc à redouter? — Ce paquet vous instruira mieux que des éclaircissemens de ma part. Aussi bien suis-je peu propre à m'initier dans les secrets de l'état. Assez bon soldat, je n'entends rien aux démêlés de la politique, et ne sais qu'obéir, lorsque ceux qui me commandent en ont l'autorité. Lisez les détails contenus

sous cette enveloppe. Je souhaite qu'en vous éclairant sur votre destinée, ils contribuent à l'adoucir. — Un mot, s'il vous plaît ? Qui vous a remis ces dépêches. — Un secrétaire de M. le cardinal. — Vous n'avez pas vu un vieillard, dont le maintien noble et la figure prévenante?... — Non. — Ni une jeune personne charmante... et désolée, sans doute ?... — Je n'ai vu personne. Lisez.

Seul, exilé de la France, captif au fond de ces montagnes, loin de tout ce qui m'aime et que j'adore, instruit par le passé à redouter l'avenir, n'ayant pour confident de mes douleurs qu'un étranger qui ne peut ni les comprendre, ni les partager; est-il un sort plus déplorable, est-il une situation plus funeste? C'était en me promenant à grands pas dans une chambre spacieuse, dont le gouverneur avait fermé la porte, que je m'abandonnais à ces réflexions. Sur une table, sous mes yeux était le paquet cacheté ; je n'éprouvais nul desir de l'ouvrir. Mon cœur contracté

par le concours de tant de peines, ce cœur si aimant et si tendre, semblait se durcir dans mon sein; j'entrais dans la froide apathie du désespoir, et commençais à méditer sur les moyens d'en abréger le terme. Machinalement, ou plutôt par une secrète impulsion de la providence, ma main atteignait cette enveloppe, mes doigts froissaient ces cachets. Il y en avait trois sur lesquels j'arrêtai les yeux. Oh! quelle émotion nouvelle, quand à côté du sceau ministériel, je reconnus les armes du baron et mon chiffre enlacé dans celui d'Onézyme! Qu'avec transport j'imprimai mes baisers sur ces gages de souvenir! Je n'étais donc pas entièrement délaissé! Il était encore des cœurs dans lesquels je vivais! De douces larmes coulaient de mes yeux, des soupirs soulageaient ma poitrine: j'ouvris ces précieuses dépêches, ou parmi plusieurs lettres, je démêlai sur-le-champ celle de ma femme. Elle versait sur mes blessures des pleurs qui calmèrent leurs souffrances. Mais je

ne veux pas enfler d'une épître seulement consacrée à l'amour, ces mémoires déjà si prolixes et si volumineux. Je crois plus utile de les éclaircir en rapportant la missive du baron relative à mon dernier évènement. J'y joindrai quelques-unes de celles que provoquèrent la venue et la présence du duc de Buckingham à la cour de France. En faisant mieux connaître plusieurs personnages qui jouent un rôle dans mon histoire, elles jetteront aussi le plus grand jour sur le mystère de ma naissance, enveloppé jusqu'ici dans une obscurité profonde. C'est ainsi qu'une fatalité sans exemple rapprochait en quelque sorte mon berceau de mon cercueil; et c'est encore cette tendre et douloureuse union dont j'ouvre l'aspect aux lecteurs.

Voici d'abord la lettre de M. des Anglecourts :

« Ah! pauvre enfant, sous quelle fâcheuse constellation le destin a-t-il placé tes jours! Jusques à quand seront-ils, comme une barque sans

voiles, ni cordages, balottés sur les vagues de l'infortune? Où s'arrêtera la persécution dont tu es l'innocent objet? Pourquoi l'opinion te fait-elle un crime du malheur? A qui demandas-tu le fatal présent de la vie? Et si l'on t'avait consulté, avant de te donner l'être, n'aurais-tu pas détourné la tête de cette coupe d'amertume? Les cruels! ils ont résolu de t'en abreuver jusqu'à la lie!

» Je suis tout en larmes, je ne vois pas ce que j'écris; ma main tremble et se refuse aux émotions de mon cœur. Oh! Dieu! qui m'aurait dit que cet enfant, dont je faisais ma joie et mon orgueil, était né pour mon malheur? O reine, était-ce là le prix que vous réserviez à ma fidélité? O mère, était-ce la preuve qu'il devait attendre de votre tendresse?

» Mais la politique, mais la raison d'état? Ah! je n'entends rien à ces mots affreux, sinon qu'ils glacent la nature et déchirent mon cœur. Ils furent inventés par d'odieux tyrans qui couvrirent la haine contre leur

sang, d'un voile sacré: depuis ils sont devenus le prétexte de l'ambition. Qu'ils périssent à jamais, eux et leur souvenir ; ou si vous voulez en faire usage, que ce ne soit pas contre mon fils. Oui, barbare, c'est mon fils ! c'est moi qui remuas son berceau, qui guidais à la lizière ses pas mal assurés, qui délias sa langue. Le premier mot qu'il bégaya fut celui de *père ;* il me souriait en le prononçant; il me tendait ses bras enfantins; et vous l'arrachez de mes bras!

» Malheureux vieillard, que te reste-t-il sur la terre ? Une fille, non moins infortunée, dont il faut encore que j'essuye les larmes, à qui sur-tout il faut que je cache les miennes. Oui, si désormais je veux pleurer, il faut que je pleure solitaire; je n'ai plus mon fils pour épancher mes douleurs. Ah ! si je le possédais, m'en resterait-il? N'est-ce pas sur lui seul que je gémis ?

» Je perds tout en te perdant, et pour comble de maux, on me laisse la liberté et la vie! Ne pouvait-on pas

m'enfermer à sa place? Mais je ne suis point une assez noble victime. Aux caprices des rois, il faut immoler des têtes royales! Au moins on pouvait me donner la mort! Mais je suis vieux; chaque pas m'approche de la tombe, et ce coup m'y fera trébucher.

» Alors, je braverai vos haines politiques et vos précautions d'état. Hélas! mon fils vivra encore! la jeunesse lui promet de longues douleurs. Et ma fille? Elle traînera, peut-être un demi-siècle, son lamentable veuvage. Non, la tombe ne sera point pour moi le séjour de la tranquillité!

» Toutes mes idées se croisent et se brouillent: je ne puis que gémir et me plaindre. Tu parcours ces lignes sans les comprendre peut-être, mais non sans être ému. Essayons pourtant d'y mettre quelqu'ordre. Ah! Dieu! qu'il est horrible pour un père d'avoir à lire à son enfant une sentence de mort.

» Lorsque je t'écrivis ma dernière, la régente venait de m'assurer avoir

prononcé sur ton sort ; je le crus aisément. Une mère avait protégé son fils, une reine avait rendu justice à son sujet ; rien, dans tout cela, que de simple et de naturel.

» Deux heures après, je reçus un message de sa part, auquel je m'empressai de déférer. Cette princesse m'admit dans son oratoire, où je la trouvai prosternée aux pieds du crucifix. J'en tirai bon augure, car le Dieu de miséricorde n'inspire point de pensées cruelles.

». Un moment après, entra M. le cardinal, qui vint à moi, avec un sourire gracieux, m'embrassa affectueusement, me prit la main, et dit à la reine, en avançant de deux pas : M. le baron est l'homme de France auquel Votre Majesté doit le plus ; il n'y a rien que je ne sois heureux de faire pour son service.

» Je répondis que les anciennes bontés du feu roi et la protection actuelle de la reine, ne me permettaient plus de rien désirer ; hormis un objet unique, ajoutai-je, en appuyant sur

cette expression ; mais j'ai dans la tendresse de Sa Majesté la garantie que cet objet l'occupe autant que moi.

» C'est aussi pour le terminer à fond, que je vous ai mandé, dit alors cette princesse, en se relevant de son prie-Dieu. J'ai donné des ordres, nous serons seuls ; asseyons-nous et jasons d'amitié.

» Oh! que cet entretien commença agréablement ! M. le cardinal m'avança lui-même un fauteuil, en face de la régente. Elle se plaça sur une chaise longue, dans la posture d'une attention inquiète et tendre. Le seigneur Mazarin prit un siège aux pieds, et me parut bien prévenu. Anne exigea qne je lui rendisse un compte fidèle et circonstancié de tout ce qui l'intéressait.

» Alors, je commençai, dès l'instant où, caché dans un arrière cabinet secret, d'où j'entendais les cris de la reine, je te reçus des bras de madame de Chevreuse dans les miens. Enveloppé dans mon manteau, j'eus le bonheur de te soustraire à tous les

regards, et de te porter jusqu'à ma chaise. Je pris la route de Bourgogne, où, en arrivant, je te confiai à la pauvre Jobin. Ah ! cette chère nourrice, elle se mourait du malheur d'Onézyme ; quand elle apprendra le tien, c'en sera trop pour l'achever.

» Voilà d'abord ce que je dis à la reine. Je lui racontai ensuite ton éducation, ton déguisement, tes inclinations guerrières, l'amitié que tu montrais pour ma fille. Quand j'en vins à la visite que la reine et sa confidente te firent, Anne pleura beaucoup: elle pleura davantage au récit de l'arrivée de M. de Buckingham. Pour lors, elle m'interrompit pour m'adresser deux ou trois questions. M. le cardinal écoutait avec bien de l'intérêt ; il me répétait de tems en tems : Ah! M. des Anglecourts, que de peines, et que madame vous a d'obligations!

» J'entrai dans les détails de notre premier voyage, de ta sensibilité, de ton amour pour ton père, de notre séparation, qui, hélas! devait être

éternelle. Ta maladie près de Moulins, notre entrée à Moulins, et cette aventure de l'accouchée où le père Vincent joua un si beau rôle ; la visite faite à madame de Montmorency ; l'histoire de son époux et jusqu'à tes réflexions sur la sévérité du père Arnoux : je n'omis rien. Tout sembla faire un plaisir extrême à la régente, qui souriait à travers ses larmes. En vérité, j'oubliais à chaque moment que je parlais à une reine, et ne songeant qu'à ta mère, j'étais un peu long dans mes détails. M. le cardinal me le fit sentir poliment : mais Anne répondit que ce qui regardait ce *pauvre innocent*, ne l'ennuyait pas : elle m'ordonna de continuer.

» Je repris à la visite de M. de Beaufort ; visite fatale, qui fut le commencement de tous nos revers. Sous prétexte de vengeance, il vint souffler chez nous l'intrigue et l'ambition. Je le méprise dans mon cœur, dit la reine. M. le cardinal ajouta qu'il s'en doutait, et que pour la punir de ce

mépris, il voulait se faire craindre. Anne, à ces mots, soupira profondément.

» Notre retour au château, la scène tragique que madame de Chevreuse t'y avait préparée, ne furent point oubliés. Enfin, avant d'en venir au voyage de Paris, je dis un mot de la jeune Césarine, dont j'ai pénétré l'aventure. Je crus m'appercevoir que la reine rougissait : Voyons, dit-elle, en riant un peu forcément ; voyons comment notre petit héros se tira de la conspiration.

J'en exposai la marche et les résultats ; ceux du moins qui n'étaient pas venus à la connaissance de la reine. Il parait que le cardinal les ignorait pour la plupart ; car elle les lui développa avec beaucoup d'étendue. Le ministre redoublait d'attention : il lui échappa plusieurs gestes d'étonnement ; et j'ai la certitude de l'avoir vû pâlir deux fois. La plus remarquable, fut quand je te représentai au pied du lit de Richelieu mourant. L'image d'un enfant, qui rivalisait

avec la mort pour tenir le poignard levé sur le maître de l'Europe, fit frémir visiblement son successeur. Mais comme alors j'avais les yeux sur lui, il se remit incontinent, me sourit, et me dit, avec un geste de bienveillance : continuez, M. le baron, votre élève est vraiment un héros!

» Ton mariage précipité, par ordre exprès du feu roi, et troublé par celui de la duchesse, surprit beaucoup le ministre. Ce qui est fait n'est plus à faire, ajouta-t-il en italien; mais s'il était à faire, je doute qu'il se fît jamais. Chevreuse gâte tout ce qu'elle touche, reprit la reine; elle a pour conseil privé, Châteauneuf, de Retz et Beaufort, et pour cheval de bataille, l'intrigue: avec tout cela, on ne va pas loin. Et l'on finit mal, conclut le signor Mazarin.

» Ils auraient pris volontiers pour une aventure de roman, ton expédition au couvent de Fontainebleau. A la peinture de ta réunion avec ma fille, Anne ne put retenir de nouvelles larmes. Enfin elle en versa d'amères

sur ta détention; mais elle m'assomma tout d'un coup, en m'annonçant que la tranquillité de l'état et la sûreté du gouvernement, exigeaient qu'elle fût prolongée.

» Je me sentis pâlir, et faillis perdre connaissance. Jé fermai les yeux et ne répondis rien; j'étais hors d'état de parler. Le cardinal s'était levé pour me secourir; mais je le repoussai doucement, et lui dis : pour Dieu, laissez-moi mourir. Cependant la reine sanglottait. Elle dit avec une voix entrecoupé : voyez un peu M. le cardinal; n'y a-t-il aucun tempéramment? Mazarin remua la tête, en signe de négation. Pour moi, je me levai, et voulus me retirer.

» Mais la régente me retenant, m'assura que cet emprisonnement ne serait ni long ni rigoureux. Je suis bien embarassée, ajouta-t-elle, ne suis-je pas reine ? J'ai cru que vous étiez mère d'abord, lui dis-je. Elle garda le silence. Je repris : vous m'avez trompé, madame, qui m'assurera que vous ne me tromperez plus? Vous

m'aviez permis d'espérer, je viens de communiquer mon espoir; que faut-il que j'écrive maintenant?

» Ecrivez, répondit-elle, qu'il peut compter sur le cœur d'une mère; que rien ne lui manquera dans sa captivité; mais, ajouta-t-elle en soupirant, le fils du crime est encore l'enfant du malheur! C'est vous qui l'y condamnez, interrompis-je; ce n'est ni la naissance, ni la fortune, ni la situation qui rendent les hommes heureux ou malheureux; ce sont leurs sentimens, ce sont leurs passions. Quand les uns sont inspirés par un bon cœur, quand les autres sont tempérés par un bon esprit, il n'y a rien à redouter. Charles a de la raison; il est pénétré pour vous d'amour et de respect; il ne vous causera jamais le moindre désagrément. Que tout ce que vous me dites me fait peine, répliqua Anne; ne me le suis-je pas dit cent fois? Eh! madame, répondis-je avec véhémence, si vous vous l'étiez dit une seule bien sérieusement, la liberté de Charles eut été votre réponse. Est-il possible que

ce soit une mère que je sollicite ? Où sont donc vos sermens de protection et vos promesses d'amour ? Lorsque madame les fit, répondit Mazarin, elle n'était point chargée du gouvernement d'un grand empire ; elle pouvait penser en mère. Il y a mieux, elle devait protéger la nature contre les institutions de la société. Aujourd'hui, je le dis à regret, la première de ces institutions, celle d'où dépend le sort d'un peuple, et peut-être de cent, la royauté, en un mot, doit l'emporter sur la nature. Ah ! dit la régente à demi-voix, et comme se parlant à elle-même :

Qu'il est mal aisé d'être reine,
Hélas ! d'être mère à-la-fois !

Un cœur dur, continua le ministre, un tyran inaccessible aux tendresses du sang et aux effusions de l'amitié, parlerait avec une toute autre sévérité. Il dirait à la reine : madame, il faut choisir entre le trône et votre fils, entre le titre de régente et celui de mère. Voyez, si pour l'amour d'un

seul enfant, vous en voulez délaisser vingt millions ou les trahir? Mais je serais exigeant, et ne propose aucun parti extrême. Je ne demande point que madame immole son affection, mais qu'elle sache la régler. Le moment où nous sommes est critique. On machine, on conspire, on voudrait une crise; on croit avoir trouvé dans le jeune prince, un prétexte et des moyens de la décider. Vainement des ténèbres ont-elles été multipliées autour de son berceau. Il y avait tant d'yeux intéressés à les percer! D'ailleurs, un secret confié à trois personnes est-il un secret? Enfin on a découvert, du moins on a pressenti la vérité. Une fatale ressemblance vient l'appuyer, et pour beaucoup de gens, elle en est la démonstration. Que deviendrions-nous, si on en prenait texte pour armer? Ce fou de Beaufort n'a-t-il pas déjà promené dans les parages de Bordeaux, un autre personnage, dont la ressemblance aussi serait dangereuse, si son effet n'en était détruit par son sexe? Enfin il y a des

mécontens : le parti des *Importans*, aussitôt détruit que formé, a déposé sous ses ruines le germe d'une faction plus redoutable. C'est bien assez qu'elle ait à sa tête Gaston, et pour ame, la maison de Condé. Ne lui donnons pas le triomphe de pouvoir se fortifier d'un plus grand nom. En un mot, d'une dispute d'intrigans, qui ont soif d'un peu de pouvoir, ne fesons pas la querelle de deux frères, qui se disputent le trône. Sans citer l'exemple fabuleux des fils d'OEdipe, craignons de renouveller les tems de don Pèdre et de Transtamare.

» Anne écoutait son ministre avec une complaisance marquée, qui me fesait cruellement souffrir. Quand il eut cessé de parler, elle me demanda si, à tout ce qu'il venait d'énoncer de concluant, il y avait quelque réplique, Dût Votre Majesté, répondis-je considérer mon opinion comme irrévérente au pouvoir dont elle est dépositaire; oui, madame, je crois qu'il est des répliques à ce qu'a avancé M. le cardinal; et si j'ose m'expliquer,

j'aurais cru les trouver dans votre cœur. En l'absence d'une mère, je ne plaiderai donc pas la cause du fils, mais celle du sujet devant la reine. Je veux que la proscription ait marqué d'un sceau de réprobation, le berceau de ce sujet; je consens que le hazard, d'accord avec la fortune, l'ait revêtu d'un signe qui l'empêche d'échapper au malheur; que prouvent ces circonstances, et qu'en veut-on conclure? Que dans un moment, où les factions se remuent, où l'intrigue renoue les cabales, il est à craindre de leur offrir des amorces, un prétexte, des alimens. D'accord, mais je diffère sur les moyens de les leur soustraire. N'en serait-il point d'accomoder les délicatesses de la nature avec les intérêts publics? Le but est de dérober à tous les regards, l'infortuné qui, croit-on, les fixerait en les allarmant. Eh! bien, qu'on en confie la garde à ma fidélité; qu'on en fasse reposer la garantie sur ma tête; que mon château soit sa prison, et qu'on m'érige en geolier. Redoute-t-on la

proximité de sa présence ? Qu'on nous assigne un climat, un territoire lointain, où nous puissions vivre dans l'obscurité ; mais qu'on nous relègue sur-tout où l'on sache aimer! Ah! mon fils, abjure de grand cœur la puissance et ses pompes, la gloire et se prestiges, l'ambition et ses fausses dous ceurs! Il ne demande qu'un coin de terre, qu'une cabane, des filets de pêcheur, sa jeune épouse et son vieux père ! — Et comme il me sembla que la reine, de nouveau attendrie, tournait vers moi des regards approbateurs : Ah ! madame, m'écriai-je, en me jetant à ses pieds ; souffrez qu'après avoir persuadé Votre Majesté, je m'adresse à son cœur. Permettez que j'explique en notre faveur, les mouvemens qui l'agitent. Nous sommes seuls, madame, et en touchant à ce sujet délicat, Dieu me garde d'allarmer des scrupules que je révère! Mais toutes les puissances peuvent-elles détruire ses titres à votre amour? N'est-il plus votre fils, et n'a-t-il pas assez expié un tort qu'il n'a pas com-

mis? On allègue la politique, et l'on ne parle pas de la pitié! Que vous importera d'être vantée comme une grande reine, si l'on ajoute que vous n'osâtes vous montrer bonne mère? O mon auguste souveraine, ne rougissez pas de ce titre sacré; un vieillard sans reproche vous en conjure à genoux! Avez-vous oublié que ce fût moi qui, de votre sein, le reçût dans mes bras? Vous me dites : servez-lui de père! J'en atteste le Dieu qui reçut mon serment; je l'ai gardé. Et vous voulez, en l'arrachant à ma tendresse, me rendre parjure? Vous le confiez à des cœurs froids ou indifférens, à des mains avides et mercenaires! Savez-vous, que tandis que vous foulez la pourpre et le duvet moëlleux, votre fils arrose de larmes amères, sa dure couche de captivité! L'or brille dans cet appartement; les siens sont hérissés de verrouils; et tandis que la foule soumise, vole au devant de vos desirs, il est, lui, sous la verge farouche de sinistres geoliers. Votre sang cependant coule dans ses

veines; c'est le sang des héros et des rois, il n'a pas dégénéré. Vivante image du prince aimable et malheureux, que vous honorâtes du plus tendre attachement, n'en avez-vous pas conservé quelque peu à son fils? Ah! permettez qu'il goûte aussi les charmes d'un amour que vous avez approuvé! En le rendant aux embrassemens d'un père, vous le restituez à ceux de son épouse. Vous faut-il l'avouer, madame ? Tout me présage qu'elle est mère. Que déjà le rejetton qui lui devra le jour, unisse sa voix à la mienne pour vous déterminer! Il vous crie : ne me condamnez pas, ainsi que mon père, à naître orphelin; héritier de son nom, dois-je l'être aussi de ses revers? Un seul mot, et vous faites trois heureux à-la-fois!

» Anne était vivement émue; Mazarin lui-même essuyait ses larmes. Elle me releva sans parler; et ce ne fut que quelques minutes après, qu'elle me dit : Je serais une cruelle, une ingrate, une marâtre, si je vous refusais. Allez, mon cher baron, mon

ami, retournez chez vous, et retournez-y content. M. le cardinal arrangera tout pour le mieux.

» Ce prélat sortit de l'oratoire, en me donnant la main, comme si j'eusse été prince du sang. (1) Il entra avec moi dans ces détails domestiques qui prouvent l'intérêt, s'informa de ma fille, et parut voir avec joie qu'elle fût enceinte. Enfin, il n'est sortes de civilités qu'il ne me fit, et ne me remit pas dans ma voiture, sans m'avoir embrassé. J'étais confus de tant de bontés.

» Oh! le fourbe! Oh! le traître! Oh! le barbare! Il choisissait la place à me percer le cœur! Voilà donc ce qu'est un homme de cour! Quelle bassesse! quelle honte! Caresser pour mordre, étreindre pour étouffer,

---

(1) Quand un cardinal reçevait la visite d'un prince du sang, l'éminence allait au-devant de l'altesse, pour laquelle on ouvrait les deux battans, et à laquelle le prélat *donnait la main*. Dans les derniers tems de son ministère, M. de Richelieu la refusait aux princes collatéraux, et ne la donnait qu'à Monsieur.

endormir pour égorger! J'aimais encore mieux le glaive tranchant de Richelieu. On pouvait s'en garantir par quelques précautions; mais le moyen de se défier de celui qui gémit, qui soupire, qui pleure avec vous? On dit que le crocodile pleure aussi.

» Presqu'à mon retour, je trouve un valet de pied qui me remet un billet de Son Eminence. Le voici:
» M. le Cardinal fait ses très-humbles
» civilités à M. le baron des Angle-
» courts. De crainte d'affliger davan-
» tage S. M. et de l'allarmer lui-même,
» M. le Cardinal a cru devoir lui ca-
» cher la décision définitive de l'affai-
» re, qu'il n'a pas été maître de con-
» duire autrement. L'individu en
» question (*L'individu?*... insolent! c'est le sang des rois, c'est le fils d'un héros.) étant d'une existence dan-
» gereuse à la tranquillité de l'état et
» préjudiciable à la dignité du gou-
» vernement, le roi a ordonné que sa
» détention fut prolongée. (Le roi! un enfant qui ne sait pas lire!) Et
» pour que sa présence ne pût servir

» de moyen ou de prétexte aux mé-
» contens, Sa Majesté a aussi ordon-
» né que cette détention aurait lieu
» dans un de ses châteaux-forts, dis-
» tant de sa capitale, au moins de
» deux cents lieues. (Ah! bourreau! qui retourne le poignard dans la plaie!) M. le Cardinal est désespéré
» de n'avoir pas à transmettre à M. le
» baron des nouvelles plus satisfe-
» santes : il lui en fait ses très-hum-
» bles excuses, et lui renouvelle l'as-
» surance de sa considération, etc. »
— Mon pauvre père désolé avait allongé cette lettre de plaintes, d'exclamations douloureuses, et, ce qui ne lui était pas ordinaire, d'imprécations et de menaces. Il y en avait une, sur laquelle je glissai pour le moment, mais de laquelle les événemens me firent rappeller. Pour lors, je n'étais préoccupé que de notre douleur commune, et des anxiétés que causaient à Onezyme et au baron, l'incertitude du lieu de ma détention, car on avait eu grand soin de le leur cacher; et c'était, par l'intermédiaire du ministre, et sous son cachet même, que ces

dépêches m'étaient parvenues. Si l'on demande maintenant comment, après en avoir pris connaissance, il a pu en permettre l'envoi, je répondrai qu'une grande erreur serait de juger ce ministre par les autres en général, et moins encore par Richelieu en particulier. Richelieu ne voulait pas qu'on agit, et n'aurait pas permis qu'on parlât; Mazarin a souvent dédaigné les actions, et s'est toujours moqué des discours. L'un rompit les obstacles à force ouverte; l'autre les tourna de biais : tous deux régnèrent.

La vie que je menais dans ce château, auquel les Alpes servaient de bastions, augmentait, par sa monotonie, l'amertume de mon existence. L'occupation qui l'adoucit un peu, peut-être parce qu'elle la délayait, en quelque sorte, fut la lecture souvent réitérée de la correspondance que m'avait transmise le baron. J'en mets une partie sous les yeux de ceux à qui j'ai promis l'aveu de mes secrets. Ils y trouveront peut-être quelques leçons utiles. Il y a long-tems que le reste n'est plus.

QUELQUES LETTRES

RELATIVES A MA NAISSANCE (1).

LETTRE PREMIÈRE,

Du cardinal de Richelieu, *au Père* Joseph, *capucin.*

Ruel, ce 4 décembre, 16**.

Vous êtes, mon père, du petit nombre de ces hommes infatigables, pour

---

(1) Quoique plusieurs de ces lettres, et singulièment les trois premières, n'aient pas un rapport direct et immédiat avec les amours du duc de Buckingham et l'événement de la naissance de l'*Homme au Masque de fer*; comme elles peignent avec autant de force que de naïveté l'intérieur de la cour de Louis XIII et le caractère de plusieurs personnages de cette histoire, on n'a pas cru devoir les supprimer. Il faut observer que les époques rétrogradent jusqu'à l'ambassade du lord Buckingham, envoyé en France, pour demander la main de Madame, au nom du monarque infortuné dont la funeste mort confirma la fatalité attachée au nom de *Stuart*.

qui le travail fait n'est qu'un engagement du travail à faire. Comme César, vous pensez n'avoir rien commencé, quand il reste quelque chose à finir ; et parce que vous avez été utile une fois, il semble que vous deviez l'être toujours. C'est votre caractère, auquel personne, plus que moi, ne rend justice et hommage. Il y a long-tems que je vous l'ai dit, mon père; sans votre robe grise, ce seroit bien peu de chose que ma robe rouge; et les courtisans le savent si parfaitement et le dissimulent si peu, qu'ils sont généralement d'accord pour vous qualifier d'*Eminence*. C'est un titre d'ailleurs qui n'ajouterait rien ni à vos talens, ni à votre considération personnelle, et qui, peut-être, ôterait à votre influence. Celle-ci se fait sentir invisiblement jusques dans l'intérieur des cabinets les plus fiers et les plus mystérieux ; il est aussi inoui, que glorieux pour vous, que, du fonds de sa celulle, un humble franciscain remue l'Europe à son gré ; et, pour me servir d'une figure, qui, je l'espère, ne vous

déplaira point, que son cordon soit la férule des potentats. Voilà, mon père, le rôle que votre génie vous appelle à jouer dans un coin de la grande scène du monde. Mais quelque supérieurement que vous vous en acquittiez, je me garderai bien de vous en récompenser si vîte. Être utile à la France, peut-être même faire ses destins, tel est votre mission, comme tels sont vos desirs; elle s'accomplira plus sûrement, ils seront mieux remplis dans l'ombre et le silence. Laissez-moi quelque tems encore sur l'avant-scène: contentez-vous de m'inspirer, et voyez au terme d'une carrière aussi illustre que nouvelle, voyez l'étonnement, recueillez les suffrages de la génération et de la postérité. Je ne vous parle ici, ni du chapeau qui, dès long-tems, vous est dévolu, ni de votre association officielle à mes fonctions ministérielles: encore une fois, vous ne pouvez recevoir de l'un aucun lustre nouveau, et il y a bien des années que vous

partagez, que dis-je, que vous dirigez toutes les autres.

Cette époque serait-elle totalement effacée de votre souvenir, lorsqu'accablé par la multitude des affaires et menacé par un formidable nombre d'ennemis, je résolus de quitter le ministère, et d'aller oublier à Rome l'éclat et l'inquiétude des grandeurs? Vous seul ranimâtes mon courage presqu'épuisé, en me fesant honte de ma faiblesse, et en me montrant le triomphe de mes ennemis qui insultaient à ma défaite. Ainsi je vous dus mon affermissement; car ce qui avait failli être le terme de mon ambition, en devint l'aliment; et la facilité que je trouvai depuis à écarter, ou à briser les obstacles, me démontra la vérité de votre système, qu'il ne fallait, pour réussir, que savoir oser. S'il faut vous l'avouer cependant, chaque jour et chaque criconstance hérissent mon chemin de tant de difficultés, qu'il faudrait, pour les surmonter, une opiniâtreté plus qu'héroïque, ou pour

les éluder, une adresse plus qu'humaine. Dans ce moment, par exemple, nul doute qu'une grande conjuration ne s'organise contre l'état, contre le roi, et plus spécialement encore contre moi. Et qui, pensez-vous qui en fasse partie, ou plutôt qui y donna le branle? Le duc d'Orléans? Vous n'y êtes pas. La reine mère? Mieux que cela. Mieux que cela, vous écriez-vous? à moins que la reine elle-même?... Précisément, mon père, c'est la reine elle-même, qui se donne pour complice Montmorency, l'abbé de Gondy, Chalais, et pour organe la brillante duchesse de Chevreuse. Ecoutez les détails; s'il vous plaît, et veuillez réfléchir.

Il y a bientôt onze ans que le roi Louis XIII épousa, à Bordeaux, l'infante Anne d'Autriche; cette princesse n'avait guère plus de quinze ans, si bien qu'elle touche à peine à sa vingt-sixième année. Bien que notre état nous défende de voir certaines choses, vous avourez, mon père, qu'à moins d'être aveugle, il est impossi-

ble de ne pas remarquer, qu'en même-tems qu'elle est la première reine de l'Europe, elle en est aussi la plus belle. D'autres, mieux que moi, sans doute, s'en sont apperçus, et sans doute aussi ne se sont pas bornés aux regards. Avec d'autant plus de vraisemblance, et probablement d'autant plus de succès, que l'indifférence, je devrais même dire le dégoût du roi pour sa compagne, semble ouvrir le champ à leurs desirs. Si, dans de telles intrigues, il n'était question que de ce qu'on nomme si mal à propos *affaires de cœur*, vous comprenez, que loin d'être allarmé ou de les traverser, je les favoriserais, au moins tacitement, et j'aurais bientôt asservi à mon influence directe ou indirecte ceux qui les composent, s'ils étaient de ces gens pour qui le plaisir est l'occupation principale. Mais de tous ceux qui forment la brigue que je soupçonne, la reine seule, qui en parait le mobile et l'objet, la reine seule ignore les motifs auxquels elle sert de prétexte. Plus jeune que son âge,

vive, légère, facile, ardente et crédule, elle ne voit, dans les galanteries dont elle est le but, que des hommages rendus à son sèxe, à ses charmes, à son rang; que des moyens de jouissances permises et de distraction. J'y vois autre chose, moi; sous ces semblans chevaleresques, je dois voir le ressort qui les remue, la vengeance et l'ambition.

Je laisse de côté, et ne veux même pas nommer le duc de Bellegarde, à qui sa fraise et sa moustache de l'autre siècle, aussi bien que ses madrigaux de la vieille cour défendent, sous tous rapports, d'être dangereux. C'est d'ailleurs un homme plein des mœurs anciennes, et dont la probité gothique doit rassurer. Peut-on en dire autant d'un Montmorency, dont, il faut l'avouer, le grand nom est le moindre mérite, et qui réunit à la figure d'un héros de roman, toute la bravoure des héros de sa race? Ajoutez-y la magnificence digne d'un roi, et la libéralité qui triomphe même des reines. Faut-il que j'oublie enfin

que ce duc, neveu de la reine mère par la princesse des Ursins, sa femme, et beau-frère du premier prince du sang, se trouve, en quelque sorte, dans la nécessité de se déclarer contre moi, qui me suis, de tout tems déclaré contre ses alliances et ses intérêts?

L'abbé de Gondy n'est qu'un enfant, et il semble qu'on ne doive rien redouter de celui qui n'a point quitté les lizières de son précepteur. Cela serait juste, si celui-ci, docile aux leçons du sien, (qui est, comme vous ne l'ignorez pas, le vénérable père Vincent de Paule) préférait la retraite de l'Oratoire aux cercles du Louvre, et les thèses de la Sorbonne aux conversations de madame de Chevreuse. Mais cette duchesse, qui a démêlé en lui le germe d'un intrigant a des motifs secrets et puissans, pour le lancer, de bonne heure, dans une cabale. On fait tout ce qu'on veut de ces jeunes cœurs qui ne doutent de rien, parce qu'ils ne savent rien; on les pétrit, selon certaines vues; on

leur insinue des passions étrangères, et ils se remuent de mouvemens qui ne sont pas les leurs. Madame de Chevreuse persuadera à son protégé, qu'il est amoureux de la reine ; elle osera pis : elle lui montrera la reine amoureuse de lui ; il en faut beaucoup moins pour armer une main de la plume du libelliste, ou du poignard du meurtrier.

Si ces gens-ci me font trembler, jugez, mon père, combien Chalais doit m'épouvanter davantage ! C'est que vous ne vous faites pas d'idée de la posture de ce dangereux conjuré. Ami d'Ornano, qui se précipiterait pour lui ; favori de Gaston, qui lui a remis ses intérêts toujours échoués et toujours repris ; protégé de la reine Marie, qui a eu l'adresse de le placer près de son fils, Chalais a montré la sienne, en s'insinuant dans l'esprit du maître. Doucereux, patelin, du naturel flexible des reptiles, il s'est glissé jusques dans l'intimité desconfidences. Le sombre monarque, agréablement surpris, de ne rencontrer

aucune aspérité, s'est livré sans réflexion, et pour la première fois, peut-être, sans réserve. Nul danger dans toutes ces menées, si je les inspirais, ou que je les partageasse. Mais loin de là! Chalais, aimé depuis longtems de madame de Chevreuse, brûle (le mot n'est pas trop fort) pour la reine; et voyez la perfidie! c'est par le mari qu'il veut parvenir à la femme. Il ne faut pas grande pénétration pour pressentir, que de la femme il s'établira à perpétuité chez le mari. Chalais, précurseur de cette réconciliation conjugale, en sera aussi le gage: je vous demande maintenant qui en deviendra la victime?

Je vous entends d'ici: et madame de Chevreuse, dites-vous, souffrira-t-elle un arrangement qui blesse si cruellement son amour et sa délicatesse? Vous ne la connaissez pas, mon père; oui, pourvu qu'elle gouverne, ou plutôt qu'elle remue, elle le souffrira. Elle ira plus loin, elle le provoquera, elle le ménagera par tous les moyens. Son amour pour Cha-

lais, n'est tout au plus, que sa seconde passion ; si tant est qu'on doive qualifier de ce nom sérieux, un goût fondé sur le caprice des sens. Celle qui véritablement la domine, est ce besoin continuel d'agitation, cette démangeaison des affaires, qui chez les grandes ames, enfante l'ambition et produit de grandes choses, mais qui, dans les ames médiocres, c'est-à-dire dans celles de sa trempe, prend le caractère équivoque de l'intrigue et la physionomie mobile de la cabale. Evaluez, à ce taux, sa délicatesse, et persuadez-vous que, pour continuer à conduire la reine, elle est prête à favoriser celui des amans de cette princesse, qui la ferait triompher, comme à sacrifier celui dont la maladresse ou le malheur causeraient la ruine.

Il y aurait encore bien des détails à vous faire sur ce sujet trop intéressant. Il y aurait sur-tout plus de relief et de coloris à donner à ces portraits, que je n'ai fait qu'ébaucher. Mais, quoiqu'étranger à la cour, vous

n'y êtes point novice ; et votre sagacité devine à demi-mot. En résumé, telle est donc ma position : ministre d'un roi farouche et défiant, j'ai pour rival dans ses affections, un jeune homme qui sait plaire et qui me hait ; ennemi, ou du moins adversaire par principes, d'une épouse dont le crédit peut renaître pour balancer, ou pour détruire le mien encore si mal assuré, j'ai aussi, non-seulement pour adversaires, mais pour ennemis par sentimens, et cette princesse, et ceux qui la courtisent, et celle qui la gouverne. Du choix que lui dictera son cœur, ou que l'intérêt suggérera à sa confidente, peuvent dépendre ma chûte et ma perte. Je me fierais assez à Montmorency, dont la loyauté est célèbre, si toutefois il ne s'avisait de la vouloir prouver par ma destruction. Le petit Gondy m'embarrasse moins pour le présent, qu'il ne m'inquiète pour l'avenir ; mais, où serait mon recours, si, poussé par Chalais entre la reine et son époux, il me fallait recevoir toutes les con-

tusions de ce froissement douloureux ?

A vous, mon père, qui ne vous contentez pas toujours d'agir, appartiennent l'examen de cet important problême et sa solution. Je la demande à votre perspicacité rare, nette et rapide; je l'attends de votre amitié. Songez qu'en me traçant ma marche, vous allez décider de bien des destinées. Ne trouvez pas mauvais que j'envoye copie de cette lettre au *signor Giulò Mazarini.* Je ne dois faire, entre lui et vous, nulle comparaison : vous avez du génie, il a de l'esprit; mais dans certains cas épineux, on ne doit dédaigner aucun avis; et il n'est pas impossible de découvrir à la lueur des flambeaux un objet que toute la clarté du soleil nous avait rendu invisible, en l'inondant de trop de rayons.

En attendant votre réponse, sur la promptitude de laquelle je n'insiste point, permettez, mon père, que je me dise votre sincère admirateur et le plus dévoué de vos amis.

LETTRE II.

Du père Joseph, *au Cardinal.*

Au couvent des Capucins, ce 5 décembre 16**.

Monseigneur,

Bien que Votre Eminence, en m'honorant de sa lettre et de sa confidence, ait livré l'une et l'autre à mes méditations indéfinies, le sujet de lui-même et votre impatience, que je présume, m'avertissent d'en rapprocher le terme.

Si l'on n'avait pour juger Votre Eminence, que ses écrits, on la croirait timide, irrésolue; heureusement que ses actions prouvent encore mieux qu'elle possède le génie qui conçoit, et le caractère qui veut.

C'est ce caractère qu'il vous faut aujourd'hui, Monseigneur. Réduisez à leur juste valeur les fantômes que vous vous faites; vous verrez que, si

vous le voulez, vous n'avez pas de plus méprisables ennemis.

Réunis, ils pourraient peut-être agiter, quoique sans succès pour eux, ni sans péril pour nous : que sera-ce, si vous les divisez ?

Vous n'avez rien à redouter de M. de Montmorency. La vanité de soupirer pour une belle reine, ne vaut pas le plaisir d'être chéri d'une adorable marquise : madame de Sablé a tout le cœur de celui dont Sa Majesté a les soins. Fiez-vous, au reste, à ces caractères : légers en amour, ils sont solides en probité. M. de Montmorency trahit sa femme qu'il aime ; il sera fidèle au ministre qu'il déteste. Renvoyez-le dans son gouvernement, en lui témoignant une confiance absolue ; il la justifiera.

Le petit de Gondy est un espiègle plein d'esprit, de malice et de gentillesses ; il faut le surveiller avec beaucoup de sévérité, masquée sous beaucoup d'indulgence. L'archevêque, son oncle, le gâte à plaisir ; le bonhomme Vincent ne sait que

faire de belles dissertations, auxquelles l'élève riposte par des épigrammes. Il dispute, il fait l'amour, il écrit, il monte à cheval, il se bat : est-ce là un séminaire ? Qu'il aille faire le sien dans son abbaye de Buzay en Bretagne; en disant son bréviaire, ou en pêchant le saumon, il oubliera les phrases de madame de Chevreuse, les yeux de la souveraine et toutes les délices de Babylone.

Tout autre qu'un ministre écarterait plus difficilement le mielleux Chalais; rien de plus difficile à saisir que ces souples personnages qui, comme l'anguille, fuyent et glissent dans la main. Mon avis est qu'il faut ruser, pour le mieux punir.

L'éloignement de ses rivaux lui permettra l'espoir du triomphe. Qu'il s'avance; s'il s'engage au point d'écrire, ou de recevoir une lettre, il est perdu. Le roi oubliera-t-il sa jalousie chagrine, précisément en faveur de celui contre lequel ses bontés trahies, doivent la réveiller plus terrible ? Non. Ce coup frappe le favori;

le contre-coup atteint l'épouse, si ce n'est criminelle, au moins imprudente.

Quant à madame de Chevreuse, la conduite que Votre Eminence tient avec elle, s'accorde-t-elle avec le caractère que vous lui donnez? Est-il impossible de gagner celle qui ne demande qu'à être séduite? Il me semble que j'aurais bon marché d'une denrée qu'on voudrait absolument me vendre.

Vous voyez d'ici cette formidable conjuration, non seulement dissipée, mais employée à votre avantage. Un peu de hardiesse, bien ménagée, a déjà mis plus d'un ennemi à vos pieds; continuez à vouloir, et sur-tout à oser; il ne vous restera que des admirateurs et des partisans.

L'homme d'état qui veut gouverner par l'amour et la sincérité, fait un rêve de dupe: il joue avec des fripons; s'il ne veut pas être trompé, il faut bien qu'il les trompe quelquefois.

Un roi dont le cœur est tendre, un ministre dont l'imagination se laisse

remuer par le sentiment, peuvent être les plus honnêtes gens du monde; mais avec leurs vertus, ils rendront les peuples malheureux et le seront eux-mêmes.

Ce qui ne prouve pas, au surplus, que les rois sévères et les ministres terribles soient fortunés; mais il ne s'agit pas de la félicité des chefs d'un empire, il s'agit de la prospérité de l'empire même. Or, l'expérience démontre que jamais les empires ne furent plus florissans que sous des sceptres inflexibles.

Néron fut exécrable; Louis XI était atroce: cependant l'abondance et le calme régnaient en France et à Rome sous Louis XI et sous Néron. Les grands seuls frémissaient; mais le pain était à bon marché, et quand ces despotes moururent, la nation les pleura.

Sous Titus, au contraire, sous Louis XII, et tout récemment sous Henri IV, la cour était heureuse; mais le peuple gémissait. C'est que des fripons adroits achetaient par

l'apparence de la probité, le droit de le fouler. Ce n'est point là l'objet des gouvernemens.

Les gouvernemens sont institués, en faveur de tous, contre les passions de quelques-uns. Il faut garantir à tous la liberté civile et une certaine mesure d'alimens ; car, si la disette produit le désespoir, l'abondance extrême engendre l'oisiveté. Quant aux passions de la minorité, on peut les employer, si elles sont utiles ; on doit les anéantir, si elles sont dangereuses.

Et à l'égard des moyens, c'est le plus souvent aux circonstances qu'on les doit. Mais en général, on peut, sans inconvénient, préférer ceux qui parlent à l'imagination et aux sens. Eluder les obstacles, ou les miner en détail, semble peu digne de qui peut tout; il faut abandonner aux faibles cette misérable tactique; c'est celle des particuliers qui rusent contre les gouvernemens : les gouvernemens ne doivent, dans une telle lutte, répondre qu'à coups de foudre.

Si je varie un peu, sur ce principe, dans ce que j'indique relativement à Chalais, c'est que la posture d'un tel particulier demande quelque ménagement. En effet, le favori d'un grand monarque est presqu'un monarque lui-même, et pour affaiblir son crédit, comme pour faire trébucher sa personne, il semble que ce soit à l'adresse à ouvrir les voies à la force. Autrement, garre les représailles!

Je ne terminerai point cette lettre, sans faire part à Votre Eminence de la nouvelle que me transmet, par le dernier courrier, le père gardien des Capucins de Loudun. Il existe, dans cette ville, une espèce de chanoine d'un esprit aimable et d'un naturel entreprenant. A la suite d'un proces, qu'il vient de gagner contre le directeur des Ursulines et contre M. de la Rocheposay, son évêque, il a obtenu une sorte de triomphe, dont le signe a été une couronne de laurier décernée par une cotterie de femmes de la première distinction. On dit cet homme d'un caractère hautain et

vindicatif: si son amabilité lui a fait des partisans, il faut croire que sa petite persécution a augmenté leur nombre et leurs prétentions. Je le crois déplacé dans une bicoque et parmi des ennemis vaincus. Rien de plus venimeux que les haines provinciales : la vanité les fit naître, l insolence les aigrit, le voisinage les entretient. Ordonnez-moi, Monseigneur, d'éloigner de Loudun ce dangereux chanoine: un poste plus éminent conviendra mieux à ses goûts et récompensera son mérite, qu'on me dit très-réel. Par-là, peut-être, vous obvierez à de grands malheurs.

Je suis, avec un profond respect, Monseigneur, etc.

LETTRE III.

Du signor Giulò MAZARINI, *au Cardinal.*

Paris, le 9 décembre, 16**

MONSEIGNEUR,

De quelles expressions me faut-il

servir, pour peindre à Votre Eminence tout l'excès de ma gratitude ? La lettre dont Elle vient de me gratifier, en mettant le comble à ses bontés, le met aussi à mon embarras. Mon silence en sera donc la marque, s'il plait à Votre Eminence. Mais en le gardant sur ce que j'éprouve, je saurai le rompre sur ce que je pense. Non pas que j'aie la témérité de croire infaillibles mes opinions ; je les soumets entièrement aux lumières de Votre Eminence, et à la sagacité du révérend père Joseph, ce grand politique que la providence vous suscita, Monseigneur, pour vous aider à partager le fardeau de l'état. Cependant la confiance dont vous m'honorez, me défend une injurieuse réserve ; et c'est pour obéir à vos ordres, autant que pour céder à la reconnaissance, que je vais vous entretenir avec sincérité.

Permettez-moi d'abord, Monseigneur, de vous observer que la dignité à laquelle vous ont fait monter vos talens, en même-tems qu'elle a fait taire vos ennemis par son ascen-

dant, en a augmenté le nombre par son influence. Outre certains adversaires personnels, que s'attire l'homme du monde le plus prudent, vous avez pour antagoniste, l'armée des envieux, que votre élévation irrite, l'armée des factieux que votre fermeté désespère, et l'armée des mécontens désolés de vos mépris. Moins de difficultés décourageraient le ministre, qui n'aurait que du génie, ou l'homme d'état qui n'aurait que du caractère; le premier se bornant à concevoir des projets, l'autre à les exécuter sans discernement. Il n'en sera pas de même de vous, Monseigneur, qui voyez avec autant de pénétration que d'étendue, et qui mettez à frapper autant de vigueur que de justesse. Déjà les envieux se taisent, ou se cachent pour exhaler des murmures impuissans; les factions déconcertées cherchent leurs chefs et ne retrouvent que leurs membres dispersés; enfin c'est sous l'apparence du respect, que les mécontens dissimulent leur dépit; et s'ils conspirent, leurs précautions pour se

soustraire aux regards, prouvent assez qu'ils ont l'opinion pour juge, plutôt que pour complice. Voilà, Monseiseigneur, un faible crayon de la situation des choses et des bienfaits du systême que vous avez adopté, dès les commencemens de votre ministère.

Ce systême cependant, tout excellent qu'il parraisse par les résultats, n'est point sans inconvénient. Le plus majeur n'est pas, qu'en comprimant les inimitiés, il les rende implacables qu'importe, en politique, la haine la plus furieuse, même la plus légitime, si elle est sans moyens? Mais ce qui importe beaucoup, c'est de ne pas forcer les cœurs à ensevelir leurs ressentimens; car, si les ennemis prennent un visage de tendresse, comment rompre leurs trames, comment même les pressentir? Or, Monseigneur, c'est, si j'ose m'exprimer avec cette candeur, c'est le cas où se trouve Votre Eminence. Elle a pu, il est vrai, forcer ses ennemis à se taire; il eut fallu davantage; il eut fallu les con-

traindre à ne plus penser, sur-tout à ne jamais se ressouvenir.

Il n'est certes qu'une ame haute et inaccessible aux considérations subalternes, qui, pour l'intérêt de l'état, veuille s'attaquer à des têtes portant couronne. C'est ce que Votre Eminence a fait avec succès, quoique non sans péril; c'est ce qui lui vaudra les applaudissemens de la postérité la plus reculée; mais c'est en même-tems, ce qui lui vaut l'animadversion d'un parti actuellement, sinon puissant, au moins nombreux. Car, s'il a pour ame des ambitieux sans capacité, il compte parmi ceux qui le renforcent des politiques sans réflexion. Peu savent, par exemple, que la reine Marie, loin d'avoir les vertus d'une souveraine, n'a pas même les qualités d'une femme ordinaire; mais tous savent qu'elle est infortunée, qu'elle tombe incessamment dans la disgrace de son fils, et beaucoup se rappellent qu'elle est veuve d'Henri le Grand. Que de motifs pour la plaindre et pour vous détester!

Je vois avec peine que vous donniez suite à ce système de persécution contre la maison royale. Je n'ignore pas, combien sont funestes à l'autorité, les brigues de ceux qui s'arment de son nom, et invoquent ses intérêts : mais n'est-il d'autres ressorts pour la paralyser, que les supplices et l'effroi ?

Je ne sais si je me trompe : mais il me semble, que s'il y a quelque grandeur à frapper ses ennemis en face, on commet aussi l'imprudence de les rendre par là trop intéressans. Si j'avais à punir, ou à me venger, je voudrais que le public me marquât ma victime, que le cri d'une vindicte universelle la poussât à l'échafaud, et peut-être me verrait-on gémir et pleurer sur sa tombe.

Au lieu donc d'ajouter à la liste de vos ennemis, les noms que vous désignez dans votre lettre, et de grossir par là le nombre et l'espoir des mécontens, sachez le diminuer, en enchaînant ceux-ci à vos intérêts, comme a votre destinée. Leur posi-

tion les rendent recommandables ; et puisque vous les avez trouvés dignes de votre colère, vous ne pourrez les trouver indignes de plus nobles procédés.

Ils conspirent, dites-vous ; je le veux croire. Mais certes, ce n'est ni contre l'état, ni contre le roi. Ce n'est que pour s'emparer du gouvernement, ou pour vous l'ôter à vous-même ; peut-être pour ces deux objets à-la-fois. Ce serait un grand crime, s'ils tentaient un tel projet, et un grand malheur, s'ils allaient réussir. En vous seul, Monseigneur, est le pouvoir de le déconcerter, en le tournant à votre avantage.

N'ést-il pas vrai qu'à la place de M. de Montmorency, indigné de ne point avoir hérité de l'épée de connétable, lequel est dans sa famille comme un meuble de succession ; n'est-il pas vrai que vous feriez sentir à la cour votre juste mécontentement ? Promettez à ce seigneur, qu'à la mort du maréchal de Lesdiguierres, ce meuble lui reviendra, comme de droit.

Faites mieux, Monseigneur : attirez à la cour madame la duchesse, dont l'esprit et la beauté en feront l'ornement; et n'oubliez pas de répandre vos grâces sur l'intéressante marquise de Sablé, maîtresse de son mari.

Le jeune de Gondy, que le hazard a fait abbé, quand la nature l'a fait soldat, se dédommage de ne pas porter le mousquet, en suivant madame de Chevreuse dans le tourbillon des intrigues domestiques. Je vais bien étonner Votre Eminence, mais quoique à peine sorti de l'adolescence, ce petit personnage a déjà tout ce qu'il faut pour faire un grand ambitieux. Si cela est, vous avouerez qu'il serait imprudent de s'en remettre à lui-même du soin de son avancement. C'est toujours ce que la saine politique doit ôter aux gens de son naturel; car, une fois lancés, l'on ignore si, comment et quand ils s'arrêteront. Que Votre Eminence se charge de la fortune de celui-ci; je le crois digne d'être initié aux mystères de la diplômatie, qu'il voudra percer, à main

armée, si on les lui dérobe. Croyez-moi, Monseigneur, cette éducation ne peut que vous faire honneur et profit.

Chalais, qui semble dangereux par la faveur du monarque, l'est plus, à mon avis, par l'importance qu'on lui suppose. Ce jeune homme peut avoir des qualités morales; je le crois inepte pour la cabale, et peu apte aux affaires. Il plaît au roi, c'est fort bien; mais lui est-il véritablement utile? J'en doute. Il ne s'agit donc que de prouver à Louis XIII que son favori n'est qu'une marionette. Ce prince a l'esprit juste, même sévère; il rougira d'être descendu aux intimités de la confiance avec un aimable comédien; et ce retour décidera sa disgrace. Il ne faut faire l'honneur de les craindre qu'à ceux qui ont de la consistance, et qui ne vivent pas d'une existence d'emprunt. Le moindre choc fait fondre les autres.

La reine, que son personnel rejette dans cette classe, en sort par son rang, et peut-être un peu par l'abandon

qu'en fait son époux. Il faut lui faire oublier le majestueux ennui de l'un et la dédommager des déplaisirs de l'autre. Et comment? en la traitant en femme qui n'est aimable que pour être aimée. Ici, le point capital est de connaître les intrigues, et pour les bien connaître, il faut les ourdir, ou du moins les diriger. J'aimerais mieux rougir d'avoir présenté l'amant, que trembler de ne le pas connaître. Un coup de maître serait d'imdemniser par ce titre Chalais de sa disgrace. Quels accès de jalousie! quelle insolence amoureuse! quelle aigreur matrimoniale! Heureux le ministre à qui tomberait cette riche proie!

J'ai réservé madame de Chevreuse pour la dernière, et c'est lui faire beaucoup d'honneur que de la nommer. Comment Votre Eminence s'occupe-t-elle de cette mouche? Mon dieu, Monseigneur, laissez-là s'agiter et bourdonner. Son rôle est d'être ministre dans une ruelle; et comme, à ce poste, on entend les secrets de

l'oreiller, moyennant la plus modique pension, vous saurez, chaque matin, ce qu'aura rêvé la souveraine.

Pardonnez-moi, Monseigneur, de badiner sur des objets, que, mieux instruit et plus pénétrant que moi, vous daignez honorer d'nn grave examen. Pour moi, soit défaut d'expérience, soit par le tour habituel de mes idées, je ne puis les regarder, que comme d'illustres futilités. Mais fussent-ils sérieux, je crois avoir indiqué les moyens de les détruire dans leur principe ; et conséquemment de rendre leurs effets peu dangereux.

Le systême et la marche de Votre Eminence ont été, jusqu'ici, de conduire les hommes avec une violence qui refoule les passions dans leurs ames; cela peut réussir, jusqu'à ce que des passions plus fortes que vos volontés osent s'élancer d'une ame aussi mâle que la votre. Je conviens que cela est difficile; mais enfin, il suffit que cela ne soit pas impossible, pour que vos pratiques redoutent un écueil.

Après un maître comme vous, s'il m'est permis de citer un écolier tel que moi, je dirai qu'en hazardant moins, si j'obtiens moins, j'obtiens avec plus de sécurité. Je mène les hommes par leur caractère, les femmes par leur tempéramment. En feignant de suivre le mouvement des passions, je l'imprime; et comme il n'y a pas de secousse dans ma marche, je ne crains aucune réaction.

Mais j'oublie, Monseigneur, qu'en voulant justifier la doctrine d'une lettre que vous m'avez demandée, mon orgueil se livre à des comparaisons pour le moins déplacées. Vous avez pour motifs la nécessité qui excuse tout, et l'expérience qui consacre jusqu'aux erreurs. Pardonnez les miennes à mon zèle: comment pourrais-je mieux le prouver à Votre Eminence, qu'en m'exposant à lui déplaire, pour ce que je crois la vérité? Mais aussi, comment mieux lui prouver mon estime, qu'en contrariant un ministre qui peut tout?

Permettez, Monseigneur, que je

me dise, de Votre Eminence, le très-humble, etc.

LETTRE IV.

De la Reine, à la duchesse de CHEVREUSE.

Fontainebleau, ce 7 décembre 16**.

Que faites-vous, loin d'ici, ma belle duchesse? Pouvez-vous demeurer dix mortelles journées, sans me donner de vos nouvelles; et se peut-il que les affaires aient tant de charmes pour vous, que vous leur sacrifiez l'amitié? Etes-vous à savoir cependant combien la vôtre m'est chère? Je l'évaluerais mal en disant qu'elle m'est agréable; vous n'ignorez pas qu'elle a seule, avec les secrets de mon cœur, celui d'adoucir mes chagrins. Hélas! chaque jour m'en apporte de nouveaux, ou augmente les anciens: hier encore, le roi, par un trait signalé d'indifférence et de mépris, me fit sentir combien était péni-

ble le rôle d'épouse délaissée. Il arriva de la chasse à la chûte du jour ; et, suivi d'une escorte de chasseurs, il entra, tout botté, dans mon appartement. J'étais, au milieu de mes femmes, à entendre la lecture, que nous fesait mademoiselle de la Fayette, d'une Nouvelle de Cervantes, mon auteur favori. A l'aspect du roi, nous nous levâmes ; mais nous ayant fait signe de la main de nous rasseoir, il indiqua, par un autre, au marquis de Louvigny de me présenter le pied d'un cerf, qui venait d'être pris. Louvigny s'avance, fléchit un genoux devant moi, et découvrant un plat de vermeil, il m'offre cet hommage. Le roi cependant ne me dit pas une parole ; il roulait dans ses doigts un de ses gants et regardait en dessous. En prenant le pied de cerf d'une main tremblante, j'avais les larmes aux yeux, et ne pus que balbutier quelques mots. A la suite de ceci, le roi, reprenant un front plus ouvert, parcourt des yeux le cercle de mon assemblée. Vous savez, ma bonne

amie, comme il est charmant. On y voyait hier madame de Montbazon, dont le front a tant de noblesse et la gorge des proportions si admirables; madame de Hantefort, qui a sur son teint toute la fraîcheur d'une blonde et dans ses yeux tout l'éclat des brunes; la baronne des Anglecourts, dont le port a tant de dignité, et la physionomie, peut-être un peu sérieuse, tant de candeur; sa belle-sœur, la marquise de Louvigny, petite brune vive et piquante; mademoiselle de la Fayette, douce et fière tout à-la-fois. Madame la Princesse venait d'entrer: vous savez qu'à cinquante ans, elle conserve, de cette beauté qui fit tourner tant de têtes, les plus admirables restes; elle était accompagnée de mademoiselle de Guise, à laquelle on ne peut reprocher que ses airs dédaigneux; de mademoiselle de Rohan, si belle et si froide, et de mademoiselle de Vendôme, minaudière, fantasque et pourtant si séduisante. Le roi donc, après avoir jeté sur tous ces charmes un regard pres-

que riant, reprit son air sérieux pour saluer madame de Condé, et les princesses de sa compagnie ; puis se tournant tout-à-coup vers La Fayette : y a-t-il de l'indiscrétion, lui dit-il, à demander quel écrivain a le bonheur de captiver ainsi tant d'aimables personnes? La Fayette, rougissant à l'excès, lui présente le livre, sur lequel le roi ayant laissé tomber un coup-d'œil: encore de l'espagnol, s'écrie-t-il, avec un accent de mauvaise humeur très-marqué! Ce mouvement fit pâlir La Fayette, à qui le roi rendant le volume, dit: ne craignez rien, mademoiselle, ce n'est point vous que je blâme en ceci. Puis ayant salué légèrement, il nous quitte, sans même me regarder.

Qu'ai-je fait pour mériter son indifférence, ses dédains, ses mépris, un affront public? Est-ce ma faute à moi s'il n'a pu me plaire? Dans l'âge de l'amour et de la sincérité, il est dévoré d'une haine dissimulée, et me punit ainsi de ses propres torts. Je n'ai plus de droits sur son cœur, et

ne prétends à aucun empire sur sa personne; mais comment me refuse-t-il les égards que l'on doit à mon sexe, que l'on a pour mon rang? Ne suis-je plus femme, ne suis-je plus reine? Oh! non, je ne suis plus rien, puisque je ne puis devenir mère! Une reine de France stérile est moins que la dernière de ses sujettes!

J'eus beaucoup à souffrir de l'ascendant qu'avait pris sur lui le connétable de Luynes; ce jeune homme y régnait avec une impudence incroyable; mais ce fut à cette impudence même que je dus mon salut. Ne doutant de rien, osant tout, il osa parler de ma répudiation et proposer sa sœur à ma place. Il fallait un trait si hardi pour avertir le roi de son asservissement. Je ne sais s'il s'en fut délivré; la mort du favori, mieux peut-être que son insolence, ne le mit pas dans l'obligation de montrer une ame ferme; et, pour un tems, je recouvrai une partie de mes droits.

Celui qui lui a succédé est loin de vouloir me les ravir, je le sais; le

pauvre Chalais n'usera jamais de son influence, que pour être utile : il est si aimable et si bon! Et c'est un rare bonheur, que mon époux, ayant besoin d'une chaine, la reçoive de mains si pures. Mais je doute que l'angélique patience du nouveau favori tienne contre les sombres caprices et les bourasques mélancoliques du maître. Il n'y a qu'un homme au monde qui sache manier ce rude naturel ; et c'est en le faisant trembler. Je n'ai que faire de nommer le cardinal de Richelieu.

Prêtre odieux! Voilà, n'en doutons pas, mon amie, voilà l'auteur de tous nos maux. Je dis les nôtres ; car je sais, de bonne part, que vous êtes comprise dans sa haine et dans ses calomnies. Il prétend, il affirme que vous me conseillez, et vous représente comme la discorde entre mon mari et moi. S'il avait un peu de conscience et de honte, il avouerait plutôt que c'est lui qui remplit cet abominable office. Sous prétexte de l'intérêt de l'état, ne s'attache-t-il pas

sans cesse à peindre comme des crimes les affections les plus innocentes, telles que l'amitié qui nous lie et la correspondance que j'entretiens avec mon frère d'Espagne? Cela doit-il étonner d'un ambitieux, pour qui les émotions du cœur sont des chimères, et les tendresses du sang des faiblesses incompréhensibles?

Je ne doute même pas, qu'après m'avoir aliénée de mon mari, il ne trouve le secret de le rendre jaloux; et, sous beaucoup de rapports, il n'aura pas de peine: du côté du roi, il trouvera un naturel tout disposé; sombre, taciturne, ténébreux et sans amour; voilà de bons commencemens pour être jaloux par orgueil et par haine : du mien, facile, le plus souvent enjouée, inconséquente quelquefois; en voilà trop pour éveiller les soupçons. Il ne manque que cet incident, pour faire du roi le mortel le plus haïssable, et de moi la femme la plus infortunée.

Aux noires couleurs dont ma lettre

est teinte, vous voyez que j'en ai déjà le ton. Ah! revenez vîte, mon aimable amie, venez faire refleurir un peu les roses de votre enjouement sur tous ces cyprès!

Je vous attends demain, dans la soirée, après demain au plutard; car l'affaire du petit de Gondy doit être terminée. Son duel avec Bassompierre est moins que rien; c'est une égratignure qui n'aura pas de suite, et le grave archevêque serait bien singulier de ne pas pardonner, quand le roi pardonne. J'ai tort au reste d'en douter; n'avez-vous pas plaidé la cause, et quand on connaît l'avocat, faut-il hésiter sur le succès? Je vous attends donc bien décidément. Apportez-moi tout ce qu'il y a de nouveau en musique; car je n'ai ici que des *vieilleries*, qui, au demeurant, vont fort bien à ma situation. Venez, mon ange, par votre voix de rossignol, faire honte aux chouettes de la forêt de Fontainebleau. Je vous baise en toute amitié.

LETTRE V.

De la Duchesse à la Reine.

Paris, 7 décembre, au soir.

Grande et bonne nouvelle, madame! il ne s'agit plus de lamentations, mais de chants de triomphe. Ah! mon cher et rusé cardinal, vous voulez joûter contre moi? Volontiers; mais permettez-moi un second. Je le donne en cent à Votre Majesté, je le donne en mille: quel est mon second? D'abord je vous déclare que ce n'est ni le noble Montmorency, ni le tendre Chalais, ni le turbulent Gondy. Tout cela se voit tous les jours; c'est du vulgaire. Mon second n'est point tout cela, il est mieux que cela, et ce qui va vous confondre, c'est qu'il est tout cela. Noble comme Montmorency, tendre comme Chalais, vif et plus remuant que le petit abbé. Eh bien! vous voilà toute dé-

concertée ? Vous vous y perdez ; il faut avoir pitié de vous. C'est donc... Ah ! que le cardinal va s'en ronger les doigts ! Comme il va rouler obliquement ses petits yeux d'un bleu faux ! Et le maître ? avec quel majestueux étonnement, il va contempler tant de graces ! C'est qu'on n'est pas plus magnifique, plus leste et plus galant ; c'est qu'on a la meilleure tête pour les affaires, et les plus belles jambes pour un quadrille ; c'est qu'on parle bien, qu'on agit mieux ; qu'avec la jeunesse d'Alcibiade, on a l'expérience de Socrate ; c'est qu'enfin on joint à l'amabilité, qui ne se trouve qu'à Paris, la profondeur qui ne se rencontre que dans *Saint-James-Squarre*. Lisez, madame, et osez me donner un démenti !

LETTRE VI (incluse dans la précédente.)

Du duc D'HOLANT, *à la Duchesse.*

Londres, ce 2 décembre, 16**.

Que je me serve de l'idiôme de

votre Montaigne, ou de celui de notre Shakespéar, il n'y a, madame, dans les deux langues, aucun terme assez énergique pour rendre toute la joie que je ressens. Elle est si vive et si poignante, elle me jette dans une situation si délicieuse et si indéfinissable, que je ne saurais mieux la comparer, qu'à ces songes enchanteurs qui nous bercent de voluptés imaginaires. C'est pourquoi je tremble qu'un incident imprévu, en causant mon réveil, ne m'ôte toute ma félicité. Quoi, je vais me rapprocher de vous; je vais vous revoir, ô tout ce que j'adore? Je vais retrouver, dans vos yeux, tout le feu qu'ils ont allumé dans mon cœur; je vais admirer, dans votre ame, cette sublimité que, par un concert si rare et si heureux, vous faites accorder avec la tendresse; et dans votre esprit, ces lumieres vives et pures, que vous daignez tempérer par l'amabilité. Oh! pourquoi manque-t-il au bonheur de vous adorer, celui de vous

plaire et de vous fixer? Vous n'avez point, à la vérité, rejeté mes vœux: vous avez même daigné me permettre des espérances. Mais pourraient-elles être raisonnablement fondées, lorsque vous-même ne m'avez pas laissé ignorer qu'un autre vous avait rendue sensible? Que j'envie sa fortune, et que je haïrais son mérite, s'il ne contribuait pas à charmer votre vie! Mais puis-je détester celui par qui tout ce que j'aime est heureux? Non, madame; et depuis que vous m'avez confié un secret qui m'a percé le cœur ce rival est devenu mon ami?

Après la satisfaction de mettre encore à vos pieds ce cœur qui ne vit que pour vous, je n'en éprouverai donc point de plus grande que de connaître personnellement M. le prince de Chalais. Je sais dans quelle faveur ses qualités l'ont mis auprès de son souverain; mais l'hommage, mais l'admiration, mais l'attachement d'un homme qui, tout en vous adorant, veut mériter d'être son ami,

auront peut-être quelqu'attrait pour son cœur délicat.

C'est le 5 que mon ami Buckingham reçoit son audience de congé, après laquelle il ne lui restera que quarante-huit heures pour les préparatifs de sou départ. Je l'accompagnerai jusqu'à Amiens seulement, où les intentions de mon roi, sont que je séjourne pour disposer à Madame, sa future épouse, une réception digne d'elle et de lui. C'est dans cette circonstance, madame, que je me flatte de vous réitérer mes hommages, au milieu d'une cour, dont vous faites l'ornement.

Je crois inutile de vous retracer le souvenir du nouvel ambassadeur ; quand vous daignâtes honorer Londres de votre présence, il était un de vos plus assidus, comme l'un de vos plus sincères admirateurs. Vous voulûtes bien accepter de lui un bal, dans lequel vous remarquâtes avec un peu d'étonnement, qu'un penseur anglais dansait comme un jeune sei-

gneur de France. Tous ceux qui connaissent Buckingham trouvèrent la louange juste et méritée ; il serait difficile, en effet, de réunir plus d'agrémens à plus de solidité, et plus de cet esprit qui enchante à plus de ce mérite qui subjugue. De tous les jeunes pairs qui ont la confiance du roi, nul n'aurait donné de ce grand prince une idée également plus agréable et plus imposante ; parce que nul, comme Buckingham, ne sait parer la majesté de ces graces auxquelles on ne résiste pas.

Voilà, madame, l'aimable envoyé, sous les auspices duquel vont se serrer les nœuds, qui, par le mariage de Madame avec Charles Ier., doivent unir à jamais l'Angleterre à la France; voilà le héros séduisant, auquel, tout inférieur que je lui sois, je n'ai pas hésité de servir de second. Si je n'avais consulté que l'amour-propre, je me serais bien gardé de donner ainsi matière à un parallèle humiliant. Au tort d'avoir passé la saison de plaire,

je joins le ridicule d'aimer: comment me justifier? Mais, madame, il y a long-tems que vos rigueurs, encore plus que ma prudence, m'ont averti de ne vous adorer, que comme on adore les divinités, et ce sentiment est trop pur pour prêter à la raillerie.

J'ose donc attendre et de mon humilité et de votre indulgence, que vous reverrez sans colère, celui que vous avez quelquefois écouté sans dédain. M. de Buckingham, partant de Londres, le dix ou le douze au plus tard, ne pourra guère vous faire sa cour avant le quinze. A cette époque, si les circonstances ne me paraissent pas défavorables, j'aurai l'honneur de vous faire part d'un mystère, sur lequel, aujourd'hui encore, il invoque ma discrétion. Que ne puis-je être assez favorisé, pour vous le confier de vive-voix dans quelque tems, et vous renouveller, madame, l'assurance des sentimens tendres et respectueux, avec lesquels, etc.

LETTRE VII.

Du Cardinal, au père Joseph.

Ruel, ce 12 décembre, 16**.

Je commence cette lettre, mon père, par l'article qui termine la vôtre, du 5 courant, article auquel je n'ai voulu répondre, qu'après plusieurs informations. Il s'agit, si vous en avez mémoire, d'un chanoine de Loudun. Son nom est *Grandier*, et son caractere tel qu'on vous l'a dépeint; mais ce qu'on vous a caché, c'est le motif du procès qu'il vient de subir, et dont il a triomphé. Sans être précisément partisan des hérésies, il est bon que vous sachiez qu'il était soupçonné d'avoir préconisé le mariage des prêtres et la dissolution des vœux monastiques. Mais quoique les réponses de cet homme n'aient point été cathégoriques, non plus que les perquisitions sur ses mœurs, très-favorables; cependant,

comme rien de bien criminel n'a été prouvé au procès, on a cru devoir l'absoudre. Mon intention se serait assez rencontrée avec la vôtre, pour donner à cet intrigant une place qui l'assouvit et le contînt: mais outre que ce serait, pour ainsi dire, consacrer l'esprit d'audace et récompenser des idées séditieuses, j'ai su par son évêque, M. de la Rocheposay, que m'attribuant le chagrin de sa persécution, il avait promis qu'il s'en vengerait. Il faut le voir venir, et c'est ce qui m'a retenu (1). Passons, en attendant, à de plus importans objets.

Voici, mon père, de quoi exercer votre sagacité tranchante, aussi bien que la finesse subtile du Signor Giulò, à qui j'envoye cette partie de ma dépêche.

Apprenez l'un et autre, que lord-

---

(1) Il est fâcheux qu'une partie de ces lettres aient été détruites ; elles contenaient vraisemblablement les motifs secrets qui ont dirigé l'affaire à jamais exécrable de la Possession de Loudun, et nous aurions su à quoi nous en tenir sur la part qu'y a eue le cardinal de Richelieu.

duc de Buckingham arrive, dans la semaine, avec la qualité d'ambassadeur du roi britannique, dont il a la procuration, pour épouser, au nom de son maître, madame Henriette, sœur du nôtre. Jusques-là, rien d'étonnant, ni de fait pour alarmer. Ce mariage, ménagé par mes soins, affaiblit la maison d'Autriche, déjà trop fière et trop puissante de la double alliance de madame Elisabeth avec son monarque, et du nôtre avec son infante Anne. Fort bien; mais, en cherchant à diminuer l'influence d'une puissance superbe, il faut prendre garde à encourager l'audace d'une puissance qui ne l'est guère moins; et comme les grands évènemens sont souvent produits par les plus petits moyens, il faut craindre qu'une intrigue de toilette, en attentant à mon crédit, en dérangeant mes plans, en donnant à mes ennemis l'influence que je me suis, pour ainsi dire, conquise, ne fasse passer à l'Angleterre la prépondérance que je viens d'enlever à l'Espagne. Et voici comment

un bisarre concours de circonstances peut rendre ceci possible.

Il y a, à-peu-près un an, que madame de Chevreuse, qu'on retrouve par-tout, fit le voyage de Londres. Elle y parut avec l'éclat qui chatouille si agréablement sa vanité; elle y fut reçue avec la considération due à son rang, à sa beauté et à la faveur dont elle jouit près de sa souveraine. Même, dans une fête que lui donna lord Holant, qui s'était déclaré son chevalier, elle affecta de faire briller un magnifique brasselet, sur lequel se trouvait un portrait de cette princesse. Ce fut à qui prodiguerait les éloges. Lord Buckingham, qui se trouvait parmi les spectateurs, l'admira plus que personne; et sur ce que lady Suffolkc lui dit en riant, que la beauté de miss Jenny Epsom, sa maîtresse, ne pouvait, toute parfaite qu'elle fût, être comparée à celle de la reine, il s'approcha d'elle, et lui répondit à demi-voix, avec la plus sublime impertinence, que s'il voulait s'en donner la peine, l'origi-

nal de cette peinture ne serait pas plus difficile à avoir que l'autre. Celui qui recueillit cet insolent propos, m'a ajouté que la duchesse de Suffolkc en fut si scandalisée, qu'elle se leva, en rougissant, et dit à Buckingham, avec une émotion visible: Taisez-vous, si l'on vous entendait, vous seriez bien heureux qu'on vous crût fou.

Si c'était un écervelé qui eut lâché ce mot insensé et coupable, je ne le releverais point: mais Buckingham a plus que de l'esprit, et quoiqu'il soit pétri d'un amour-propre excessif, jamais il ne l'eut compromis de cette manière, s'il n'y eut été encouragé. J'ai tout lieu de présumer que sa hardiesse a été soufflée par madame de Chevreuse, qui ne respire que pour donner un amant à la reine; et quoique j'aye long-tems rejeté ce soupçon, comme dépourvu de sens, je crois qu'il peut renaître aujourd'hui que tout s'accorde pour le justifier. En effet, lord Buckingham obtient l'ambassade de France, au pré-

judice de dix concurrens qui sont ses égaux en dignités et ses supérieurs en services; et il se fait accompagner par lord Holant, à qui sa passion platonique pour madame de Chevreuse, sert de prétexte pour venir organiser une pernicieuse cabale.

J'ai redouté Chalais, qui n'a que sa figure et ses langueurs; la belle tenue de Montmorency m'a donné quelque souci; et je n'ai point été sans inquiétudes sur la pétulance aimable de l'abbé de Gondy: cependant, sans parler qu'ils sont français tous trois, c'est-à-dire, que s'ils compromettaient mon administration, ils respecteraient au moins leur patrie, je n'ai point avec eux à redouter l'ascendant singulier et l'influence active d'un caractère décidément original.

Et voilà ce qui rend Buckingham véritablement formidable. Sous les formes brillantes d'un Apollon, il renferme une ame, ou plutôt un génie qui, dans son incroyable mobilité, semble animé d'un souffle divin. Héros sur le champ de bataille, lé-

gislateur dans le cabinet, orateur au parlement, c'est tout à-la-fois Périclès, Solon et Démosthènes; mais en sortant du théâtre du carnage, ou de la poudreuse arêne, où s'agitent les destins des états, ce n'est plus qu'un homme aimable, qu'un séduisant Alcibiade, qui vient, dans le sein des belles, échanger tous ses lauriers, contre les fleurs que leur amour lui prodigue. Avec tant d'avantages, s'il s'est permis la fanfaronnade que je vous ai rapportée, croyez-vous qu'il n'ait pas tous les moyens d'aller au-delà de la parole? Pensez-vous aussi que la reine, qui ne demande qu'à se consoler de son veuvage prématuré, n'ait pas la curiosité de vérifier si le héros est au-dessous de sa renommée?

Ce n'est pas tout. Ce petit César qui conquiert à-la-fois l'estime des hommes et le cœur des femmes, est fort avant dans celui du faible Charles, à qui il faut aussi des favoris, mais qui ne trouve ni dans sa tête assez d'opiniâtreté pour les arrêter, ni dans son ministre assez de vigueur pour

les contenir. On peut donc, sans exagération, considérer Buckingham, comme le maître de Westminster ; et s'il daigne user de son ascendant pour captiver Madame, sur laquelle son attachement pour le roi son frère, et pour la France, m'ont acquis une influence marquée; dites-moi, je vous prie, que devient mon ouvrage, et quel rôle il me reste à jouer à Londres ?

Tout cela, je vous l'avoue, me chagrine et m'allarme ; et il y aurait une cruelle fatalité, de voir démolir l'édifice de la puissance française, parce qu'il aura convenu à une favorite intrigante, de donner un amant à sa maîtresse délaissée ! Que résoudre cependant ? J'avais bien quelqu'intention d'écarter la Chevreuse, au moins pendant le séjour de l'ambassadeur ; mais d'une part, sous quel prétexte ; et de l'autre, puis-je également éloigner la souveraine ? Vous m'allez demander, pourquoi je n'ai pas déterminé le choix d'un autre envoyé ? Croyez-vous que je n'y aie pas songé ? Au défaut du lord Salisbéry, qui est tout à

moi, je l'avais fait tomber sur le comte de Carwinforth, un bon homme dont nous aurions eu le secret, en vidant avec lui quelques bowls de punch; mais la belle Jenny Epsom s'est enfermée deux heures dans le cabinet du maître, et à la sortie de cette tendre Aspasie, la nomination de Carwinforth a été révoquée en faveur d'Alcibiade.

S'il n'avait pas été contre toute bienséance, j'aurais fait faire à Madame, la moitié du chemin; et lui donnant pour écuyer M. de Montmorency, je l'aurais envoyée à Amiens, à l'exemple de madame Elisabeth, que le duc de Guise conduisit jusqu'à Fontarabie. Mais quand j'ai voulu tâter le maître à cet égard, il a froncé le sourcil d'un air trois fois plus soucieux que de coutume; et m'apprenant ce que je savais mieux que lui, il m'a démontré la différence qui était entre les personnes et dans les occasions. Je vous épargne, mon père, ce parallèle diplomatique, d'où résulte la supériorité de la maison d'Autriche, sur celle

de Stuart ; supériorité, que vous et moi, hélas! n'avons que trop constatée!

L'arrivée de Buckingham à Paris, n'est donc plus problêmatique ; son entrée est arrêtée, et les cérémonies en sont ordonnées; les présentations vont de suite, et les entrevues ne tardent pas après les présentations. Ce sont ces entrevues qu'il faut empêcher, comme aussi ce sont les correspondances qu'il ne faut pas laisser établir. C'est sur quoi, mon père, je vous expose mes terreurs, comme aussi c'est sur quoi je vous demande vos conseils.

LETTRE VIII.

Du P. Joseph, *au Cardinal.*

Au couvent des Capucins, le 13 décembre 16**.

Pour cette fois, Monseigneur, je regarde comme fondées, les craintes de Votre Eminence. Oui, dans toutes

les carrières, M. de Buckingham est très-redoutable ; et si j'ose renchérir sur l'idée que vous vous en faites, je soupçonne qu'il existe, dans quelques cerveaux, le projet de vous l'opposer comme rival. Si cela n'était que fou, l'on s'en rirait ; mais cela est scélérat, il le faut châtier ; mais cela est dangereux, il faut s'en garantir.

Cette idée d'envoyer madame à Amiens, et de rompre par là toute possibilité de communication, entre les cabaleurs ; cette idée était lumineuse : pourquoi ne pas vous y tenir ? Vous aviez pour la réaliser, des exemples et l'autorité. Qu'importe après tout, que les règles de l'étiquette soient violées, si le salut de l'état n'est point compromis ? Il me semble, Monseigneur, que c'est là ce que vous deviez faire entendre au roi ; est-ce la première chose que vous lui auriez fait faire contre son opinion ? Les hommes tels que lui, sont trop heureux, quand ils ont pour guide un homme comme vous. La naissance lui donna avec le trône, le naturel d'un sujet ;

à vous, Monseigneur, elle donna le cœur d'un roi : gouvernez ; ainsi le génie se dédommage des torts de la fortune.

Au demeurant, s'il est trop tard pour user de cet heureux expédient, il vous en reste un, non moins, et peut-être plus décisif... Sur-tout, il est mieux dans le caractère d'austérité franche, qui distinguent tous les actes de votre administration. Buckingham, s'il est loyal, ne saurait manquer d'en être satisfait. Aussitôt qu'il aura été présenté à Votre Eminence, qu'elle le mande dans son cabinet; et là, de ce front sévère, où semble siéger la majesté de l'état, manifestez-lui, que son discours au cercle du lord Holant vous est connu ; répétez-le lui, et ajoutez, non pas que vous espérez qu'il n'aura nulle suite, mais que vous ne voulez pas qu'il en ait. Je devrais peut-être châtier cet attentat, pouvez-vous lui dire encore; car il s'attaque à l'honneur du souverain, dont je suis le représentant, et, lorsqu'il est outragé, le vengeur ;

mais je veux bien étouffer dans l'oubli, un propos échappé à l'orgueil en délire. Si pourtant j'apprenais qu'ainsi que moi, vous n'en avez pas totalement perdu la mémoire, n'en doutez pas, monsieur l'ambassadeur, vous connaîtriez bientôt que celui qui peut pardonner, sait aussi punir. — Un tel avertissement de la part d'un ministre, qui ne menaça jamais en vain, vous subjuguera un homme, sur lequel tout ce qui est grand a des droits; il ne sera pas long-tems sans comprendre qu'il est aussi glorieux d'être votre ami, que peu sûr de devenir votre adversaire; et ceux qui voulaient opposer Buckingham à Richelieu, frémiront de les voir réunis contre eux.

A la suite d'une telle audience, hâtez, pressez, brusquez les fiançailles de Madame. M. de Chevreuse qui doit la conduire à l'autel, arrive demain de Lorraine; ainsi nul prétexte de retard. Opposez au desir des fêtes qu'on ne manquera pas de demander, la pénurie des finances; et si, au nom

de son maître, l'ambassadeur en proposait, ajournez-les à Amiens. La nouvelle reine pourait les y recevoir sans inconvénient, pourvu que la cour, et sur-tout les deux reines, sa mère et sa belle-sœur ne s'y rendissent pas. C'est-là sur-tout ce qu'il faut empêcher.

Conservez avec Madame, une influence décidée, et établissez-en le canal par une correspondance fréquente, intime et familière avec le roi. La jeune Henriette, qui touche à sa seizième année, a tant de moyens pour plaire, qu'il est certain qu'ils ne seront pas inutiles sur son mari. Pour peu qu'elle le veuille, sa présence éclipsera ses favoris; et le superbe Buckingham lui-même, se verra contraint de céder à un enfant. Que cet enfant *sache* parfaitement *sa leçon*, et se ressouvienne de sa patrie, il vous sera aussi aisé de connaître les oracles de St.-James, peut-être même de les dicter, qu'il vous l'est de rendre ceux du Louvre. Mais que la nouvelle Souveraine ne perde pas

de vue, qu'elle va régner sur un peuple fier, sauvage, jaloux de sa liberté, et tenace dans ses opinions. C'est ici, que par un amour éclairé de la religion, il ne faut pas qu'elle en prenne trop hautement la défense. Peu-à-peu, ces esprits qui paraissent inflexibles, s'amolliront; et si les Français qui suivent Madame, se contentent de pratiquer le christianisme, en l'appuyant par des vertus, ils feront plus de prosélites, qu'en expliquant ses dogmes. Le père de Bérule, qu'on a donné à la princesse pour confesseur, est très-capable de la diriger dans ces principes, qu'entre nous il eut été desirable qu'on pût suivre, dans nos débats avec les prétendus réformés; si toutefois leurs excès dans tous les genres, en troublant la paix de l'état, n'eut forcé ses chefs à les contenir par une juste sévérité.

On dit que l'indisposition de la reine continue; profitez-en pour la tenir reléguée à Fontainebleau, dont ses médecins ont ordre de vanter la salubrité. Que n'y pouvez-vous con-

tenir aussi sa dangereuse favorite? Mais au moins, surveillez-la, et, durant le séjour de l'ambassadeur, ne permettez-pas qu'elle fasse un geste, que vous n'en soyez scrupuleusement informé. Le plus sûr eut été de s'assurer d'elle, sur un prétexte quelconque; et vous avouerez que sa conduite peut aisément en fournir.

Je rougirais presque de descendre à tous ces détails, si je n'avais, pour les légitimer, l'ordre exprès de Votre Eminence. Avec un œil si supérieur, je regrette quelquefois de lui voir le bras si timide ; il est vrai qu'elle aime mieux frapper juste, que frapper fort; et en cela, je ne saurais qu'applaudir à une réserve à laquelle ne s'astreint pas toujours le génie.

Je ne veux pas finir ma dépêche, sans vous faire part d'une petite anecdote assez réjouissante. Le duc de Mortemar était ce matin dans la galerie, sur laquelle ouvre ma celulle. Il y attendait, en grelottant, que j'eusse expédié frère Ange, mon secrétaire, afin d'obtenir quelques minutes d'audience. Quand je songe à l'influence

qu'exercent sur les hommes ambitieux, ce qu'ils appellent les honneurs, et quand je vois que, pour les obtenir, les plus grands et les plus fiers seigneurs ne rougissent pas de s'humilier devant un *capucin indigne*, par ce que le hazard en a rendu ce capucin le dispensateur, j'ai réellement pitié de mon espèce; et je me venge, par ce sentiment, des respects forcés que je lui arrache. Cette dernière réflexion peut, à bon droit, s'appliquer au duc de Mortemar. Votre Eminence n'ignore pas combien il est orgueilleux et hautain. On dirait, pour imiter la comparaison d'Horace, que le mépris tombe de son sourcil, *naso suspendit aduneo* ; de manière que les civilités qu'il fait à mon crédit, redoublent de beaucoup les rides de ce visage altier. Ma porte s'ouvre; je le vois qui s'exhausse sur l'orteil, pour se faire remarquer; c'est vainement, je suis impitoyable; et, après avoir ramassé quelques papiers, que diverses mains me présentaient, je franchis la foule, et descends l'escalier, en annonçant que je vais dire ma

messe. J'avais sur les talons le malheureux duc qui, géné par sa rotondité, haletait pour me joindre. Au bas des dégrés, et comme j'entrais dans la cour, il m'atteint; alors, d'une main rejettant mon capuchon sur mes épaules, et lui tendant l'autre, je le place, à deux pas de moi, et marche en le précédant. Le vent sifflait, soufflait et glaçait la tête nue du superbe, qui d'un ton humblement vain, me recommandait je ne sais quel chapelain, qu'il honore, disait-il de sa protection. Je remarquai, que le vent avait dérangé les boucles de sa perruque; mais qui dérangera, qui effacera les plis que l'amour-propre a tracé sur son front?

LETTRE IX.

Du signor Giulò Mazarini, *au Cardinal.*

Paris, ce 13 décembre 16**.

Monseigneur,

Si jamais l'adresse fut nécessaire

et la ruse légitime, c'est au moment que la force est paralysée et que l'autorité ne peut rien. Autant que j'en puis juger par les premières données, diverses circonstances mettent la vôtre en défaut. Il n'est point ici question de sujet mutin qu'un choc du pouvoir réduise au silence et à la nullité ; ce n'est point non plus un usurpateur qui vous défie à main armée : c'est un jeune intrigant, c'est si vous voulez un ambitieux téméraire qui prétend employer une cabale aux intérêts de son plaisir. Le mépris devrait payer tout autre que Buckingham ; mais il n'est pas de ces mortels pacifiques qu'on dédaigne impunément. Aussi bien, comme l'a judicieusement remarqué Votre Eminence, il est, sans le savoir, le mannequin d'un parti, et ce ne serait pas lui seul qui recueillerait les fruits de la comédie dont, fort heureusement pour vous, il a joué publiquement la première scène.

Jusqu'ici, Monseigneur, vous avez paru excessivement craintif sur les

liaisons que pouvait former la reine : vous avez redouté, qu'appuiées de son nom, elles ne fortifiassent le parti qui trame silencieusement contre vous. Plus d'une fois, j'eus l'honneur d'indiquer à Votre Eminence, le seul moyen qui, sans user de son autorité, pouvait les lui soumettre. Mais pour arriver à ce résultat, il fallait quelques ménagemens; il était nécessaire de marcher un peu de biais, et c'est ce qui, jusqu'alors, vous a toujours répugné. Ou vous avez cru indigne d'un grand caractère d'adopter des tempéramens qui semblent indiquer la faiblesse; ou vous avez jugé que vos adversaires ne méritaient pas qu'on se donnât la peine de les abuser. Cependant, Monseigneur, c'est avec cette tactique qu'ils vous inquiètent; c'est par elle, qu'ils peuvent vous engager dans de fausses démarches, et c'est par elle sur-tout, qu'ils échapperont aux coups de l'autorité. En feignant, au contraire, de ramer dans leur sens, en leur fournissant, s'il en est besoin, des complices, vous

vous assurez de leurs secrets, vous percez leurs mystères, que votre prudence peut déconcerter, au moment même qu'ils sont formés; et par cette petite guerre sourde et ténébreuse, vous prévenez sans cesse vos périls et leurs succès.

J'admire plus que personne le père Joseph; c'est un politique transcendant, un caractère romain, un génie fier, indomptable et persévérant. Mais, excellent pour ces entreprises où l'œil de l'aigle et ses serres tranchantes sont nécessaires, je le crois peu propre à conduire une affaire, dans le calme, et par la dextérité. Il aime mieux rudoyer, briser, anéantir les obstacles, que les éluder avec souplesse; bien différent en cela de Votre Eminence, qui n'éclate jamais qu'après avoir hésité long-tems, et dont les violences sont d'autant plus terribles, qu'elles sont imprévues. C'est ainsi, que par des combinaisons profondes, vous réunissez tout ce que mon système offre d'adroit, a tout ce que le sien présente d'ef-

frayant. Le succès, qui justifie tout, permet difficilement des objections. Je dois donc me contenter, dans cette occurence, de vous indiquer ce que je ferais moi-même, et que vous pouvez regarder comme une théorie préliminaire. Les conseils du père Joseph marqueront le dénouement.

Comme je ne me départs point de cette idée, que c'est par les passions qu'on doit conduire les hommes, il suit qu'afin de diriger à notre avantage celles du duc de Buckingham, il les faut apprécier. Et cela, je l'avoue, ne me parait pas facile avec un homme, qui les ayant peut-être toutes, sait toutes les réprimer au besoin, comme il leur donne à toutes l'essor, selon l'occasion. En effet, si je l'examine au conseil, je reconnais en lui un génie supérieur, qui subordonne aux grands intérêts des états, tous les mouvemens des humaines faiblesses; et dans ce sens, s'il est dangereux en politique, comme ce ne peut être que par des qualités, il n'est point à redouter dans les intrigues qui s'ali-

mentent d'imperfections. Si, au contraire, je le considère dans les détails de la vie domestique, je le trouve agité par ces misérables émotions à travers lesquelles l'humanité cherche les jouissances et ne trouve trop souvent que les privations. Buckingham alors livre ses sens à la volupté, son esprit au babil des cercles, son cœur aux rêves de l'ambition, son ame aux prestiges de la vanité; c'est Jupiter, descendu de l'Olympe, et qui, déguisé en mortel, en a pris, avec les organes grossiers, toutes les affections matérielles. De crainte de trop donner à une prévention favorable, c'est ainsi que j'envisagerai le duc. Maintenant des passions qui se le partagent, quelle est celle qu'il caresse habituellement, et qui affaiblissant les autres, a fondé son empire sur leurs débris? Est-ce l'amour-propre, est-ce l'amour?

Si c'est l'amour-propre; que par tous les moyens dont vous pouvez disposer, il soit convaincu que la reine, délaissée de son époux, n'a

pas même assez de mérite pour trouver un consolateur. Que cette image d'une femme jeune, belle, reine et pourtant abandonnée, le frappe d'abord, le saisisse, s'empare de lui. Quelles idées ne fera-t-elle pas naître? Il faut les seconder. C'est alors qu'un peu de calomnie relève merveilleusement ces premières impressions. La maladie de la souveraine, sa retraite à Fontainebleau fournissent un excellent canevas, qu'une main prudemment perverse peut nuancer des plus vives couleurs. On parlera de défauts de caractère, d'infirmités corporelles et secrètes, de ces choses enfin, qui révoltant pour jamais un époux, repousseraient infailliblement l'amant même le plus passionné, et ne trouvent pas de contre-poids même dans l'éclat du sceptre. La position physique et morale de la reine prête naturellement à des soupçons; il faut seulement qu'ils soient jetés, dans l'esprit du prétendant, avec les ménagemens les plus circonspects. Sur-tout qu'ils ne partent pas, ou n'aient pas l'air de

partir, de bouches intéressées; ils deviendraient tout au moins suspects à un homme qui n'ignore pas la situation des choses. Mais s'ils sont semés adroitement, jugez avec quelle avidité ils seront recueillis, et quelle accablante réponse à tous les plans de la vanité!

Il est fâcheux que les mœurs de la princesse soient tellement respectées, qu'on ne puisse même hazarder contre elles une légère médisance. Toutefois les inductions malignes ne sont pas défendues; il est des réticences qui déclarent et des négations qui affirment. Un esprit subtil tire parti de tout; ce qui d'abord parait contre lui, il le tourne à son avantage; et le coup de maître, en fait de cabale, est de donner des torts à la vertu.

Nous n'emploierons pas, au reste, ce moyen, si l'amour, et sur-tout l'amour platonique, c'est-à-dire la plus sotte des chimères, et un orgueil d'espèce différente, dominent le duc; ce dont je doute. Dans ce cas cependant, tout comme dans celui où l'in-

flammation des sens aurait pour prétexte les transports du cœur, il faut préparer d'autres batteries; il faut opposer à ces prétentions une passion ardente et bien allumée, un rival heureux, et, dans ce rival sur-tout, des qualités recommandables qui ne permettent aucun espoir à la concurrence. Au surplus, que Votre Eminence se rassure; il n'est pas question, pour accuser cette liaison, de l'établir; les objets peuvent, au contraire, en devenir les victimes, sans la connaître. Il suffit, pour la prouver, d'un prétexte, et pour vos intérêts, que le duc en soit convaincu.

Mais des trois contendans, qui jusqu'alors, vous ont fait ombrage, le seul Montmorency doit être préféré. J'ignore qu'elles sont ses vues, et je crois que la reine n'a pas pour lui une prédilection plus marquée que pour les autres. C'est ce qui importe fort peu. Le point essentiel, est que lui seul, par ses avantages personnels, peut balancer ceux de Buckingham. Cet étranger, quelque soit son ardeur,

la sentira bientôt s'éteindre, lorsque, pour la satisfaire et la faire partager, il se croira dans la nécessité de chasser d'un cœur où il règne, l'un des plus grands seigneurs de la cour, et l'homme du monde le plus aimable. Si pourtant, la seule vanité d'attacher une grande reine à son char poussait l'ambassadeur, comme le témoignait assez son propos, il faudrait bien se garder de la stimuler par l'aspect de ce rival postiche. La double gloire de triompher d'un ennemi si redoutable et de s'approprier sa conquête, suffirait à un homme entreprenant pour affronter tous les dangers. Dans ce cas, il faut indispensablement adopter ma premiére manœuvre. N'opposons jamais à l'orgueil trop de résistance, et sur-tout, dans la victoire, gardons-nous de lui offrir un prix; on n'émousse son aiguillon, qu'en lui fesant trouver des récompenses dans sa défaite.

Mais comment établir entre la reine et Montmorency l'apparence d'un commerce si intime, qu'il ôte à Buc-

kingham toute espérance et tout desir de tentatives? Comment? Que Votre Eminence adopte d'abord ce moyen, et qu'elle daigne m'en remettre l'application. Ne suis-je pas, ainsi que dans l'autre, servi par le hazard? Les soins rendus à Sa Majesté par le duc, sont connus et visibles; mais, comme d'autres avec lui, les partagent, il convient à mon projet de les envelopper de plus de mystères. C'est sur quoi, je n'ai que faire de m'expliquer aujourd'hui. Je ne sollicite qu'un consentement pour entamer l'intrigue, et le bonheur de l'issue vous prouvera également mon zèle et son efficacité.

Ainsi, Monseigneur, que Votre Eminence voye avec joie, plutôt qu'avec crainte, l'arrivée du duc de Buckingham. Supposons qu'il vienne vous défier, attendez-le de pied ferme. N'êtes-vous pas sur votre terrein? Ne hésitez nullement à lui prodiguer des fêtes et des honneurs. Il faut qu'il remporte de la France une idée imposante et magnifique. Vous

avez encore en Madame un levier puissant pour atteindre jusqu'à Londres; mais ce texte est trop important pour n'être pas commenté à part, et je me réserve de vous communiquer bientôt les pensées qu'il me fait naître. Pour ce qui est d'aujourd'hui, montrez-vous ce que vous êtes en effet, grand, majestueux, maître souverain et absolu, pouvant devenir terrible, mais préférant de vous manifester par la bonté. Déchargez-vous sur moi de la fatigue des cabales, sur le père Joseph de la douleur des châtimens. Par-là vous échapperez à tout ce que l'intrigue vous paraît avoir d'avilissant, à tout ce que la sévérité présente d'odieux. Ne nous considérez, lui et moi, que comme deux instrumens, par lesquels tour-à-tour vous manifestez votre influence ou votre autorité. L'une, aussi subtile qu'étendue, doit pénétrer invisiblement, non-seulement dans les abymes les plus ténébreux de la diplomatie, mais dans les confidences les plus minutieuses des ruelles; l'autre, aussi

prompte qu'inflexible, doit ployer sous un joug d'airain, tout front altier ou insurgent. Par l'une, vous envelopperez vos ennemis, comme dans un vaste filet, aussi serré qu'imperceptible; par l'autre, vous les frapperez avec justesse et sécurité. Réunies, elles asserviront à votre gouvernement, depuis le plus obscur sujet, jusques celui, au nom duquel vous l'exercez. Et c'est ainsi que, par la ligne de l'habileté, qui guide la force, et de la force qui seconde l'habileté, vous monterez insensiblement au faîte d'une puissance que couronnera la gloire et qui n'aura de terme que votre vie.

LETTRE X.

Du Cardinal au Roi.

Paris, 19 décembre, 16**.

SIRE,

C'est demain que doit se faire l'entrée solemnelle de mylord Buckin-

gham; après quoi il sera présenté à Votre Majesté, à la Reine, à Madame, aux princes et princesses de votre sang et à vos ministres. Votre Majesté voulut bien me demander hier mon avis sur le personnel de cet étranger, et je remis à m'expliquer aujourd'hui. Sire, voici l'opinion qu'on en conserve en Angleterre et le jugement que ceux qui l'approchent en ont établi.

Mylord Georges, duc de Buckingham, semble à l'extérieur doué de tous les avantages. La nature lui a prodigué les charmes du corps, qui, d'abord captivent; la fortune l'a comblé de faveurs qui assurent des partisans; il a l'esprit orné, l'imagination vive et l'usage de la parole noble et aisé. Enfin son caractère aimable et souple, prend aisément toutes les impressions, convient à tous les goûts, subjugue tous les esprits. Si mylord Georges ne faisait servir tant de dons, qu'au triomphe de la justice et de la vérité, ce serait un héros; mais il les gâte et les corrompt par des mœurs

dépravées, par une improbité reconnue, et par une fourberie effrontée. On assure que ses principes religieux, qui par leur nature, sont infectés des vices de l'hérésie, ne peuvent même trouver aucune excuse dans l'observance de la morale. Sa conduite à l'égard des femmes, prouve qu'il les aime plus qu'il ne les estime, et qu'il ne les aime que pour les jouer. Après s'être montré le coryphée des beautés les plus célèbres de la cour, il porte aujourd'hui les chaînes d'une certaine Jenny Epsom, espèce d'héroïne de roman, qu'il a enlevée aux montagnes d'Ecosse, où elle avait élevé un temple à la religion Fantastique du barde Ossian.

En politique, la doctrine et la conduite du duc ne sont pas plus dignes d'éloges. Ami dès l'enfance du lord Salisbéry, il a tout fait pour le supplanter dans la faveur du roi Charles, et il y est parvenu. On conçoit difficilement l'ascendant qu'il a pris sur ce monarque; et V. M. en aura une idée, quand je lui aurai dit qu'il a eu

le crédit de présenter sa maîtresse et de la faire recevoir au cercle de la cour, où les chimères de cette visionnaire prêtent à-la-fois à l'horreur et au ridicule. Mylord Georges, d'ailleurs, si l'on en juge par quelques négociations qui lui ont été confiées, est capable de tout tenter pour sacrifier, même contre la justice, le droit des gens et de l'humanité, toutes les puissances à la sienne, et la sienne à son orgueil.

Ainsi, de quelle manière qu'on envisage ce seigneur, soit comme particulier, soit dans son caractère public, je le crois très-dangereux, et je pense aussi; que non-seulement on doit s'armer de défiance contre ses principes, mais surveiller ses projets. La sœur de V. M. est jeune, timide, sans expérience ; il serait affreux que cet ange reçût de ce démon des insinuations fausses et perfides. Il paraîtra sans doute indispensable à V. M., qu'après avoir terminé avec toute la promptitude possible les fiançailles et le mariage de Madame, elle soit con-

fiée à un seigneur dont l'âge, l'expérience et la moralité pussent balancer la fatale influence du duc de Buckingham.

J'attendrai sur tout cela les intentions et les ordres de Votre Majesté.

LETTRE XI.

Réponse du Roi.

L'Angleterre étant devenue mon alliée par le mariage de ma sœur avec le roi Charles Stuart, je vous fais cette lettre, monsieur le cardinal, pour vous dire qu'il serait contre mes intérêts de rien brusquer. On peut avoir exagéré les défauts de M. de Buckingham, ou les informations que vous avez prises peuvent avoir été fournies par ses ennemis. Je regarde comme très-prudent, et je juge à propos de l'examiner par moi-même. Ce qui n'empêche pas que vous le fassiez surveiller lui et ses gens. Mais il ne faut rien changer au plan de sa récep-

tion, ni à l'ordre des cérémonies : c'est mon intention, et je m'empresse de vous la manifester, afin que vous n'en ignoriez. Sur ce, je prie Dieu, monsieur le cardinal, qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

Donné à Paris, au château du Louvre, le 19 décembre, 16**., de notre règne, le ***.

Fin du troisième Volume.

